



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

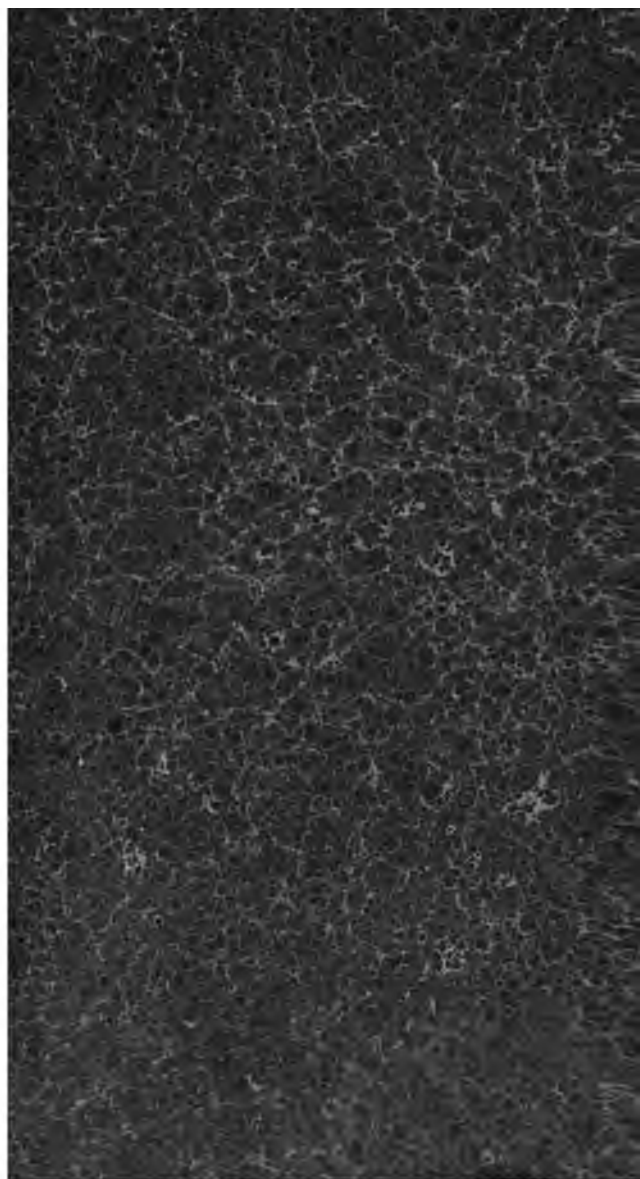
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













LE NOVICE.

PARIS. IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain-des-Prés, n^o 9.

LE NOVICE,

Par M^{me} de Bavvr.

Trop peu de temps ! dans la plus douce chose
Il fut heureux.

DUGIS.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N^o 14.

1830.

Spec. ...
6-15-01

LE NOVICE,

ROMAN

DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER:

Quels nuages sombres
Ont environné d'ombres
Tes yeux brûlés de pleurs ?
Ton soir est loin encore ,
Et ta paisible aurore
T'avoit promis des fleurs.

Mme DESBORDES VALMORE.

PLUS d'un mois s'écoula depuis ce jour si douloureux pour Robert , sans que la morne tristesse qui l'accabloit se dissipât un seul moment. Il ne parloit plus des tard-venus , il ne parloit plus de Julien ; aucune plainte ne sortoit de sa bouche ; mais son teint perdoit peu à peu le bril-

rasseyant aussitôt : — Non, dit-il d'un ton encore plus sombre que de coutume, restons.

C'est ainsi que le temps se passoit depuis le départ des tard-venus. Sire Urbain avoit repris les habitudes de sa vie ; son aumônier, son sénéchal, tout son monde enfin étoit revenu. Il partageoit sa journée entre les plaisirs d'une bonne table et celui de jouer aux échecs avec son bailli. Quant à Méridan, il passoit beaucoup d'heures dans sa chambre, occupé de sa traduction, qui déjà étoit plus qu'à moitié faite. S'étonnant de ne point voir revenir dom Ambroise, il commençoit à craindre que la fin de son travail et son départ pour Paris n'eussent lieu avant le retour du religieux. Méridan, mieux instruit que Robert et le chasseur, ne pouvoit concevoir qu'on eût besoin de six mois pour faire deux fois la route d'Avignon. — Au moins devoit-il m'écrire, se disoit-il tous les matins en s'asseyant à sa table, où bientôt, la plume en main, il

oublioit et dom Ambroise et l'univers :

— Voulez-vous prendre un arc ? dit un matin George au novice.

— Pourquoi ?

— Nous irions chasser.

— Ce n'est pas la peine de s'armer pour tuer des lièvres, répondit le novice avec dédain.

— Justin Méridan diroit à cela qu'il vaut mieux tuer des lièvres que des hommes, murmura le chasseur entre ses dents.

Robert, surpris d'entendre sortir une sentence aussi philanthropique de la bouche du chasseur, leva sur lui ses grands yeux noirs, dont tout le feu avoit disparu depuis long-temps. — Vraiment ? reprit-il d'un air distrait. Et toi, que dis-tu ?

— Je dis..... je dis que je voudrois vous voir content, répondit George. Et il sortit, voulant cacher une larme qui venoit de mouiller sa paupière.

— Que tous les diables de l'enfer puissent emporter les tard-venus ! s'écria-t-il

en descendant quatre à quatre les marches de l'escalier, pour aller respirer dans la cour, car il étouffoit; sans eux il n'auroit pas quitté Saint-Paul, il n'auroit pas conçu toutes ces idées que Dieu confonde! qui sont maintenant fichées dans sa tête, comme autant de serpents qui le rongent. Il étoit gai, heureux, et je vais peut-être le voir mourir! Effrayé de sa propre pensée, George se mit à redoubler son pas, comme pour la fuir. Il marchoit en long et en large devant le perron, tantôt fermant ses poings, tantôt croisant ses bras sur sa poitrine, qu'il serroit à perdre la respiration. — Le ciel nous soit en aide! continua-t-il. Si du moins nous avions dom. Ambroise ici! Il sait comment s'y prendre avec cette tête-là. Quand il parle à Robert, on diroit voir de l'eau qui éteint un brâsier; mais tout nous manque, tout! Le diable nous envoie les tard-venus, il emporte sa révérence; il y a de quoi devenir fou. Ce Méridan ne parle pas plus qu'une souche; car si je savois où pren-

dre notre homme, je répondrais bien de le ramener, quand je devrais le rapporter sur mes épaules.

A peine il achevoit ces mots qu'il entendit le pas d'un cheval qui passoit sur le pont-levis, et au même instant, la voix de dom Ambroise, qui l'appeloit, retentit à son oreille. Le chasseur, transporté de joie, s'empressa d'aider le religieux à quitter la selle, si l'on peut exprimer ainsi la promptitude avec laquelle il l'enleva pour le poser à terre. Sans s'inquiéter de ce que deviendrait le paisible coursier, il saisit le bras de dom Ambroise et le conduisit ou plutôt l'entraîna jusqu'à l'appartement du sire d'Ingelcour, en criant à tue-tête : — Le voilà ! le voilà ! sa révérence ! sa révérence !

Dom Ambroise, un peu étourdi de la rapidité de sa course, fut quelque temps sans pouvoir répondre aux embrassements de son beau-frère, de son neveu, qui venoit d'accourir, et aux félicitations de Méridan. Mais à peine eut-il jeté les yeux sur

Robert, que, frappé de son changement, il le serra de nouveau dans ses bras, en poussant un profond soupir.

— Eh bien ! frère, dit le châtelain lorsque chacun fut assis, peut-on savoir maintenant d'où diable vous venez ?

— D'Avignon, répondit le religieux.

— D'Avignon ! Il l'avoit ma foi deviné, reprit sire Urbain en montrant son fils. Puis, poussant un grand éclat de rire.— Et les tard-venus ont encore été vous trouver là, pauvre frère ! Par saint Jacques ! vous avez du malheur.

— Je les ai même attendus par ordre du saint père, répliqua dom Ambroise. C'est pourquoi je reviens si tard.

— J'entends, reprit le sire d'Ingelcour ; sa sainteté avoit à traiter avec des têtes un peu dures, elle vous a choisi pour ambassadeur.

— Pour négociateur, dit Méridan, qui ne pouvoit souffrir l'impropriété de termes.

— A peu près, répondit le religieux.

Pour mon compte, d'ailleurs, j'étois bien aise de revoir le sire Duguesclin.

— Pour votre compte ! dit Robert avec surprise.

— Eh ! que diable pouviez-vous avoir à démêler avec lui ? demanda sire Urbain.

— L'estime qu'il m'inspire m'a fait désirer d'attacher à sa personne un jeune poursuivant d'armes qui m'intéresse. Si votre fils, continua-t-il en souriant, avoit dû embrasser la profession des chevaliers, ne lui auriez vous pas souhaité un aussi digne patron ?

— A quoi bon parler de cela ? répondit sire Urbain en fronçant le sourcil. Pourquoi me rappeler qu'un si grand bonheur m'est refusé ?

La plus vive satisfaction brilla dans les regards du bon religieux. — J'apporte le bref qui vous relève de votre vœu, frère. Robert est libre.

Qui peut peindre l'effet que produisirent ces mots, les transports du sire d'Ingelcour, les cris de joie du chasseur,

les félicitations de Méridan; mais surtout l'ivresse de bonheur à laquelle le novice craignoit de succomber? Pâle, tremblant, hors d'état d'exprimer sa reconnoissance par aucun mot, il s'étoit précipité dans les bras du religieux, il lui prenoit la main qu'il posoit sur son cœur, s'efforçant d'articuler quelques sons que nul n'auroit pu saisir, et levant vers le ciel des yeux où la résurrection, si l'on peut s'exprimer ainsi, brilloit à travers les larmes.

— Calme-toi, calme-toi, mon fils, disoit dom Ambroise. Ah! Robert, si tu veux reconnoître ma tendresse; sois homme. Efforce-toi de vaincre cette exaltation qui te dévore, qui me fera trembler pour ton repos dans le monde.

Rappelé à lui-même par ces paroles, l'heureux jeune homme parvint à dominer la violence de ses sensations. On peut dire même, qu'il éprouva une légère honte de s'être abandonné à l'excès de sa joie avec aussi peu de modération. — Par-

donnez-moi ce premier mouvement, dit-il, avec un sourire radieux de bonheur. Désormais, je suivrai vos dignes avis; ils dirigeront ma vie, mon père, toute ma vie, ajouta-t-il en se jetant de nouveau dans les bras de dom Ambroise.

Le bon religieux sourit doucement; mais secoua la tête d'un air fort peu persuadé.

— Grondez-moi donc aussi, frère, dit le sire d'Ingelcour; car je pleure comme un enfant.

— Quant à moi, qui n'ai jamais pleuré de mes jours, répliqua Méridan, je n'irai pas m'en aviser lorsque je suis content. Mais je ne m'en réjouis pas moins avec vous tous, du meilleur de mon cœur.

— Mon révérend, dit George en s'approchant de dom Ambroise, vous venez de faire un long voyage; de courir bien des dangers. Vous avez passé de mauvaises nuits, de mauvais jours. Je vais vous dire une chose qui paiera tout: sans vous, il étoit mort. Et il s'éloigna grave-

ment, après avoir baisé la robe du religieux.

Dom Ambroise ayant alors repris son siège, on s'empressa de l'écouter. — Robert peut se considérer dès à présent comme un des écuyers de sire Bertrand, dit-il; j'en ai la promesse positive. Les grandes compagnies, que j'ai laissées sous les murs d'Avignon, doivent se mettre en marche dans deux ou trois jours; car le pape a satisfait à leurs demandes, et, que Dieu punisse tôt ou tard ces hommes sacrilèges, la somme qu'ils ont exigée du saint siège est maintenant entre leurs mains.

En écoutant ces dernières paroles, Robert baissa les yeux, par un mouvement facile à concevoir, et dom Ambroise, qui le vit sans doute, ne parut pas vouloir augmenter l'embarras qu'il venoit de faire naître. Il poursuivit aussitôt. — Une armée marche lentement; Duguesclin, selon toute apparence, ne peut arriver à Barcelonne avant les premiers jours de

janvier. Il suffit donc que Robert, pour le rejoindre dans cette ville, se mette en route le mois prochain.

— A merveille, dit le sire d'Ingelcour ; maintenant néanmoins à travers ma joie j'éprouve un très-grand souci.

— Et lequel, mon père ? dit Robert.

— Pour une expédition aussi lointaine, je ne puis faire marcher les vassaux, qui me doivent le service militaire (1). Aucunes n'abandonneront volontairement leur terres dans le triste état où les ont mises le séjour des tard-venus pour suivre le fils de leur suzerain, et pour la première fois, un héritier d'Ingelcour ira joindre une armée, sans y conduire un nombre convenable d'hommes d'armes. S'il s'agissoit de faire la guerre en France, ou dans tout autre pays voisin....

— Ne vous tourmentez pas de si peu de chose, Urbain, interrompit dom Am-

(1) Le service militaire n'étoit que de quarante jours.

broise ; votre fils emmènera la suite qui convient à un écuyer.

— Ah ! frère, je songe encore à mon départ pour aller joindre notre duc à la bataille de Crécy. Cinquante hommes bien montés m'accompagnoient. Le moins brave n'auroit pas reculé contre une légion de diables. Hélas ! tous sont tombés morts autour de moi, sous le feu des Anglais.

— Il ne faut plus compter sur ceux-là, dit Méridan avec son sang-froid ordinaire.

— C'est tout simple, reprit sire Urbain en soupirant. Je voulois seulement vous faire comprendre que ce temps-là étoit le bon temps. Au reste, comme le dit fort bien le cher frère, il suffit qu'un simple écuyer arrive bien équipé de sa personne. Et quant à vos armes, Robert, voici les miennes, ajouta-t-il en montrant une armure complète qui formoit depuis vingt ans une espèce de trophée, contre le mur. Je désirerois beaucoup,

mon fils, que vous n'en prissiez point d'autres.

— Où pourrois-je en trouver de plus honorables? répondit Robert en imprimant ses lèvres sur la main dont le vieux chevalier ne pouvoit plus se servir.

— Pour le cheval, mon jeune écuyer, dit Méridan, vous avez celui que m'a donné sire Hugh Calverley, que vous gouvernerez beaucoup mieux que je ne pourrois le faire.

— Ce cheval est du plus grand prix, maître Méridan, répondit Robert, ne voulant pas recevoir un pareil présent d'un homme qu'il croyoit pauvre.

— Cela se peut, dit l'écrivain; mais vous ne voudrez pas humilier un ami en m'offrant de me le payer plus qu'il ne m'a coûté. Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si fier, que Robert se hâta de dire qu'il acceptoit le cheval.

— Et je vous réponds, maître Méridan, dit George, que la bête sera bien soignée. C'est moi qui m'en charge.

— *Amen*, dit le religieux.

— *Amen*, répéta le vieux châtelain, ainsi que tous les assistants, et le service divin s'acheva.

Cette cérémonie terminée, sire Urbain s'empressa d'emmener son fils dans son appartement pour le revêtir de riches habits qu'il avoit fait préparer; ne voulant pas voir Robert porter le froc un instant de plus qu'il n'y étoit obligé: — Mets ceci, mets ceci, disoit-il en aidant à sa toilette; puis il posoit sur les épaules du jeune homme un élégant manteau de velours; puis il lui passoit autour du cou une brillante chaîne d'or qu'il avoit reçue de Philippe de Rouvre, son ancien suzerain, lors des fiançailles de ce prince avec la fille du comte de Flandre. — Mets ceci, Robert, jusqu'au jour où j'aurai le bonheur de te voir endosser la cuirasse et lacer tes brassards. Car il tardait au bon chevalier de placer son glaive dans la main de ce digne remplaçant. Son cœur palpitoit d'aise à l'idée qu'un autre lui-

même alloit tenir son rang dans les combats ; qu'un jour la bannière d'Ingelcour flotteroit encore sur un champ de bataille ; quoiqu'il ne s'agit plus alors que de se battre, pour ainsi dire, par procuration, il n'en sentoit pas moins se ranimer en lui cette ardeur guerrière de sa jeunesse que l'âge et le repos n'avoient pu glacer jusqu'alors.

Si grande que fût la joie de sire Urbain, toutefois elle n'égaloit point à beaucoup près celle de Robert. L'oiseau délivré du filet, le prisonnier sorti d'un cachot, attachent moins de prix à leur liberté qu'il n'en attachoit à la sienne. Il respiroit enfin, depuis que le froc, qui lui avoit semblé si lourd à porter, ne pesoit plus sur ses épaules ! Il ne pouvoit passer dans la grande salle sans s'arrêter avec délices devant un bouclier d'acier poli qui réfléchissoit son image, non pour admirer sa bonne mine, car il ignoroit encore quels brillants avantages il avoit reçus de la nature, mais pour s'assurer de sa déli-

vance, en contemplant les vives couleurs de ses vêtements :— Il est donc vrai ; s'écrioit-il alors , il est donc vrai ! je ne suis plus novice !

Cependant , tranquille désormais sur l'avenir, heureux en espérance, il n'éprouvoit pas un désir trop impatient de quitter Ingelcour. Le besoin de témoigner à dom Ambroise sa tendre reconnoissance lui rendoit précieux le peu de jours qu'il avoit à passer avec lui. Quel sacrifice avoit fait le bon religieux en se privant pour toujours de l'enfant de son cœur , de celui qui jusqu'alors avoit répandu tant de charme sur sa vie ! Ces pensées troubloient fréquemment le bonheur de Robert. Heureusement il entendoit dom Ambroise parler souvent aussi du plaisir qu'il auroit à se retrouver au milieu de ses frères, à reprendre le cours de ses études , si long-temps interrompues. Le cœur de Robert alors étoit soulagé par l'idée qu'un vieillard jouit au moins autant de ses habitudes que de

ses affections. Rendu à sa vie douce et paisible, se disoit le jeune homme, il s'accoutumera sans peine, je l'espère, à une séparation que sa bonté lui a fait solliciter lui-même.

Toutefois le jour où le religieux prit enfin le chemin de Cluny fut un jour douloureux pour Robert, d'autant plus que dom Ambroise, qui la veille avoit eu avec lui une longue conversation, partit sans prendre un dernier congé de personne. La crainte d'éprouver un trop grand attendrissement en disant adieu pour toujours à celui qu'il avoit cru ne devoir jamais quitter, fit qu'il se mit en route avant l'aurore, suivi seulement de George, auquel il s'étoit confié. L'un et l'autre, pendant la route, ne parlèrent que de Robert. — Je crois bien inutile de le recommander à vos soins, mon enfant, disoit le bon religieux. Promettez-moi simplement de ne jamais le quitter.

— Pas plus que l'ombré de son casque, répondit le chasseur. En paix, en guerre,

la nuit comme le jour, votre révérence peut se dire : George est là.

— Répétez-lui souvent combien je désire qu'il n'oublie aucun de mes avis, Dieu sait quels efforts j'ai toujours faits pour calmer cette tête ardente ! Hélas ! que n'aura-t-il pas à souffrir du monde, celui qui se croit des souffrances dans un cloître, que j'ai vu, dès son enfance, se faire une douleur amère de la moindre peine ! Puisse-t-il, mon Dieu ! ne pas regretter Saint-Paul !

George, tout sans souci qu'il étoit, ne put prendre congé de dom Ambroise pour la dernière fois sans un attendrissement, qui alla jusqu'aux larmes, lorsqu'avant d'entrer dans la dernière cour, où tous ses frères l'attendoient, le religieux lui serra la main affectueusement, en appelant sur lui et sur Robert la bénédiction céleste. La porte étoit refermée depuis quelques minutes, et le chasseur restoit immobile à la même place. Il y seroit resté long-temps peut-être, si le frère

portier, sur l'ordre qu'il en avoit reçu de dom Ambroise, ne l'eût engagé à mettre les chevaux dans l'écurie et à venir prendre quelques rafraîchissements. — Je ne croyois pas aimer autant cet homme-là, se disoit George en suivant le frère. Je veux que l'on m'écorche si je ne voudrois de tout mon cœur que Robert eût préféré nous enfermer tous trois ici, à courir ce monde dont je ne me soucie guère.

Tandis qu'il essayoit de noyer son chagrin dans un broc de vin fort médiocre qu'on lui avoit servi, il n'oublia pas de faire mille questions à son guide sur la vie qu'on menoit à Cluny, et demanda principalement s'il s'y trouvoit une bibliothèque, pensant bien que les moindres détails sur le sort qui attendoit le bon religieux seroient précieux pour son jeune maître. Tout ce qu'il apprit de ce riche monastère pouvoit faire espérer que dom Ambroise y vivoit heureux. Aussi s'empressa-t-il à son retour d'en rendre un

compte exact à Robert, qui se fit répéter cent fois les mêmes choses, et surtout le discours de son oncle, dans lesquels il puisoit une grande consolation, lorsque de temps à autre je ne sais quel remord venoit troubler sa joie.

Méridan ne devoit quitter Ingelcou que le jour du départ de Robert. La veille de ce jour étant arrivée, il emmena le jeune homme promener avec lui dans le pourpris (1), et, prenant un ton solennel, il le conjura de ne point négliger les précieuses connoissances qu'il avoit acquises. — Gardez-vous, lui dit-il, d'échanger l'or contre le fer. Cultivez le savoir que vous devez à votre docte parent. Ce trésor vous assurera la supériorité sur vos compagnons d'armes, et, si vous n'êtes pas tué, vous le retrouverez, pour le bonheur de vos vieux jours.

Robert l'ayant assuré qu'il suivroit se

(1) On appeloit ainsi l'enclos qui entouroit un manoir seigneurial.

conseils, lui fit différentes questions sur l'Espagne; car il n'ignoroit pas que Méridan n'avoit jamais négligé de faire causer les voyageurs qu'il rencontroit, et qu'il appeloit des livres vivants. Le jeune homme apprit de lui en effet une foule de choses qui pouvoient lui être fort utiles durant son séjour sur cette terre étrangère. Mais parmi les renseignements de toute sorte qu'il en obtint, l'écrivain n'oublia point de parler d'un couvent de Tolède, qu'on disoit renfermer une précieuse bibliothèque. — Comme aucun de vos compagnons, ajouta-t-il, ne reviendra les mains vides, je crois que vous pourriez bien, sans scrupule, rapporter vous-même quelques manuscrits.

Robert sourit en voyant le sévère Méridan tolérer un genre de pillage moins vulgaire, à la vérité, mais non moins répréhensible que tout autre. — Comptez, dit enfin l'écrivain, que vous avez à Paris un ami sincère.

— Et peut-être n'y verrez-vous bientôt

arriver à la suite du seigneur Bertrand, dit Robert, qui voyoit déjà Henri sur le trône et la Castille réduite.

Comme il falloit avant tout néanmoins passer par Barcelonne, l'héritier d'Ingescour prit le lendemain la route de cette ville. George et deux valets bien équipés composoient toute son escorte. L'œil éteint de sire Urbain brilla de tous les feux du courage et de la jeunesse lorsqu'il vit Robert monter à cheval. En dépit de sa goutte, il conduisit la petite cavalcade jusqu'au pont-levis, et là ses regards et ses bénédictions accompagnèrent son fils jusqu'au moment où il le perdit de vue.

l,
le

rs
l-
te
és
il
es
s-
it
l-
s

CHAPITRE II.

Âge aimable ! âge heureux ! ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux ;
Non, tu sais espérer ; ce plaisir les vaut tous.

DELILLE.

QUELLE confiance dans le sort ne devoit-il pas avoir, quel rêve de bonheur ne devoit-il pas faire, ce vaillant fils d'un noble chevalier, qui partoit pour aller trouver le monde, brillant de jeunesse et de

beauté, doué d'un esprit vif et hâtivement orné par des connoissances étrangères à la plupart des hommes de ce temps ? qui, dévoré du désir d'acquérir une haute renommée, alloit se trouver placé sous la puissante protection du héros de la France ? Si l'on joint à tous ces avantages une âme brûlante, une imagination propre à centupler l'effet des sensations douces aussi bien que l'effet des sensations pénibles, on n'aura encore qu'une foible idée de l'état d'ivresse dans lequel Robert parcourut la longue route qu'il avoit à faire pour arriver à Barcelonne. Son cœur étoit plein d'une joie si vive, il savouroit si délicieusement l'existence, que, s'il n'eût pas touché de près au temps où lui-même avoit connu le désespoir, il auroit nié le malheur. Soit qu'il s'entretînt avec George de l'avenir qui s'offroit à lui, et dans lequel il n'entrevoit que gloire et félicité, soit qu'il se livrât en silence à ses riantes idées, chaque instant de sa vie appartenoit au bonheur. — Quelle surprise

t
à
,
-
à
à
à
s
-
-
s
s
t
t
t
t
e
e
e
s
s
e

éprouvera Julien, se disoit-il souvent, en reconnoissant dans l'écuyer de Duguesclin le pauvre novice de Saint-Paul! Nous nous étions dit adieu pour toujours, et pour toujours nous voilà compagnons d'armes; car je suivrai Julien en quelque lieu qu'il aille. Et Robert sourioit joyeusement, et de toutes ses pensées cette pensée étoit la plus douce.

Il arriva à Barcelonne six jours après les compagnies blanches, qui y étoient entrées le premier janvier (1). L'aspect de cette ville opulente et de la plaine fertile qui l'environnoit réjouit d'autant plus ses yeux qu'il venoit de traverser des provinces entières en proie à la misère et à la dévastation. Robert salua la vieille cité d'Annibal, dont les nombreux clochers annonçoient l'immense population. Il n'entra pas sans émotion dans ses murs, où chaque siècle écoulé sembloit avoir laissé son empreinte; tant la diver-

(1) 1366.

sité du style des monuments attestoit la domination successive des Romains, des Goths et des Maures.

Les premières personnes qu'il rencontra dans la ville lui indiquèrent le logis de Duguesclin, dont il prit le chemin aussitôt. Quelques hommes d'armes des compagnies blanches parcouroient les rues; mais ils étoient en fort petit nombre, les chefs ayant grand soin de les retenir dans le camp qui étoit dressé hors des murs, sur les bords de la mer. Il falloit ménager les Catalans, chez lesquels on venoit en amis, et qu'on savoit d'ailleurs être fort peu endurants.

— N'oublie pas, dit Robert à George, lorsqu'ils approchèrent tous deux de la demeure qu'on leur avoit désignée, n'oublie pas de t'informer le plus tôt possible de la compagnie Evrard, et tâche de savoir où les chefs sont logés.

— Je saurai cela ce soir même, répondit le chasseur; depuis que nous marchons dans la ville, j'ai déjà retrouvé deux

ou trois visages avec lesquels je vais renouer connoissance.

Ils arrivoient alors devant le palais des rois d'Arragon, dans lequel, pour lui faire honneur, on avoit logé Duguesclin. Robert remit son cheval à George, et pénétra dans cette royale demeure, dont la magnificence étoit pour lui chose nouvelle.

Son entrée dans la salle où se trouvoient Duguesclin, Hugh Carverley, Strambourc et plusieurs autres chevaliers, excita la plus grande surprise; car, à l'exception de Bertrand, personne ne s'attendoit à voir arriver en Catalogne celui qu'on avoit laissé près de Châlons, portant l'habit de novice.

— Te voilà donc, mon jeune brave, dit Duguesclin dès qu'il l'aperçut. Par ma foi! vingt-quatre heures plus tard, il te falloit courir après nous, car nous nous mettons demain en route pour Sarra-
gosse.

Robert, qui désiroit savoir aussitôt si

dom Ambroise ne s'étoit point flatté, ou si le héros breton n'avoit point changé d'avis, répondit assez habilement qu'il auroit été chercher au bout du monde l'honneur d'être attaché à la personne de Duguesclin.

— Oh ! quant à m'être attaché, reprit Bertrand, je l'ai promis à ton oncle. Nous ferons cette campagne ensemble, à moins que le diable ne s'en mêle, et n'emporte le maître ou l'écuyer.

— Il feroit une trop belle prise en emportant le maître, Monseigneur, répondit Robert gaiement.

— Il ne peut plus emporter aucun de nous, se mit à dire Perrin de Savoie d'un air railleur. Ne savez-vous donc pas, jeune homme, que nous sommes tous en état de grâce, que nous venons de recevoir l'absolution du saint père ?

— Assez, assez, interrompit gravement Thomas Walter. Nous commençons une nouvelle vie, tâchons d'adopter un nouveau langage.

— Par saint Yves! s'écria en riant Jean d'Évreux, je ne serai pas content qu'on n'ait nommé Walter aumônier de l'armée.

— C'est maintenant son vrai lot, dit Gauthier Huet.

— Qu'entendez-vous par là? répondit Walter en fronçant ses épais sourcils de façon à en imposer au plus brave. Voulez-vous dire que je ne sois plus bon qu'à réciter mon *Pater*? Par mon sabre! dans la première mêlée vous verrez si je ménagerai mon corps; mais je ne veux plus risquer mon âme, à présent que je l'ai retirée des griffes de Satan.

— Retirée, dit Jean d'Évreux. Ah! mon pauvre Thomas, j'ai grand peur que Satan n'ait tenu ferme.

— J'espère en la miséricorde de Dieu, reprit le Flamand, sans s'inquiéter des sarcasmes ironiques dont il se voyoit l'objet, mais en jetant à la dérobée, sur le ci-devant novice, un regard où Robert crut lire un pénible embarras.

— Et jamais cette miséricorde n'a re-

poussé le repentir, sire Thomas, lui dit avec bonté celui qu'il n'osoit regarder en face.

— Je vous remercie de ce mot, jeune homme, répondit Walter; car vous n'ignorez pas que nous nous sommes déjà vus de près. Le mal que j'ai fait à vos frères pèse rudement sur ma conscience; et si vous voulez de Thomas Walter pour ami envers et contre tous, à la vie et à la mort, touchez là.

Robert serra la main du tard-venu avec une franche cordialité; car il est des momens de la vie où le cœur n'a de place pour aucun ressentiment.

— Qu'on apporte du vin, s'écria Hugh Calverley. Dieu me damne, si je fais le moindre cas d'une réconciliation à sec! D'ailleurs, il est naturel de boire à la bienvenue du jeune écuyer. — Goûtez-moi cela, jeune homme, dit-il en présentant une pleine coupe à Robert, dès que le vin fut apporté : il monte un peu plus

vite à la tête que vos vins de Bourgogne et de France, mais il a son prix.

— Il a d'autant plus son prix, que nous le payons, dit Strambourc.

— Avec l'argent du pape, des rois de France et d'Arragon, répliqua Bertrand en riant.

— C'est aussi vrai que vous le dit Strambourc, mon enfant, reprit Hugh Calverley. Il ne s'agit plus ici de fouiller dans les caves.

— Tant mieux, répondit Robert pendant qu'il s'efforçoit d'avalier la moitié de sa portion, que l'Anglais avoit versée comme pour lui-même.

— Tant mieux ! tant mieux ! repartit Perrin de Savoie en hochant la tête ; à la bonne heure, tant que nous aurons de l'argent.

— Craignez-vous d'en manquer ? dit Dugesclin ; ne voyez-vous pas à la manière dont nous sommes reçus ici que ce bon roi d'Arragon nous cajole, et qu'il nous traite en gens dont il a besoin ?

— Par saint Jacques ! je le crois bien , dit Jean d'Evreux ; nous venons occire son plus mortel ennemi.

— L'évêque me disoit ce matin , reprit Bertrand , que son roi étoit peut-être plus impatient que Henri de nous voir arriver dans sa capitale.

— Aussi est-il juste qu'il paie les frais de la guerre jusqu'au jour où le Transtamare régnera , dit Strambourc.

— Il y compte , répondit Duguesclin ; les ordres sont donnés pour que nous trouvions , sur la route de Sarragosse , les vivres en abondance et à bon marché.

— Mais la route de Tolède , quand la prendrons-nous ? repartit Gauthier Huet.

— Patience , patience ! reprit Bertrand , qui avoit beaucoup à faire chaque jour pour contenir des gens aussi avides de butin ; ne faut-il pas d'abord nous rendre à Sarragosse pour voir le roi d'Aragon , et surtout pour nous réunir aux troupes que rassemble Henri ? Nous ne pouvons

n,
on
agir en Castille que de concert avec ce prince.

rit
us
er
is
t-
;
;
;
— D'ailleurs, dit Hugh Calverley, plus accoutumé que Perrin de Savoie et quelques autres à la guerre régulière, de quoi pourrions-nous nous plaindre? Ne sommes-nous pas en bon pays? Avez-vous jamais vu une pareille abondance, des terres mieux cultivées? On trouve ici des vignes jusque sur les rochers. Mais, à propos de vignes, personne de nous n'a encore songé à demander des nouvelles du plus digne Bourguignon que je connoisse, de notre bon sire Urbain?

l
.
.
— Grâce à Dieu, répondit Robert, j'ai laissé mon père bien portant, et aussi heureux que moi.

,
.
— Tant mieux, dit Duguesclin; il nous a tous reçus comme des frères.

— Et mon maître, mon bon petit Justin Méridan, reprit l'Anglais; s'est-il consolé de notre départ?

— Je ne l'en ai jamais vu fort affligé, répondit Robert en souriant. Je l'ai laissé

prêt à se mettre en route pour retourner à Paris.

— A Paris ! répliqua Calverley ; il auroit bien mieux fait de m'accompagner ici ; comme je le lui avois proposé. C'est ici que je voudrois le voir , au milieu des ouvrages de ses bons amis les Romains. Je suis sûr qu'il deviendrait fou de joie , à la vue de ce bel aquéduc que j'aperçois de mes fenêtres. Badinage à part , continua-t-il d'un air sérieux et en regardant tous ceux qui l'entouroient , sans en excepter Duguesclin , badinage à part , je puis vous jurer qu'il y a plus d'esprit et de savoir dans la tête de ce petit homme-là que dans toutes les nôtres réunies. Nous ne sommes que des ânes près de lui ; et , par saint George ! cela me fait songer à boire un coup en son honneur.

Il alloit en effet remplir sa coupe de nouveau , lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans la pièce voisine , où retentit aussitôt le nom de Transtamare. La porte s'ouvrit , et un jeune homme couvert d'ar-

mes brillantes entra dans la salle, suivi de plusieurs chevaliers castillans. A cette vue, tout le monde se leva, saisi de surprise et d'une sorte de respect, tandis que le fils d'Eléonore de Gusman s'étoit jeté dans les bras de Duguesclin, en l'appelant son sauveur.

Touché de la démarche du jeune prince, Bertrand le serra de bon cœur sur sa poitrine.

— Que Dieu m'entende, Monseigneur! dit-il, nous serons tous battus, ou vous serez roi.

— Je le suis donc, répondit Henri; quelles armées pourroient résister à celles que conduit Duguesclin? Et vous, Messieurs, dit-il en se retournant vers les autres chevaliers, vous qui êtes tous si dignes de combattre sous un tel capitaine, croyez que je suis bien fier de placer ma bannière près des vôtres.

— Vive Henri, roi des deux Castilles! s'écria Strambourc. Ce cri fut répété avec enthousiasme par tous ceux qui étoient

présents, et surtout par les nobles Castillans dont Henri étoit accompagné, qu'ils tous, s'étant prononcés pour lui depuis long-temps, n'avoient plus d'autre alternative que la victoire ou l'échafaud.

Duguesclin jugea qu'il étoit convenable que tous les chefs des compagnies vinssent saluer le prince. Il donna donc l'ordre à Robert et à un autre écuyer d'aller les avertir aussitôt.

Robert, qui pour la première fois de sa vie se trouvoit chargé d'une mission, suivit son jeune camarade, Roger de Keradec, et lui demanda quelques renseignements sur la demeure de ceux qu'ils alloient chercher. — Rendez-vous tout de suite au camp, dit Roger; moi, qui connois la ville, je me charge de trouver ceux qui y logent.

Cet arrangement, quoiqu'il fût le plus simple, ne plaisoit guère à Robert, qui croyoit sire Evrard logé dans la ville; mais il le trouva merveilleux, lorsqu'il eut aperçu George qui l'attendoit sous le vesti-

as-
[ui
is
r-

la-
es
ic
er

e
,
:
-
s
e
-
x

s
i
:

bule, pour lui apprendre que sire Evrard n'habitoit point Barcelonne. Je vais donc le trouver au camp, pensa Robert. Et s'étant fait donner un cheval frais, car le sien avoit fait quinze lieues dans la journée, il partit au galop, doublement empressé d'exécuter les ordres dont il étoit chargé.

La nouvelle qu'il apportoit excita dans le camp autant de surprise que de satisfaction. Tous les capitaines auxquels il parut s'empressèrent de monter à cheval pour se rendre chez Duguesclin. Il lui restoit pourtant encore à trouver sire Evrard, lorsqu'on lui indiqua une petite maison de pêcheur, dans laquelle le chevalier gascon avoit, dit-on, pris son domicile. Cette chaumière étoit située entre les dernières tentes qui formoient le cordon, et la plage, que couvroient alors les flots de la marée montante. Robert s'y rendit aussitôt, non sans remarquer quel soin prenoit toujours sire Evrard pour s'isoler autant que pouvoit le permettre sa situaion.

Arrivé à la porte, il sauta à terre, attachant son cheval, et frappa doucement pour annoncer sa venue; mais personne ne lui répondant, il crut pouvoir redoubler, et la porte, mal close, s'ouvrit alors d'elle-même. Cette chambre cependant n'étoit point déserte. Un jeune homme, dont Robert ne pouvoit encore voir la figure étoit assis près de la fenêtre, paroissant contempler attentivement les vagues écumeuses qui venoient mourir sur la plage à peu de distance de lui.

— Julien! s'écria Robert, qui, pour le reconnoître, n'avoit pas eu besoin de distinguer ses traits.

— O ciel! quelle voix! dit le jeune homme venu en se levant, comme hors de lui-même; c'est vous! vous ici! Et dans la même minute, un rouge écarlate couvrit ses joues, et fit place aussitôt à la plus mortelle pâleur.

La joie, l'émotion de Robert ne lui permirent pas alors d'observer quel trouble extraordinaire sa vue inattendue venoit

d'exciter. Il se hâtoit d'expliquer en peu de mots comment il se trouvoit libre, et le compagnon d'armes de son bien-aimé Julien.

—Evrard! interrompit le jeune homme avec un effroi qui lui permettoit à peine de s'exprimer, il ne peut tarder à revenir.

C'est lui-même que je viens chercher, répondit Robert fort surpris. Qui peut vous troubler ainsi, cher Julien? Henri de Transtamare vient d'arriver à Barcelonne, et Duguesclin m'envoie pour en avertir les chefs.

—Retournez, retournez, reprit Julien, dont les membres tremblants et les lèvres pâles annonçoient une faveur indigne. Evrard lui-même est à Barcelonne: vous le trouverez chez le maréchal d'Andreghem, chez Jean d'Evreux, que sais-je? Mais sur votre vie, sur la mienne, qu'il ignore, ah! qu'il ignore à jamais que nous nous sommes vus ici.

—Qu'entends-je! s'écria Robert. Evrard

peut-il me défendre de vous voir, de vous parler? Vivrons-nous étrangers l'un à l'autre, quand je croyois tous mes vœux comblés, quand le ciel nous réunit sous la même bannière?

— Dieu tout-puissant ! c'est lui ! s'écria Julien. Une porte de la chambre donnoit dans une petite pièce où couchoit le pêcheur et sa femme; Julien l'ouvre, disparaît, et la referme aussitôt, tandis que Robert distingue en effet, le bruit d'une cavalcade qui s'arrêtoit devant la chambre.

Sire Evrard entra seul. Tout ému qu'étoit Robert, la vue de cet homme, qu'il n'avoit jamais aimé, et qu'il détestoit alors de toute la puissance de son âme, lui rendit à l'instant une contenance ferme et résolue : plus propre à dissimuler son trouble que tous les efforts qu'il eût pu faire.

— Qui êtes-vous? dit brusquement le chevalier dès qu'il l'aperçut. Puis, reconnoissant bientôt les traits, fort remar-

IS
à
IX
IS

quables, du jeune novice d'Ingelcour :—
Que venez-vous faire ici ? continua-t-il
d'un ton où la surprise se mêloit à la sé-
cheresse.

ia
it
:-
r
e
:

Robert, plus enhardi qu'intimidé par
une telle réception, s'acquitta brièvement
du message dont son maître l'avoit chargé.
Sans y répondre un mot, sire ! Evrard
parcourut la chambre des yeux. — Où
donc est Julien ? dit-il.

Jamais l'élève de dom Ambroise n'a-
voit menti ; mais l'effroi, les discours de
Julien lui étoient encore trop présents,
pour qu'il ne crût pas nécessaire d'agir
avec prudence, et de faire à cette ques-
tion une réponse évasive. — J'arrive à
l'instant, répliqua-t-il ; et je ne sais pour-
quoi ma vue a fait fuir votre frère aus-
sitôt.

— Veuillez m'attendre, reprit Evrard
en entrant dans la pièce où Julien s'étoit
retiré, et dont il eut grand soin de fer-
mer la porte sur lui.

Un intérêt bien autrement vif que ne

sire Evrard qu'il s'y joignoit fréquemment une sorte de tic, ou de contraction violente des muscles du visage, qui avoit quelque chose d'étrange et d'effrayant à la fois. Son regard étoit habituellement sombre, souvent même sinistre; néanmoins, lorsque par hasard il s'adoucissoit, lorsqu'un rare sourire se monroit sur ses lèvres, où se lisoit presque toujours l'orgueil et le dédain, sire Evrard devenoit un tout autre homme, et l'on concevoit qu'il pût plaire.

— Pensez-vous, dit-il enfin à Robert en ralentissant le pas, que le prince fasse un long séjour à Barcelonne?

— Je l'ignore, répondit Robert. Sire Bertrand nous a fait partir comme il arrivoit.

— Il étoit seul?

— Avec quelques seigneurs castillians.

— Je voulois dire, sans sa femme.

— Je ne savois pas qu'il fût marié.

— Il est marié, répliqua sire Evrard.

Puis il remit son cheval au galop, jusqu'au

moment où l'on aperçut les portes de la ville.

Lorsque Robert et son compagnon arrivèrent au palais, ils ne trouvèrent plus Henri de Transtamare chez Duguesclin. Ce prince venoit de se retirer dans son appartement, pour prendre du repos; car rien n'étoit changé dans le projet de départ pour Sarragosse, et l'on se mettoit en route le lendemain. Sire Evrard parut extrêmement contrarié de ne pouvoir être présenté à Henri. Il s'approcha de Jean d'Evreux, et causa long-temps avec lui, d'abord à voix très-basse, puis peu à peu, assez haut, pour que Robert, qui ne les perdoit point de vue, et qui dans ce moment se trouvoit très-près d'eux, entendit le Gascon dire à son ami : — Je préfère beaucoup m'adresser à elle-même. Elle viendra sans doute le trouver à Sarragosse, et nous avons du temps devant nous.

Robert ne put saisir que ces mots et chercha vainement à se les expliquer.

Quelques instans après, il vit repartir sire Evrard. Sa pensée le suivit jusque dans la chaumière; car le souvenir de Julien s'étoit entièrement emparé de son imagination. Les paroles, la terreur du jeune homme lui revenoient sans cesse à l'esprit. Grâce au ciel, il n'avoit point compromis le repos de cet être si cher! Mais par quelle bizarrerie pouvoit-il le compromettre? Cette question et mille autres qu'il s'adressoit sur le mystérieux sire Evrard, l'occupèrent sans relâche, jusqu'au moment où le sommeil vint enfin fermer ses yeux.

CHAPITRE III.

Laissez-moi parcourir cette terre de gloire,
Ces sentiers nouveaux et connus,
Où mes pas semblent revenus,
Et qu'avant mes yeux même habitoit ma mémoire.

P. LEMAY.

Le lendemain le camp fut levé, et toute l'armée se mit en route pour Sarragosse. Le comte de Transtamare, Duguesclin, Hugh Calverley, le Bègue de Vilaine et le

maréchal d'Andreghem partirent quelques heures avant les troupes ; en sorte que Robert perdit l'espérance de jamais rencontrer la compagnie Evrard dans la route. Mais il marchoit avec l'heureuse certitude que cette compagnie suivoit, qu'il faudroit bien enfin se réunir à Saragosse , où le séjour d'une cour fourniroit cent occasions de rencontrer tous les hommes un peu marquants de l'armée. Cette douce perspective , jointe aux riantes distractions que lui offroit à chaque pas le superbe pays qu'il parcouroit, bannissoit de son esprit toute idée mélancolique. Il jouissoit doublement à la vue de ces sites pittoresques, qui se renouveloient sans cesse devant lui, en songeant que, dans peu d'heures, Julien alloit admirer le même spectacle. Parmi tant de beautés qu'étaloit à ses yeux la riche nature de cette contrée, il ne tarda pas à distinguer le magnifique Mont Serrat, dont les rochers s'élevoient au-dessus

des nuages (1). Mais lorsqu'au milieu de ces masses arides, qui de loin ne présentaient aucune trace de végétation, il aperçut les toits d'un monastère, et qu'il apprit que cette sauvage demeure étoit habitée par des religieux de l'ordre de saint Benoît, un retour sur lui-même lui fit éprouver un sentiment de bonheur qu'aucune expression ne sauroit peindre. De même que le prisonnier regarde joyeusement la tour d'où vient de le faire sortir une grâce inattendue, il contempla long-temps les murs norcis, qui renfermoient des bénédictins! Comparant le sort auquel il s'étoit vu destiné, à celui dont il jouissoit alors; se transportant, couvert d'un froc, dans cette étroite enceinte, tandis qu'il marchoit, le casque en tête, près de l'élite des chevaliers, sous la protection du plus renommé de tous! Le cœur plein d'une joie enivrante,

(1) La cime du Mont-Serat est à trois mille pieds au dessus du niveau de la mer.

— Falloit-il vous en parler lorsque vous étiez moine ? reprit George. Autant vaudroit vanter la beauté du soleil à un pauvre aveugle ! Il n'en est pas moins vrai que, sans me faire valoir, je puis dire que je n'ai jamais manqué de maîtresses.

— Et tu craignois de me faire envier ton bonheur, dit Robert en souriant d'un air attendri, car une pareille délicatesse de la part d'un homme qu'on pouvoit appeler grossier étoit un véritable prodige d'affection.

— Ah ! mon bonheur n'auroit peut-être pas été de votre goût. Vous sentez bien que nous autres, nous ne nous adressons pas aux grandes dames ; ma dernière inclination

— Qui étoit-ce ? interrompit Robert, que cette conversation intéressoit prodigieusement, quelle que fût la rusticité de son interlocuteur.

— C'étoit Geneviève, la fille du sommelier d'Ingelcour.

— Fi ! George ; elle est horrible.

— C'est juste ! Elle n'est pas jolie ; mais elle étoit là. Et comme je ne suis pas homme à perdre mon temps à courir après une femme.....

— Ni à la pleurer, dit Robert en riant ; car, autant que j'ai pu voir, tu n'as pas été trop affligé de votre séparation.

— Ne voulez-vous pas que j'en crève ? Chaque chose a son temps. Elle savoit bien d'ailleurs, que nos amours n'iroient pas loin. Je ne lui avois pas caché mon envie d'être frère convers à Saint-Paul ; que je sois frère convers ou que je courre le monde, c'est tout un, pour ce qui la concerne.

— Il faut, dit Robert, après avoir réfléchi quelques instants, il faut qu'il existe un autre amour que celui dont tu me parles là.

— Un autre ! s'écria le chasseur ; par Saint-Jacques ! nous en avons bien assez d'un pour tourmenter les pauvres filles !

mais faites-moi le plaisir de me dire où vous avez déniché le vôtre.

— Dans quelques pages de nos livres, qui m'ont fait rêver plus d'une fois.

— Et vous en avez conclu? dit George.

— Qu'il doit exister des sensations plus fortes, plus profondes que toutes celles qui me sont connues; des sensations dont l'âme de l'homme est avide, auprès desquelles tout est froid, tout est inanimé. Si l'on ne peut les éprouver qu'en aimant une femme, George, combien cette femme doit nous devenir chère! Comment ne pas vivre et mourir pour elle! comment ne pas l'aimer jusqu'à notre dernier jour!

— La même?

— En as-tu donc aimé plusieurs? reprit Robert.

— Souvent deux à la fois; répondit le chasseur.

— Ton amour est un sentiment vulgaire qui ressemble à tout, dit avec dédain le jeune écuyer.

— J'en fais pourtant beaucoup plus de cas que de celui qu'on ne trouve que dans les livres, répliqua George en riant. Au reste chacun est amoureux à sa manière; mais si vous voulez n'aimer qu'une fois, je vous conseille de commencer tard.

Robert resta quelque temps plongé dans une rêverie vague, dont il ne faut pas demander la cause, le sujet qu'il venoit de traiter étant celui qui fait rêver le plus à son âge. Toutes les circonstances l'avoient servi jusqu'alors pour le maintenir dans l'heureuse ignorance où s'étoit passée sa jeunesse. Il n'avoit fait qu'entrevoir l'existence d'un sentiment plus vif que celui de l'amitié, et cependant, cette pensée avoit souvent élevé dans son esprit une sorte d'inquiétude et de regrets, qui se dissipoient bientôt, mais non sans laisser quelques traces. Devoit-il croire encore à cet amour ardent et passionné, qu'avoient dévoilé à sa jeune imagination quelques lignes des poètes latins?

ou devoit-il croire à l'amour que venoit de peindre George, passe-temps agréable qui n'exerçoit aucun empire sur l'âme, et duquel il ne pouvoit naître ni peine ni félicité? Peut-être, avant peu, ses doutes seroient-ils éclaircis? Peut-être aimeroit-il lui-même? au moins se promettoit-il bien de n'en pas fuir les occasions. Il remit donc à juger de l'amour d'après sa propre expérience. Sans reprendre la conversation où il l'avoit laissée: — Nous verrons, dit-il à George, comme si celui-ci eût suivi sa pensée depuis un quart d'heure, et, piquant des deux, il rejoignit bientôt ses compagnons de voyage, qui alloient entrer dans Lérída.

A la vue de la ville antique et de la riche campagne qui l'environnoit, il s'arrêta tout à coup, promena ses regards avec ravissement devant lui et se dit presque à voix haute :

*Colle tumet modico, lenique excrevit
in altum pingue solum tumulo : su-*

per hunc fundata vetusta surgit Ilerda manu (1).....

— Que diable chantez-vous là ? lui demanda Calverley, près de qui il marchait.

— Ne voyez-vous pas que c'est exactement cela ? répondit Robert, ignorant que dans son transport, il n'avoit point parlé français.

— Par saint Yves ! que voulez-vous que je voie ? dit l'Anglais.

— La ville de Lérída, telle que Lucain l'a décrite, absolument telle qu'il l'a décrite.

— Et ce Lucain parloit donc latin ?

— Sans doute. C'est dans sa Pharsale qu'il dit.....

— Assez, assez ; vous le répéteriez vingt fois, que je ne comprendrais pas davantage. Mais, dites-moi, combien y a-t-il d'années que Lucain écrivoit cela ?

— Treize cents ans.

(1) Sur une colline fertile et d'une pente facile et douce est située l'antique Ile rda.

— Cela étant, reprit l'Anglais nous allons retrouver la ville ; mais les hommes qui l'habitoient alors , nous n'en retrouverons pas même la poussière. Est-ce donc la peine de se tourmenter ici bas ? une pierre survit à tous les Lucains du monde.

— Pas à la Pharsale, répondit Robert.

— Vous avez raison, mon ami, dit Hugh Calverley ; celui-là du moins a laissé quelque chose de lui ; mais nous autres, par exemple, nous avons beau nous placer toujours à l'avant-garde , monter à l'assaut le premier, une fois mort, tout est dit.

— Non, non, reprit Robert, avec feu. Toute gloire est suivie d'une longue renommée. Le poème dont nous parlons n'a-t-il pas été composé en l'honneur de César ? les noms des héros de l'antiquité ne sont-ils pas venus jusqu'à nous ?

— Il est vrai que moi-même, sans pouvoir dire comment diable je l'ai appris, je sais depuis long-temps que ce César

étoit un brave, et peut-être aussi saura-t-on dans treize cents ans quels hommes étoient que notre prince de Galles, notre Duguesclin....

— Et sire Hugh Calverley, ajouta Robert de ce ton simple et vrai qui n'annonce aucune intention de flatter.

— Ah ! répondit l'Anglais en souriant d'un air de satisfaction, tant d'honneur n'appartient pas à de pauvres diables comme nous. Mais enfin, si jamais on écrit le récit de la bataille d'Auray, je pourrai y tenir ma place tout comme un autre.

Cette petite bouffée d'amour-propre arrivoit à Hugh Calverley on ne sait trop comment, car aucun homme peut-être n'étoit moins vain que lui de sa vaillance. Il étoit si naturellement brave et aventureux, que les plus hauts faits d'armes par lesquels il s'étoit signalé jusqu'ici lui sembloient les choses du monde les plus ordinaires, ou plutôt une simple conséquence de l'état d'homme de guerre. Il falloit donc que l'idée d'être inscrit dans

les fastes de l'histoire eût remué bien vivement son âme, pour y faire vibrer cette corde de la vanité, qui résonne sans cesse chez tant de gens, mais qui se taisoit habituellement chez lui. Quoi qu'il en soit, à dater du jour de cette conversation, il témoigna la plus grande amitié à notre héros. Non-seulement il le recherchoit en toute occasion, mais il ne cessoit de faire son éloge à Duguesclin, qui lui-même prenoit en affection son jeune écuyer, dont le zèle pendant la route alloit au-devant de tous ses désirs.

L'arrivée de Duguesclin dans Sarra-
gosse excita l'allégresse de tous les habi-
tants; car, en aidant Henri à conquérir la
Castille, les grandes compagnies alloient
délivrer l'Arragon d'une guerre qui duroit
depuis plusieurs années, et dans laquelle
Pierre-le-Cruel avoit toujours eu l'avant-
tage. Le roi d'Arragon, politique habile,
n'omit rien pour attacher à ses intérêts
des alliés aussi utiles. Duguesclin fut logé

aussitôt dans un des plus beaux palais de la ville. A l'arrivée de chaque compagnie, des pages ou des gentilshommes du roi alloient au-devant des chefs, les saluoient de la part de leurs maîtres et les conduisoient à la demeure qui leur étoit assignée. Non content de toutes ces démonstrations d'amitié, l'adroit monarque, pour s'assurer l'appui de ces braves et terribles troupes, s'empressa de promettre double paie aux soldats, fit présent aux capitaines d'une somme considérable pour remonter leurs équipages, leur assignant de plus des pensions proportionnées à leur naissance et à leur renommée. Bertrand, comme chef de l'expédition, reçut particulièrement la ville de Borgia et son territoire avec le titre de comté.

De toutes les cours de l'Europe, celle d'Arragon, à cette époque, étoit peut-être la plus brillante. La reine étoit (1)

(1) Léonore de Sicile, troisième femme de dom Pèdre IV, roi d'Arragon.

jeune et avide de plaisirs. Le roi , qui se faisoit gloire de protéger les sciences et les lettres (1), étaloit en toute occasion une somptuosité qui lui a valu le surnom de magnifique. Les tournois, les bals, les festins préludèrent au combat à mort qui devoit bientôt se livrer entre Henri de Transtamare et son frère. Les fêtes se succédèrent sans relâche, non-seulement pendant le séjour de Henri à Sarragosse , mais encore après le départ de ce prince, qui ne tarda pas à prendre congé du roi d'Arragon pour aller rassembler ses nombreux partisans et faire ses adieux à son épouse , qu'il laissoit dans un château solidement fortifié , le seul qui lui restât de tant d'autres biens dont Pierre l'avoit dépouillé. Le rendez-vous général fut donné à Sarragosse, où Duguesclin et les chefs de compagnies convinrent tous d'attendre

(1) Dom Pèdre IV a fondé la fameuse université d'Huesca, en 1354.

le retour du prince, pour n'entrer en Castille qu'avec lui.

Parmi ces chefs qui s'empessoient de goûter les plaisirs dont la cour étoit le théâtre, un seul ne se montrait point. Robert cherchoit en vain à retrouver sire Evrard, ou dans le palais du roi, ou dans la ville. En vain George s'étoit mis en campagne pour découvrir la demeure du chevalier gascon et de son frère, nul n'avoit pu la lui indiquer, et il falloit en conclure que la compagnie Evrard n'étoit point entrée dans Sarragosse. Robert fut donc contraint d'attendre du temps et du hasard une nouvelle rencontre avec ce Julien, dont le souvenir ne le quittoit pas, même dans le tourbillon du monde, où, pour rien céler, il se jetoit avec toute l'ardeur de son âge et de son bouillant caractère.

CHAPITRE IV.

De festons odorans le palais se décore !
J'entends déjà frémir la harpe et la mandore ;
Dans les vastes jardins mille feux suspendus ,
Les esclaves en foule en tous lieux répandus ,
L'élan impétueux d'une feinte allégresse ,
Tout appelle aux plaisirs une oisive jeunesse.

ANCELOT.

IL n'étoit pas nécessaire de sortir d'un cloître pour être ébloui et comme enivré d'abord de la vie brillante et dissipée où se trouvoit tout à coup lancé notre héros. On ne tarda pas à le citer comme un

des plus charmants cavaliers de la cour. La nature avoit fait pour lui tous les premiers frais, et les leçons d'escrime qu'il avoit reçues de George lui donnoient je ne sais quoi d'assuré, de noble et d'élégant qui, sous le froc même, avoit surpris son père et les tard-venus. L'affectueuse protection de Duguesclin, jointe à ses avantages personnels, l'établirent bientôt dans le palais de dom Pèdre de la manière la plus flatteuse et la plus favorable au désir ardent qu'il avoit de goûter enfin ces jouissances du monde, dont il se promettoit tant de bonheur. Recherché par les seigneurs arragonnais, qui tous, imitant leur maître, cajoloient en lui le héros breton, il ne l'étoit pas moins par leurs femmes, dont les avances, dénuées de tout but politique, étoient bien autrement séduisantes. Quoique soumis depuis longtemps à des princes chrétiens, l'Arragon, ainsi que la Castille, conservoit encore toutes les traces de la longue domination des Maures. Les mœurs des habitants,

beaucoup plus policées à l'époque dont nous parlons que celles des autres peuples de l'Europe, étoient surtout empreintes de cette couleur galante et chevaleresque que les lois sévères du christianisme n'ont jamais pu depuis effacer entièrement. Partout, sous ce beau ciel, retentissoient les chants de guerre et d'amour. Là tout homme ne vivoit que pour la gloire et pour sa dame, et la cour de dom Pèdre, où se trouvoient rassemblés les chevaliers les plus vaillants, les beautés les plus remarquables, offroit des séductions auxquelles le plus sage mortel auroit eu peine à résister. Robert ne tarda donc pas à dédaigner tous les plaisirs auxquels il s'étoit livré d'abord, pour l'unique plaisir de voir et d'entendre Donna Antonia d'Alvar. Donna Antonia n'avoit pas encore vingt-cinq ans; sa beauté étoit admirable. Veuve depuis deux ans, elle étoit dame du palais de la reine, et la suivoit en tout lieu.

Robert reconnut bientôt qu'il n'alloit

plus avec assiduité aux bals, aux concerts qui se succédoient à la cour, que dans l'espoir d'y trouver Antonia. La fête la plus brillante lui sembloit ennuyeuse et triste, lorsque par hasard elle ne s'y monroit point. Donna Antonia, de son côté, n'avoit pu voir impunément le jeune écuyer de Duguesclin. Ses regards, ses discours annonçoient une préférence si décidée, que notre héros, tout modeste qu'il étoit, ne put douter long-temps de son bonheur. Grâce à cette douce certitude, il parvint à vaincre sa timidité; il osa parler, et la belle Antonia, courtisée par les plus brillants seigneurs de la cour, n'hésita pas à les sacrifier tous au jeune écuyer, dont les grands yeux noirs s'attachoient sur elle avec tant d'expression, et qui lui parloit d'amour comme jamais sans doute on ne lui en avoit parlé, car Robert aimoit, ou du moins croyoit aimer pour la première fois.

Pendant un mois que dura l'erreur, le vif empressement de Robert pour sa belle

amie ne se ralentit point. Il ne pouvoit passer un jour , une heure sans la voir , la suivoit partout , arrivoit toujours le premier aux rendez-vous , ne quittoit pas les environs des lieux qu'elle habitoit , pour guetter un regard , un sourire , le moindre geste. Qui n'auroit cru , à voir les deux amants , que Robert étoit le plus passionné ? Cependant , Antonia pleuroit lorsque , dans leurs doux entretiens , elle songeoit au retour de Henri de Transtamare , qui bientôt devoit les séparer pour longtemps , et le jeune écuyer ne pleuroit point. L'idée de cette séparation n'étouffoit pas en lui le désir de se distinguer dans un combat. Souvent même il songeoit qu'un changement de lieu pouvoit le rapprocher de Julien , et si cette pensée venoit le surprendre , fût-ce auprès d'Antonia , le cœur lui battoit violemment , puis il tomboit dans la rêverie.

Pour expliquer l'indifférence avec laquelle Robert abordoit l'idée de quitter Sarragosse , il faut dire que la vie agitée

qu'il menoit avoit promptement perdu pour lui tous ses charmes. Soit que l'austérité du cloître eût à son insu porté ses goûts vers des jouissances plus graves, soit que le tableau du monde qui s'étoit peint d'avance à son imagination fût beaucoup au-dessus de la réalité, un mois ne s'étoit pas écoulé que déjà il s'étoit lassé de passer ses jours dans un tourbillon où son cœur ne trouvoit aucun intérêt, son esprit aucun aliment, où le lendemain ressembloit à la veille, sans que jamais un seul souvenir pût marquer une des heures qui venoient de fuir si rapidement. Sa liaison avec Antonia avoit, à la vérité, offert un nouvel appât à cet avide besoin de bonheur qui tourmentoit son âme; mais il reconnut bientôt que l'amour même laissoit encore un vide dans son cœur. Il s'étonnoit de désirer des sensations plus vives, des jouissances plus complètes. Ne pouvant s'expliquer un tel désappointement, il en accusoit cette foule importune au milieu de laquelle il étoit con-

traint de vivre. Sans doute, seul avec Antonia, il auroit été plus heureux? et cependant la voyoit-il sans témoin, on eût pu croire que tous deux ne parloient point la même langue. Elle sourioit à ses discours sans les comprendre, car la vie se composoit pour elle des habitudes d'une cour et de celles d'une vulgaire galanterie. Pour lui plaire, Robert parvint à se renfermer dans ces lieux communs dont il avoit l'horreur. Ses idées si vives, si variées, qui traversoient son esprit, il renonça à lui en faire part, et tout ne tarda pas à se réduire entr'eux à ceci, qu'il la trouvoit belle, et qu'elle le trouvoit beau.

Certes, Robert étoit loin d'avoir rencontré cet être enchanteur qui ne devoit faire qu'une âme avec lui, qu'il s'étoit créé dans ses rêves d'amour; mais plus il observoit les autres beautés de la cour, plus il retrouvoit en elles les goûts, les habitudes, les manières de dona Antonia. Toutes ne lui paroissoient vivre qu'à

demi; aussi leurs avances et leurs agaceries le laissoient-elles froid et glacé. Aucune ne lui adressoit le regard qui pouvoit aller à son âme; aucune ne faisoit battre son cœur plus vivement. — Voilà les femmes, sans doute, se disoit-il; je chercherois mieux vainement. Je conçois maintenant l'amour de George, et mon amour, à moi, n'étoit qu'une chimère. Cette persuasion éloignoit de lui tout désir de former une autre chaîne. On peut dire qu'il restoit fidèle, en désespoir de cause.

Robert éprouvoit donc déjà ce découragement qui accompagne toujours les espérances trompées, et deux mois à peine étoient écoulés depuis qu'il vivoit dans le monde! déjà il regardoit autour de lui, se demandant s'il étoit plus heureux qu'à Saint-Paul. Il passoit sa vie au sein de la magnificence, de tous les plaisirs, et pourtant des désirs vagues, une inquiétude d'esprit et de cœur qu'il ne pouvoit vaincre, se faisoient sentir. Tant de jouis-

sances nouvelles pour lui, et qu'il avoit savourées d'abord si vivement, ne dureroient donc qu'un jour! ne suffisoient donc pas au bonheur! Où l'iroit-il chercher ce bonheur, qu'il s'étoit peint si vif, si durable, quand il ne le trouvoit pas dans les plaisirs dont tous les hommes sont avides, pas même dans l'amour? Par quelle fatalité tout ce qui composoit la félicité de ses semblables ne pouvoit-il combler la sienne? Ceux qui l'entouroient n'étoient-ils pas joyeux, satisfaits? pourquoi n'éprouvoit-il qu'une sorte d'étourdissement, auquel succédoient bientôt la fatigue et l'ennui? Il se dépitait contre lui-même, alloit parler guerre avec quelques capitaines, s'approchoit des plus jolies femmes, et tout cela sans rien obtenir qui satisfît son esprit ou son cœur.

Un soir qu'il étoit plus que jamais dans cette triste disposition, il sortit du palais d'Aljuferia (1) au moment où les

(1) Ce palais étoit lors la demeure de don

joueurs de flûte alloient commencer le concert , et, gagnant la campagne , il suivit lentement les bords de l'Ebre. Le ciel étoit pur et serein , un millier d'étoiles brilloient au firmament , et l'air commençoit à se charger des premiers baumes du printemps , si précoce dans ces climats.

Robert respiroit plus librement. Seul avec sa pensée , en présence de cette belle nature , il éprouvoit un calme , une sorte de ravissement , dont il avoit comme perdu le souvenir ; et cependant le temps n'étoit pas éloigné où souvent , au sein d'une belle nuit , il élevoit son âme vers le créateur , et prioit pour son père , dom Ambroise et dom Joseph. Il s'arrêta. Il lui sembloit renaître , il lui sembloit re-

Père comme il avoit été celle des rois maures. On y voit encore aujourd'hui quelques-uns des appartements des rois d'Arragon. Ferdinand V a fait dorer les voûtes et les plafonds de la grande salle avec le premier or que Colomb rapporta du Nouveau-Monde.

trouver les plus nobles sensations de l'être intelligent; et ce qu'il éprouvoit lui faisoit sentir l'existence dans toute son énergie. Livré à la plus douce rêverie, ses pensées étoient riantes, affectueuses; il se rappeloit son oncle, Julien, George, tout ce qu'il aimoit enfin. Il les voyoit près de lui, leur voix chérie résonnoit à son oreille et se méloit au bruit du vent léger qui ridoit la surface du fleuve. — Ah ! que l'on est heureux d'aimer ! s'écria-t-il avec transport. Mais bientôt un seul souvenir domina tous les autres. C'étoit avec un charme inexprimable qu'il se représentoit Julien ; Julien qu'il ne devoit peut-être jamais revoir ! Le moindre mot du jeune tard-venu étoit encore présent à sa mémoire ; il le revoyoit dans la grande salle d'Ingelcour, dans l'église de Saint-Paul, dans la chaumière du pêcheur, et tout en reprenant le chemin de Sarragosse, il se retraçoit avec délices les plus légers détails de leurs entrevues, et pressoit de ses lèvres la bague qu'il avoit reçue de lui.

— Qu'est-ce que l'amour, pensoit-il, près d'une amitié si tendre, près d'une si douce sympathie? Jamais la voix d'Antonia a-t-elle ému mon âme comme la voix de Julien? et pourtant Antonia m'aime; oui, comme je l'aime aussi, sans chaleur, sans entraînement. Un regard de Julien en dit plus à mon cœur que toutes les paroles d'Antonia!

Robert arrivoit alors dans la ville. A peu de distance du palais qu'habitoit Duguesclin, et qu'il habitoit lui-même, il aperçut le chasseur qui l'attendoit et qui accourut au-devant de lui.

— Arrivez donc! arrivez donc! dit George; j'ai été vous chercher au palais d'Aljuferia sans vous y trouver. Sire Évrard est depuis plus d'une heure chez monseigneur Bertrand.

— Seul? dit Robert avec l'émotion la plus vive.

— Avec sire Jean d'Évreux.

Robert n'en écouta pas davantage et monta quatre à quatre les marches de

l'escalier du palais. Il trouva dans la grande salle, où tout le monde se tenoit d'habitude, plusieurs seigneurs arragonnais, quelques chefs de compagnies; mais il ne vit ni Duguesclin ni les deux personnes qu'il comptoit trouver près de lui.

— Où donc est sire Bertrand? dit-il à Hugh Calverley.

— Dans son cabinet avec sire Évrard et Jean d'Évreux, qui lui ont demandé un entretien particulier.

Il n'en falloit pas davantage pour exciter l'imagination de Robert. Dans l'espace d'un quart d'heure, qu'il passa en proie à la plus ardente curiosité, il présument causes pour expliquer un pareil mystère, sans entendre un mot de ce qui se disoit autour de lui; il restoit debout près de la porte du cabinet, dans une anxiété que chaque minute venoit accroître. Enfin cette porte s'ouvrit. Sire Evrard et son compagnon parurent les premiers, traversèrent la grande salle en saluant

légèrement à droite et à gauche, et sortirent aussitôt.

Restoit donc la seule espérance que Duguesclin parlât de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec les deux chevaliers. Robert s'assit, prêta l'oreille la plus attentive au discours de chacun ; mais l'entretien roula aussitôt sur Henri de Traustamare, que l'on attendoit avant huit jours à Sarragosse, sur le nombre de troupes que ce prince avoit rassemblées et ramenoit avec lui. Bertrand se plaignit du long temps que l'on avoit perdu sans agir, et mille autres propos. De sire Evrard et de Jean d'Evreux, pas le plus petit mot. L'heure de se séparer arriva sans qu'on eût prononcé leurs noms, et Robert, dépité, se vit contraint de sortir avec tous les autres, sans être plus instruit.

— Les as-tu suivis ? dit-il à George qu'il trouva dans sa chambre en y rentrant.

— Par Notre-Dame ! il m'auroit fallu des ailes, répondit le chasseur ; à peine

sortis de la cour, ils ont mis leurs chevaux au galop.

—Ainsi tout espoir est perdu de savoir où se cache ce damné Evrard ! et le prince arrive avant huit jours, et l'armée va se mettre en marche. Nous pouvons maintenant habiter l'Espagne pendant dix ans sans nous rencontrer !

Jamais Robert n'avoit eu plus d'humeur ; il répétoit mille fois que l'enfer s'en méloit ; et George, qui depuis longtemps étoit à bout de ses recherches, faisoit chorus avec lui, lorsqu'un page de Duguesclin vint avertir le jeune écuyer que son maître le demandoit.

La plus vive satisfaction se peignit aussitôt dans les yeux de Robert. Trop préoccupé d'une même idée pour se dire que souvent Bertrand le faisoit appeler ainsi dix fois dans un jour, il ne douta pas le moins du monde que sire Evrard ne fût l'objet de ce message, et ne fit qu'un saut de sa chambre à l'appartement de Duguesclin. Ce dernier l'attendoit dans son

cabinet, assis près d'une table, où tout ce qu'il falloit pour écrire se trouvoit préparé. — As-tu jamais gardé un secret? dit-il au jeune écuyer dès que le page les eut laissés seuls.

— Jamais, répondit Robert; mais je suis sûr de garder, fût-ce même au péril de ma vie, tous ceux qu'il vous plairoit de me confier.

— Mets-toi donc là, reprit Bertrand en lui indiquant un second siège près de la table. Tu vas écrire une lettre dont il ne faut parler à personne; à personne, entends-tu bien?

— Une lettre! répondit Robert d'un air distrait, tandis qu'il cherchoit à deviner quel rapport une lettre pouvoit avoir avec les secrets de sire Evrard.

— Au comte de Transtamare.

— Au comte de Transtamare! répéta encore Robert sans trop savoir ce qu'il disoit, car pour la première fois il abor-
doit l'idée qu'il pouvoit bien n'être nul-

lement question de sire Evrard dans cette affaire.

— Quel diable te pousse donc à répéter toutes mes paroles, comme feroit un écho? dit Duguesclin avec une vivacité qui rappela le jeune écuyer à lui-même.

— Pardon, dit-il; mais je pensois.... j' croyois que le prince revenoit dans huit jours.

— Et c'est justement parce qu'il revient dans huit jours que cette lettre presse.

— J'attends vos ordres, répondit Robert en prenant la plume.

Duguesclin se gratta le front quelque instants, puis dicta ce qui suit :

BERTRAND DUGUESCIN

AU COMTE HENRI DE TRANSTAMARE.

« Votre altesse m'a encouragé à commander sur sa bonté pour moi et pour mes compagnons d'armes. Un d'eux, qui commande aujourd'hui une compagnie sous le simple nom de sire Evrard, est qui n'en est pas moins un des plus grand

» seigneur de l'Aquitaine, a recours par
» ma voix à votre noble assistance.

Ici la main de Robert trembla d'une manière étrange; mais il n'en prêta que plus d'attention à ce qui alloit suivre.

» Son attachement à ses anciens maî-
» tres et à la France l'ont entraîné dans
» des démarches qu'il auroit payées de sa
» tête s'il n'avoit été assez heureux pour
» fuir la vengeance du prince de Galles.
» Sa jeune femme l'a suivi, et depuis un
» an, sous le nom de son frère et sous les
» habits de notre sexe, elle vit au milieu
» des tard-venus, exposée à tous les dan-
» gers.....

— Quoi! que dites-vous? Julien! Dieu tout-puissant! s'écria Robert, laissant tomber sa plume, et joignant ses mains dans un transport que rien ne sauroit peindre.

Bertrand, uniquement frappé alors du côté comique de la chose, fut peu surpris des exclamations de son écuyer, car cédant à un mouvement d'hilarité aussi vif qu'involontaire : — Oui, oui, dit-il en

riant aux éclats, la dame Julienne!... Qui diable auroit jamais deviné cela?... Venir cacher sa femme au milieu de vingt-cinq mille tard-venus!... Que la pauvre dame me pardonne, mais vingt-cinq mille tard-venus!.... Et ne pouvant plus tenir sur son siège il se mit à marcher dans la chambre, saisi d'un rire inextinguible.

Jamais accès de gaieté n'étoit venu plus à propos. Il donna le temps à Robert de rappeler ses esprits, d'étouffer au fond de son cœur la joie, le bonheur qui l'enivroit, mais il ne put y parvenir qu'en s'abstenant pour ainsi dire de penser, qu'en s'abandonnant à un état de jouissance vague et confus, dont il lui falloit oublier la cause sous peine de laisser échapper son secret. Grâce à ses efforts sur lui-même, il lui fut possible de reprendre la plume au moment où Duguesclin reprenoit son siège.

— Nous en étions restés ? dit Bertrand s'essuyant les yeux :

— A tous les dangers, répondit Robert, qui lisoit machinalement les derniers mots.

» C'est pour cette infortunée, reprit
» Duguesclin continuant à dicter, que je
» sollicite les bontés de votre altesse. Que
» votre noble épouse daigne lui accorder
» un asile près d'elle jusqu'à la fin de la
» guerre. Nous saurons tous reconnoître
» cette grâce en versant notre sang, s'il le
» faut, pour vous conduire au trône. »

— Après? dit Robert.

— En voilà bien assez, j'espère. Ferme. Adresse au comte Henri de Transtamare, et le courrier du roi qui part cette nuit pour le château de la comtesse emportera ma lettre.

Dans l'état d'étourdissement où se trouvoit Robert, il exécuta ces derniers ordres ainsi que l'auroit pu faire un automate; car ses yeux voyoient à peine, et ses oreilles lui bourdonnoient.

— Je ne saurois servir trop chaudè-

ment les intérêts du comte Evrard, reprit Bertrand. Tous ces seigneurs mécontents, vois-tu bien, jettent des semences dont le roi Charles un jour recueillera les fruits. Le temps n'est pas encore venu pour lui de les protéger ouvertement contre le prince de Galles; mais rien n'empêche ses serviteurs de prêter appui à des amis de la France, à des hommes qui, s'ils réussissent dans leur projet, ramèneront l'Aquitaine sous la domination de notre roi. Je dis notre roi, continua-t-il en regardant Robert, parce qu'un Bourguignon est à moitié Français; c'est pourquoi je n'ai pas hésité à te confier toute cette affaire, bien sûr que je puis compter sur ta discrétion.

— Je mériterai cette honorable confiance, répondit Robert en s'inclinant; son trouble ne l'empêchant point de sentir tout ce qu'elle avoit de flatteur pour lui.

— J'en suis certain, répliqua Bertrand; et maintenant, mon garçon, tu peux aller

te mettre au lit, car tu me parois tomber de sommeil.

Robert ne se fit pas presser pour obéir; il sortit aussitôt; et quel charme n'éprouva-t-il pas à se retrouver seul, à s'écrier cent fois : — C'est une femme! c'est une femme! répétoit-il en couvrant de baisers l'anneau chéri qu'il tenoit *d'elle*.

Parole, accent, regard, tout lui devenoit présent, tout acquéroit du prix à ses yeux. Ne l'avoit-elle pas distingué parmi tant d'autres? n'avoit-elle pas pleuré sur lui? Julienne! Julienne! disoit-il hors de lui-même, pardonne-moi de m'être laissé abuser par de si foibles apparences. Pardonne-moi de n'avoir pas su aussitôt combien je t'adorois! combien je t'idolâtrois! mais que dis-je? mon cœur n'avoit-il pas tout deviné? quand j'ai rencontré ton regard, quand j'ai touché ta main, les battements de ce cœur ne me disoient-ils pas : c'est une femme?

Il n'appartient qu'aux êtres passionnés d'expliquer comment dans sa douce ex-

tase Robert oublia long-temps que cette femme étoit celle de sire Evrard. Enfin le souvenir le frappa comme un poignard aigu, et le fit descendre de ce trône de félicité humaine où les mortels ne se souvoient, hélas! que pour bien peu de momens. Ce désenchantement subit ne venoit pourtant pas à la jalousie; grâce à l'excès de son amour, trop pur, trop idéal, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce cruel sentiment n'entroit point dans sa peine; car il aimoit Julienne comme on aime les anges. Certain de la voir d'entendre quelquefois sa voix, son bonheur lui eût semblé tel qu'il auroit souffert sans murmure au bonheur de Evrard; il le croyoit au moins. Mais cet homme abhorré eût le droit de se soustraire à sa vue, qu'il pût les séparer pour toujours s'il en avoit la volonté que Julienne lui appartînt! toute sa douleur étoit là, toute sa haine pour Evrard sortoit de cette odieuse pensée

A travers tant de craintes sur un

nir dont son heureux rival étoit entièrement le maître, il se mêloit un bien doux espoir qui domina bientôt dans l'esprit de Robert. Julienne, admise une fois près de la comtesse, la suivroit en tous lieux. Si la Castille étoit conquise, si Henri devenoit roi, il ne laisseroit pas long-temps son épouse dans l'obscur retraite qu'elle habitoit. Tout dépendoit donc des succès qu'on alloit obtenir sur Pierre. Il falloit vaincre pour revoir Julienne, et chaque combat, chaque victoire le rapprocheroit d'elle. Une pareille idée rendit à Robert toute sa joie. Tant de charme existe dans le seul bonheur d'aimer, qu'oubliant sire Evrard, oubliant l'univers entier, il n'éprouva plus que l'indicible bonheur de pouvoir exposer sa vie pour revoir une fois, une seule fois, Julienne. Admis à se trouver de moitié dans le secret de sire Evrard, Robert pouvoit se permettre d'en parler avec Duguesclin; et l'on peut bien croire qu'il ne perdoit aucune occasion d'amener la conversation sur ce sujet. Un

jour qu'il paroissoit surpris que le chevalier gascon n'eût pas préféré laisser sa jeune épouse près de la reine d'Arragon : — Ah ! dit Bertrand en secouant la tête , cette cour-ci est trop occupée de plaisirs et de galanterie pour convenir à sire Evrard. Je le crois jaloux comme un tigre ; je n'ai jamais vu d'homme dont les passions fussent plus violentes.

— Et peut-être Julienne en est-elle la victime ! peut-être n'est-elle point heureuse, dit Robert s'efforçant de ne témoigner qu'un foible intérêt.

— Elle ! il l'adore. Les femmes aiment surtout qu'on les adore : avec cela tout passe. D'ailleurs tu dois trouver comme moi que sire Evrard est fort bel homme. C'est encore un avantage dont elles font grand cas.

Robert soupira et se tut. Il ne pouvoit se dissimuler qu'une affection bien vive avoit pu seule engager une aussi jeune créature à prendre pour époux un pros- crit , à le suivre au mépris des plus grands

périls, au mépris de toutes les convenances. De pareils sacrifices ne s'obtiennent que de l'amour. Sire Evrard étoit donc aimé, tendrement aimé ! tout le disoit, et pourtant mille souvenirs aussi disoient à Robert qu'il occupoit une place dans le cœur de Julienne. Une voix douce et mystérieuse lui répétoit sans cesse qu'il n'étoit point oublié. Cette conviction secrète suffisoit à son bonheur, elle triomphoit des apparences, elle triomphoit de sa raison.

La réponse de Henri ne tarda point ; elle étoit conçue dans les termes les plus flatteurs. La comtesse attendoit avec impatience la protégée de Duguesclin, et la traiteroit comme l'amie la plus chère. Les deux époux étoient trop heureux, disoit-il, de se trouver utiles au héros que le ciel envoyoit à leur secours.

Ce fut encore par Robert que Bertrand se fit lire cette lettre, qu'il se hâta d'envoyer à sire Evrard, car le temps pressoit. Le prince annonçoit son arrivée à Sarra-

gosse comme devant avoir lieu dans cinq jours ; et sire Evrard, qui étoit dans l'intention de conduire sa femme lui-même, n'avoit pas un moment à perdre. Robert apprit enfin que la compagnie du chevalier gascon étoit restée campée à peu de distance de la ville ; mais ce renseignement lui parvenoit trop tard. La circonstance ne lui permettoit plus d'en profiter.

— A Burgos ! à Tolède ! se disoit-il alors, trompant ainsi l'impatience qui le dévorait.

— Que Dieu nous seconde et nous y conduise promptement ! Puis il passoit des heures entières à surveiller les divers préparatifs du départ qui se faisoient déjà dans Saragosse. Si, par égard, il donnoit quelques moments à Antonia, il se monroit près d'elle si froid, si préoccupé, évitoit avec un tel soin de lui parler d'amour qu'elle-même, vivement blessée, se réjouit bientôt en secret de voir approcher le jour qui la délivreroit d'un pareil amant.

CHAPITRE V.

Son âge échappoit à l'enfance,
Riant, comme l'innocence,
Elle avoit les traits de l'amour.

PARNY.

A peu de distance de la ville d'Auch, sur une colline boisée, au pied de laquelle coule le Gers, s'élevoit jadis un des plus beaux manoirs de la Gascogne. Ses hautes tours, qui dominoient un site

ravissant, étoient depuis plusieurs siècles l'asile des comtes de Sorgas et de leur noble famille. Pendant de longues années le bonheur avoit résidé au sein de ce magnifique domaine, lorsque, dix ans avant l'époque où nous avons commencé cette histoire, la mort frappa le comte de Sorgas, ses deux fils encore enfants, et ne laissa pour héritière de tous les biens de cette illustre maison qu'une petite fille âgée de sept ans, nommée Julienne. Le comtesse, sa mère, jeune et belle encore, se montra d'abord inconsolable, et ne paroissoit plus tenir à la vie que pour la consacrer aux soins qu'elle devoit à l'éducation de l'enfant qui lui restoit; mais peu à peu le souvenir de ce qu'elle avoit perdu s'affoiblit au point que, l'année du deuil écoulée, les plaisirs et la magnificence reparurent au château de Sorgas. Non-seulement une foule de chevaliers anglais et gascons y furent reçus avec avec autant de politesse et de courtoisie que pendant la vie du comte, mais la

belle veuve ne tarda pas à choisir parmi eux un consolateur. Le baron Jean de Guilford, que la nature avoit trop bien partagé pour que la fortune eût besoin de songer à lui, fut l'heureux mortel qui séduisit le cœur de la comtesse au point de la décider bientôt à lui accorder sa main. Il étoit jeune, beau, brave, aimé de tous ses compagnons d'armes, hautement protégé par le prince de Galles ; tous ces motifs firent oublier qu'il n'avoit pas un sou vaillant dans le monde, et que le vieux domaine de ses pères, situé dans le York-Shire, étoit en grande partie vendu depuis long-temps. Les tuteurs de la petite Julienne prirent les précautions nécessaires pour lui réserver tous ses droits à la fortune de son père, et la comtesse, fort riche elle-même, crut pouvoir sans scrupule faire de très-grands avantages à son nouvel époux.

Neuf années se passèrent pendant lesquelles la baronne n'ayant point eu d'autres enfants, sa tendresse pour sa fille ne

reçut aucune atteinte, et fit même chaque jour des progrès. Guilford chérissait aussi Julienne comme s'il eût été son père, et jamais second mariage n'avoit moins nui à la paix et au bonheur d'une famille. Les plaisirs, les fêtes se succédoient sans relâche dans le château de Sorgas; on y tenoit un état de prince en sorte que la jeune héritière, arrivée à l'âge de seize ans, n'entendoit parler qu'avec peine de l'instant où sa mère lui choisiroit un époux,

Un des divertissements favoris du baron et de sa femme étoit la chasse à l'oiseau : aussi la fauconnerie de Sorgas étoit-elle renommée dans tout le pays, et le prince de Galles lui-même n'auroit-il pu s'en procurer une plus belle. Deux ou trois fois par semaine, un cortège brillant partoît des cours du château et se dirigeoit tantôt vers une vaste plaine arrosée par mille petits ruisseaux qui couloient vers le Gers, tantôt vers un bois immense que la hache avoit respecté

depuis des siècles comme un des plus beaux ornements du domaine de Sorgas. Un matin qu'on chassoit dans les superbes allées de ce bois, Julienne, un faucon sur le poing, marchoit près de sa mère montée sur une belle jument blanche qu'elle avoit choisie exprès comme difficile à conduire ; car elle prenoit plaisir à ce genre de danger, dont jusqu'à ce jour elle s'étoit toujours tirée avec une grâce et une adresse inimaginable. Elle étoit vêtue ainsi que la baronne de l'habit court que les chevaliers portoient alors pour la chasse. Un superbe coutelas, dont la poignée étoit ornée d'or et de pierres précieuses pendoit au riche baudrier attaché à son épaule, et ses cheveux blonds étoient relevés sous un petit bonnet d'hermine qu'ornoit une magnifique aigrette. Sous ce costume qui ajoutoit encore à ses charmes, sa beauté étoit si grande que son heureuse mère la regardoit avec orgueil.

Au moment où l'on approchoit du lieu qui avoit été fixé pour le rendez-vous général, la baronne retourna son cheval brusquement pour adresser la parole à ceux qui la suivoient ; ce mouvement effraya la jument blanche, qui se cabra et partit aussitôt au grand galop, malgré tous les efforts de Julienne pour la retenir. Aux cris que poussa la baronne, plusieurs chasseurs se mirent à la poursuite de sa fille de toute la vitesse de leurs chevaux, et ce secours imprudent ne faisant qu'accroître le danger, Julienne ne songea plus qu'à réunir toutes ses forces pour n'être pas renversés par la rapidité de sa course. On l'avoit perdue de vue depuis longtemps, lorsque la jument qui couroit alors à travers le bois, la jeta contre un arbre, où elle reçut un coup si violent qu'elle perdit les arçons et tomba sur l'herbe sans connoissance.

En reprenant ses sens, Julienne ne fut pas peu surprise de se trouver seule avec un homme à peine âgé de trente

ans, qui paroissoit lui avoir porté secours mais qui lui étoit tout-à-fait inconnu. —Béni soit Dieu! s'écria le chevalier; car son costume annonçoit que tel étoit son rang. — Béni soit Dieu, elle ouvre les yeux!

La vie dissipée qu'avoit menée Julienne jusqu'alors, lui avoit enlevé une partie de cette timidité qui accompagne le jeune âge. Ce fut donc sans aucun embarras qu'elle fixa ses grands yeux bleus sur l'étranger en le remerciant de ses soins et en le priant de l'aider à rejoindre sa mère qui chassoit dans la forêt. En finissant de parler elle fit un mouvement pour se lever; mais la vive douleur qu'elle ressentoit dans la tête, lui causa un étourdissement qui la força à retomber; elle porta la main à son front en jetant un foible cri, et retira cette main couverte de sang.

— Je crois être blessée dangereusement, dit-elle en pâlisant et en regardant l'étranger.

Guilford nesauroit rien ajouter au bonheur que j'ai eu d'être utile à son épouse. Ces mots prononcés du ton le plus dédaigneux furent suivis d'un soupir qui prouvoit que plusieurs sentimens combattoient dans le même cœur.

— Maintenant donc , reprit le baron pour toute réponse, maintenant que Julienne est entourée des siens, nous allons rejoindre sa mère que j'ai laissée mortellement inquiète.

— Eh ! comment retrouver mon cheval ? dit Julienne.

— Peu m'importe la perte de cette bête maudite , répondit Guilford , vous allez monter en croupe derrière moi.

Pendant ce dialogue le comte restoit immobile à la même place, les yeux attachés sur Julienne, comme si Julienne seule avait été là. En toute autre circonstance, il eût, dès les premiers mots de Guilford, détaché son cheval de l'arbre auquel il

l'avoit attaché, monté dessus et piqué des deux; ou plutôt il eût demandé raison d'une pareille insolence; mais pour cette fois sa fierté habituelle se trouvoit anéantie par un charme inconnu dont la puissance sembloit étouffer tous ses sentiments et suspendre toutes ses facultés. Il faisoit cependant quelques pas pour s'éloigner, lorsque Julienne s'approcha de lui, et lui tendant la main en souriant de l'air le plus gracieux: — Comte de Clérac, lui dit-elle, croyez que jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois; et soyez sûr aussi que ma mère et son mari, ajouta-t-elle en montrant le baron, sauront toujours le reconnoître.

A ces mots qui dissipoiént l'erreur du comte, le plus vif sentiment de bonheur se peignit dans ses yeux. — Quoi! dit-il, vous êtes libre! quoi! cet homme n'est point.....

— Venez donc, ma fille, dit le baron en prenant le bras de Julienne, tandis qu'il jetoit un coup d'œil furieux sur le

comte. — Adieu donc, sire Jean, dit Clérac avec un sourire sardonique. — Adieu, sire Evrard, répondit brusquement Guilford. Tous se mirent en selle à l'instant et partirent; le baron et sa suite au petit pas, le comte au grand galop du côté opposé.

La baronne fut très-effrayée, lorsqu'ayant entendu les cors du côté où son mari arrivoit, elle eut rejoint sa fille. A peine, dans ces premiers momens, Guilford nomma-t-il le comte, car il étoit trop occupé de l'état de Julienne, qui se sentit défaillir plusieurs fois avant d'arriver au château, où elle se mit au lit sur-le-champ. Mais le soir la baronne étant venue dans la chambre de sa fille accompagnée de son mari, la conversation s'établit entr'eux sur l'événement du matin. — Je ne puis vous exprimer, dit Guilford, le chagrin que j'ai ressenti en trouvant près de notre chère enfant l'homme que je déteste le plus au monde, l'homme que j'ai rencontré toute ma vie sur mon che-

min pour me nuire ou m'insulter, mon plus mortel ennemi enfin. Que dis-je mon ennemi ! celui de tous les Anglais, celui de notre souverain ; car on sait combien il regrette la domination de la France , et le prince de Galles n'ignore pas qu'il est toujours prêt à entrer dans les conspirations qui tendent à nous faire perdre la Gascogne.

— Et pourquoi, répondit la baronne, ne le surveille-t-on pas de près et ne lui fait-on pas payer cher ses trahisons ?

— On le surveille sans doute, reprit Guilford, mais il faut être deux fois sûr de son fait avant de frapper un homme qui tient à toute la haute noblesse du pays. L'accuser sans le convaincre seroit extrêmement dangereux ; vous verriez aussitôt les d'Albret, les d'Armagnac, les Périgord et tant d'autres s'armer pour un traître, dont au fond du cœur, n'en doutez pas, ils partagent tous les sentiments et les désirs.

— O ciel ! vous me faites trembler,

s'écrie la baronne que son mariage avec Guilford avoit rendue tout Anglaise.

— Que ceci reste entre nous, reprit le baron, je ne me suis laissé entraîner à en dire autant que dans l'espérance d'ouvrir les yeux de Julienne et de lui faire partager l'éloignement que nous devons tous avoir pour celui qu'elle appeloit ce matin son libérateur.

— Certainement, sire Jean, répondit Julienne, vous pouvez être sûr que je vous garderai le secret sur tout ceci, d'autant plus que je n'y vois après tout que des suppositions; pour moi je ne croirai jamais que le comte de Clérac soit un traître avec une figure aussi noble, un cœur aussi bon....

— Ah! ah! interrompit le baron, riant d'un rire amer, voilà l'affaire! la belle figure du comte doit l'absoudre de tout. Je ne vous aurois pas cru, Julienne, aussi sensible au charme de deux grands yeux noirs; mais j'avois tort, je devois savoir que toutes les femmes se ressemblent.

— Sire Jean, dit la baronne avec humeur, voilà qui n'est point du tout poli.

— Laissez, laissez, Madame, reprit Julienne du ton le plus dédaigneux, je puis vous assurer que je reçois ma part de l'injure avec une profonde indifférence

— J'ai tort, reprit le baron en prenant la main de sa belle-fille qu'il porta à ses lèvres; mais le souvenir de cet homme suffit pour me faire sortir des bornes de mon caractère. Ainsi, Julienne, je vous en supplie, que son nom ne soit plus prononcé entre nous.

En achevant ces mots, le baron embrassa sa femme, et depuis ce jour en effet, le comte de Clérac parut être oublié au château de Sorgas.

Cependant par une bizarrerie dont le cœur des femmes offre plus d'un exemple, l'opposition qu'éprouvoit Julienne dans le sentiment de sa reconnaissance accrut ce sentiment bien loin de le diminuer, et le rendit plus tendre qu'il n'eût été peut-être eu toute autre circons-

tance. Elle s'abstint, il est vrai, de parler du comte de Clérac, mais elle y pensoit sans cesse et se le représentoit, coupable ou non, entouré de pièges, menacé de porter sa tête sur un échafaud; enfin son intérêt pour lui alla bientôt si loin que le comte lui devint presque aussi cher qu'il étoit odieux à Guilford. Elle auroit voulu à tout prix l'avertir des dangers qu'il couroit, acquitter ainsi la dette de son cœur envers lui; mais rien au monde peut-être n'étoit aussi difficile, puisqu'elle ignoroit même en quel lieu séjournoit celui qu'elle ne devoit certainement plus revoir.

Elle étoit depuis une semaine entièrement rétablie de l'indisposition causée par sa chute; néanmoins, éprouvant encore un peu de foiblesse, elle se dispensoit de prendre part aux différens divertissemens qui avoient lieu tous les soirs dans la grande salle du château. Dès que la nuit étoit venue, elle se retiroit dans son appartement, et, là, seule, elle s'établisoit sur le balcon de la tourelle qu'elle

habitoit, pour y passer quelques heures de suite, plongée dans une vague rêverie, ou chanter quelque ballade nouvelle en s'accompagnant de son luth.

Un soir, elle étoit sur ce balcon : ses yeux, tantôt se fixoient sur le ciel, où brilloient mille étoiles, tantôt sur une vaste plaine qui s'étendoit jusqu'au Gers et qu'arrosaient une multitude de petits ruisseaux argentés par les rayons de la lune, retraçant à son souvenir tous les détails de son étrange entrevue avec le comte : — Quelle bonté ! se disoit-elle : quels soins touchants il me prodiguoit ! et l'insulte a été sa seule récompense ! moi même l'ai-je assez remercié ? ne devois-je pas chercher à réparer les torts de ce méchant baron ? Sans doute il me confond avec ses ennemis ! il me croit injuste, ingrate. Et dans l'attendrissement que lui causoit cette idée, elle s'écria tout haut : — Evrard ! bon Evrard !

— Julienne ! puis-je croire que vous m'appellez ? répondit quelqu'un qui s'étoit

caché derrière le mur de la tourelle, et qui se montra tout à coup.

Julienne poussa un cri de surprise; mais se remettant aussitôt et reconnoissant le comte, sa pensée habituelle, le désir qui la dominoit la préoccupèrent entièrement. Elle se pencha sur le balcon : — Sire Evrard, dit-elle, quel bonheur vous envoie ! il faut absolument que je vous parle.

— Je viens ici tous les jours, répondit le comte, qu'un pareil accueil ravissoit ; plus d'une fois je vous ai entendue chanter ; mais, ignorant si vous étiez seule, je n'ai point osé paroître.

C'est le ciel qui vous conduit près de moi. Ecoutez-moi bien, sire Evrard ; mais d'abord, il faut me jurer de ne prendre aucune vengeance.....

On ouvrit alors la porte de la chambre. — A demain, à la même heure, dit Julienne en rentrant précipitamment et refermant la fenêtre.

Toute entière à l'idée d'avertir le comte

de veiller à sa sûreté, Julienne n'avoit pensé d'abord à nulle autre chose. Ce ne fut qu'en se rendant compte de l'espèce de sentiment dont sire Evrard sembloit atteint, qu'elle sentit l'inconvenance et le danger de recevoir en secret un homme jeune et beau, qui l'aimoit, s'il falloit en croire toutes les apparences, mais qui ne pouvoit jamais obtenir sa main, lors même qu'elle l'aimeroit aussi, ce dont elle n'étoit pas bien sûre. — J'aurois le plus grand tort, se dit-elle, si j'entretenois ses espérances, et peut-être la conduite que j'ai tenue ce soir l'abuse-t-elle déjà sur la nature de l'intérêt qu'il m'inspire? il faut qu'il sache tout. Je lui parlerai demain et j'obtiendrai de lui qu'il ne s'expose plus aux dangers qu'il court en venant ici.

Julienne prenoit si fermement cette sage résolution, qu'elle pensa même à ne point parler au comte, mais à lui remettre une lettre, car elle savoit écrire. Dès sa plus tendre jeunesse, ayant prisé le sa-

voir, elle s'étoit fait donner des leçons par le chapelain. Le seul motif qui lui fit rejeter cette idée fut la crainte que le comte ne sût pas lire, et tel étoit en effet le cas.

La journée qui suivit parut d'une longueur insupportable à Julienne. Enfin, la nuit étant venue, elle alla s'établir à sa fenêtre, sous laquelle sire Evrard l'attendoit déjà. Après avoir fait promettre au comte d'étouffer tout ressentiment contre Guilford, et, quoi qu'il pût arriver, de respecter des jours auxquels ceux de la baronne étoient attachés, elle lui avoua sans détour toute la haine que le baron avoit pour lui; parla des complots dont il étoit accusé, en le suppliant de se justifier aux yeux du prince de Galles, s'il étoit innocent, et de se tenir sur ses gardes, si, par malheur, il étoit coupable.

— Je ne vous demande point votre secret, ajouta-t-elle. Je sais combien d'entre vous ont souvent été entraînés dans des entreprises, qui les rendoient suspects à leurs nouveaux maîtres; mais

il importe que vous sachiez qu'on vous accuse, que toutes vos démarches sont observées, et qu'à la moindre preuve de votre intelligence avec la France, votre tête tomberoit.

Je crois vous devoir ma vie, sire Evrard, puissiez-vous me devoir la vôtre. Cet espoir seul a pu m'engager dans une démarche que je me reprocherois, si cette entrevue n'étoit pas la dernière que nous aurons ensemble. Jugez de ma reconnaissance, puisque c'est moi qui vous l'ai demandée cette entrevue, à vous l'ennemi de tous les miens; à vous que mes devoirs m'ordonnent de fuir.

— Vos devoirs! s'écria le comte. Eh! que devez-vous à ce Guilford? il n'est pas votre père.

— Il m'en a tenu lieu du moins.

— Et vous épousez sa haine! je vous suis odieux, Julienne! dites que je vous suis odieux. C'est alors que je ferai tout pour aller porter sur l'échafaud une tête que vous aurez proscrite. Julienne! Ju-

lienne ! savez-vous à quel point je vous aime ? savez-vous que votre premier regard a fixé ma destinée ? ne plus espérer de vous obtenir un jour , c'est la mort.

— Cessez, comte de Clérac, cessez des discours que je ne puis entendre ; songez que tout nous sépare.

— Vous seule pouvez nous séparer, mais tant d'amour ne touchera-t-il pas votre cœur , Julienne ? n'aurez-vous point pitié de moi ? Un jour vous serez libre de disposer de vous ; eh bien ! je l'attendrai ce jour ; plus heureux d'une espérance aussi chère que de tous les autres biens de ce monde. Je vivrai s'il le faut sans vous voir. Il me suffira de penser que vous me gardez votre foi, et pourtant, loin de vous, toutes mes actions vous seront soumises. Vous me ferez parvenir vos ordres , aucun ne sera enfreint. Entourée de mes ennemis, vous n'en régnerez pas moins sur moi en souveraine, et si leur haine l'emporte, si vous repoussez une tendresse que rien

n'a jamais égalé ! faites-moi dire : Meurs ,
Evrard, je ne puis t'aimer.

Julienne auroit voulu lui imposer silence ; mais, touchée malgré elle d'un amour si vrai, si passionné, elle ne se sentoit pas le courage de déchirer un cœur qui lui étoit aussi tendrement dévoué. Un amour véritable a quelque chose d'entraînant dont toute femme éprouve l'effet, surtout lorsque celui qui l'exprime est un des hommes les plus séduisants que l'on puisse voir, tel qu'étoit alors sire Evrard, dont le chagrin n'avoit point encore altéré les traits. Ce fut donc d'une voix douce et d'un ton où perçoit un attendrissement plus propre à augmenter le mal qu'à le guérir, que Julienne s'efforça de ramener le comte à la raison. Mais en vain elle lui répéta que jamais on n'obtiendrait sa main sans le consentement de la baronne et de son époux, en vain même elle l'assura franchement qu'elle étoit résolue à ne plus le revoir ; Evrard refusoit de croire à son malheur, s'obstinoit

dans ses espérances ; et , lorsqu'après deux heures d'entretien , Julienne lui dit enfin un dernier adieu , il partit , emportant l'idée que son amour étoit partagé ou que du moins il inspiroit quelque intérêt à celle qui l'avoit fait naître.

Quel fut donc son chagrin , lorsqu'étant revenu plusieurs nuits de suite près de cette tourelle , qui renfermoit pour lui l'univers , la fenêtre ne s'ouvrit pas ; aucune lumière ne se montra , de façon qu'il auroit pu croire que Julienne n'habitoit plus cette partie du château , si pour son désespoir il n'étoit pas parvenu à s'assurer du contraire. Julienne , en effet , n'avoit point quitté la tourelle ; mais , fidèle à ce que son devoir lui dictoit , elle s'étoit juré de fuir celui que peut-être elle n'auroit pu revoir sans danger. Ce qu'elle éprouvoit pour le comte n'étoit pas de l'amour ; car l'amour ne cède point aussi facilement à la raison ; cela y ressembloit assez néanmoins pour qu'elle crût devoir se tenir

en garde contre son cœur. Elle avoit donc le courage de ne point se montrer au comte, de ne point répondre à sa voix, lorsqu'il s'aventuroit jusqu'à l'appeler à voix basse; cependant, tant qu'il étoit là, elle restoit debout derrière sa fenêtre, le suivant des yeux, observant tous ses mouvemens, que le clair de lune lui permettoit de distinguer, soupirant lorsqu'elle le voyoit exprimer par sa contenance la douleur qu'il ressentoit, et jamais elle ne quittoit son poste mystérieux avant qu'il ne se fût éloigné, dans un état de désespoir dont elle étoit attendrie jusqu'aux larmes.

Deux semaines entières s'étoient écoulées de la sorte, et, pour dire la vérité, le courage de Julienne étoit prêt à s'ébranler, lorsqu'un soir, sire Evrard ne parut pas à l'heure accoutumée. Julienne s'en inquiéta au point qu'elle finit par ouvrir sa fenêtre pour regarder au loin si elle ne le distinguoit point dans la plaine : les rayons du jour éclairèrent l'horizon sans

qu'elle le vît paroître. Il en fut de même le lendemain et plusieurs jours suivans ; en sorte que Julienne, lasse d'une attente si souvent trompée, et persuadée que le comte avoit pris son parti, se promit bien de ne plus s'en occuper. Elle ne put s'empêcher toutefois d'éprouver un certain dépit en se rappelant le ridicule intérêt qu'elle avoit pris à un amour si facilement éteint.

Il lui fallut peu de temps pour bannir entièrement sire Evrard de sa pensée ; bientôt elle se livra de nouveau à tous les plaisirs que lui offroit le séjour de Sorgas. Les chevaliers les plus aimables s'empressant de faire une cour à la baronne et à sa fille, la société s'y trouvoit toujours nombreuse. Un jour qu'en prenant l'air sur la terrasse trois ou quatre jeunes femmes, au nombre desquelles se trouvoit Julienne, s'amusoient à chercher des devises pour les chevaliers qui les entouraient, on en avoit choisi plusieurs que l'on vouloit faire prendre à Jean d'E-

vreux, dont le caractère insouciant et léger étoit généralement connu. Ce chevalier venoit d'arriver au château de Sorgas, où il paroissoit fort rarement : après avoir reçu de bonne grâce les traits qu'on lui décochoit de toutes parts, il demanda la permission d'offrir à son tour des devises aux dames qui daignoient s'occuper de lui, et sur leur consentement : — Je commence, dit-il, par la belle Julienne. Je prendrois pour elle un serpent, le plus joli du monde, et j'écrirois dessus : *Je charme, mais je tue.*

— Quelle horreur! s'écria Julienne en riant; grâce au ciel je n'ai jamais causé la mort de personne.

— Peut-être, répondit Jean d'Evreux avec beaucoup de sérieux.

— Quoi! tout de bon, sire Jean? reprit-elle en continuant de plaisanter. Faites-moi donc connoître au moins quelques-unes de mes victimes.

— C'est ce que je ferois si nous étions seuls, répondit-il à voix basse et d'un air

toujours plus grave. Puis se retournant vers les autres dames, il changea de discours avec une gaieté factice, après avoir jeté sur Julienne un regard si étrange qu'elle en fut troublée sans savoir pourquoi.

Pendant la promenade qui suivit cette conversation, Julienne, involontairement, se rapprocha de Jean d'Evreux, qui lui-même paroissoit rechercher un entretien avec elle. Dans un moment où ils marchaient tous deux séparés de la société, Julienne demanda gaiement à sire Jean si elle faisoit bien de souffrir près d'elle un calomniateur.

— Plût à Dieu que j'enusse calomnié ! répondit tristement le chevalier ; ignorez-vous donc que le pauvre Evrard ?...

— O ciel ! s'écria Julienne en pâlisant, sire Evrard est-il mort ?

— Peu de jours lui restent à vivre du moins, répondit Jean d'Evreux, puisqu'il repousse tous les secours, puisqu'il veut

mourir ! et le chevalier s'efforça vainement de retenir une larme.

— Dieu ! pourquoi l'avez-vous quitté ?

— C'est moi seul qu'il a voulu charger de vous apporter son dernier soupir, de vous dire qu'il n'avoit pu survivre à votre indifférence, à votre haine. Maudit soit le jour où l'infortuné vous a rencontrée ! Evrard porte une âme de feu, son amour n'étoit point un amour vulgaire. Femmes ! femmes ! voilà de vos jeux ! que le ciel vous le pardonne ! pour moi j'ai rempli ma triste mission. Adieu.

— Arrêtez ! s'écria Julienne pâle et tremblante ; ne m'accusez pas ! Que voulez-vous que je fasse ? Je suis prête à tout, plutôt qu'à supporter l'horrible idée que j'ai causé sa mort !

Un rayon d'espoir et de joie brilla dans les yeux du chevalier.

— Vous seule pouvez me le rendre, dit-il en saisissant la main de Julienne ; ma douleur, mes prières, rien ne le touche ; mais si je dis que vous lui ordonnez

de vivre, que vous lui permettez d'espérer....

— Dites tout ce qu'il faut pour le sauver ! s'écria Julienne hors d'elle-même. Partez à l'instant, ah ! partez ! fasse le ciel qu'il ne soit pas trop tard !

— Je pars, répliqua Jean d'Evreux, en vous bénissant ; et il imprima ses lèvres sur la main de la jeune fille, qui le perdit aussitôt de vue.

Julienne se hâta de gagner son appartement par un chemin détourné. A peine y étoit-elle arrivée, qu'elle vit Jean d'Evreux passer sur la route, s'éloignant à bride abattue.

CHAPITRE VI.

— Dans les lieux où je cours les filles ne vont pas ;
Mais les braves , nés pour la guerre.
— N'importe ! revêts-moi de l'habit des soldats :
Selle un coursier pour moi d'une housse dorée :
J'irai par mouts ; par vaux , d'un même pas que toi ;
Comme un jeune homme alerte en ma course assurée.
N. LEMERCIER.

Sorr que Julienne crût avoir à se reprocher que sa conduite avec sire Evrard n'avoit pas été exempte de toute coquet-

terie , soit uniquement par suite de la bonté de son cœur, elle ne vécut pas jusqu'à l'instant où le messager que Jean d'Evreux lui envoyoit chaque jour lui apprit que les médecins répondoient de la vie du comte ; car , pendant plus d'une semaine que durèrent ses craintes, il ne lui vint pas une seule fois dans la pensée que l'ami de sire Evrard eût exagéré le danger pour toucher plus vivement son cœur. Une femme a toujours la juste mesure du sentiment qu'elle inspire, et Julienne étoit sûre d'être aimée aussi passionnément qu'on peut l'être. Elle n'en fut pas moins effrayée , dès qu'elle cessa de craindre pour les jours de sire Evrard , de l'engagement tacite qu'elle venoit de prendre avec lui. Avoir ordonné de vivre à cet infortuné , n'étoit-ce pas consentir à ce qu'il vécut pour elle ? Julienne le sentoit, et pourtant ses sentiments pour le comte n'étoient point de nature à lui faire mépriser tous les obstacles , à lui faire trouver doux tous les sacrifices. Elle

n'aborderoit point l'idée de se soustraire jamais à l'autorité maternelle, quoiqu'elle reconnût l'impossibilité d'obtenir le consentement de la baronne. Placée entre ses devoirs et l'espèce d'engagement qu'elle venoit de contracter, le seul parti qu'elle eût à prendre étoit celui de ne jamais se marier. Il lui parut satisfaire à tout, et elle s'y arrêta bientôt sans peine et sans regret.

Elle se hâta de faire part de sa résolution à Jean d'Evreux dès qu'il reparut à Sorgas. Mais l'ami d'Evrard étoit bien loin de vouloir se charger d'un aussi triste message pour celui qui revenoit à peine à la vie. On a vu combien étoit vive et sincère l'affection qui unissoit ces deux chevaliers. Bien loin cependant que cette affection prît sa source dans l'analogie des caractères, jamais deux hommes n'avoient offert entre eux d'aussi grands contrastes. Jean d'Evreux, léger, gai, moqueur, cherchant à s'amuser de tout, auroit dû souffrir plus qu'un autre des

inconvéniens qui naissoient de l'humeur ardente et mélancolique du violent sire Evrard; et pourtant, depuis le jour où ce dernier avoit sauvé la vie du chevalier normand, chaque instant avoit resserré les liens d'une amitié qui devoit faire croire au charme que l'on dit exister dans l'opposition des caractères.

Jean d'Evreux employa donc les plus vives sollicitations pour fléchir Julienne; il crut même devoir s'ouvrir avec elle sur un point qu'il jugeoit propre à la toucher. Il lui avoua qu'il avoit toujours soupçonné son ami d'entretenir avec les ennemis du gouvernement anglais les relations les plus dangereuses. — Jamais, ajouta-t-il, je n'ai pu obtenir sa confiance à cet égard; mais son père est mort français dans le cœur, comme il avoit vécu, et, dès l'enfance, Evrard a partagé ses sentiments. Vous seule pourriez avoir assez d'empire sur son esprit pour le ramener à ses maîtres, pour en faire un sujet soumis du prince de Galles. Le baron le hait person-

nellement, je le sais ; mais cette haine peut s'adoucir par l'espoir de gagner à son prince le cœur d'un vassal aussi puissant que le comte. Faites-leur sentir à tous deux que votre main peut devenir le gage de la réconciliation et de la paix. Parlez au baron , belle Julienne , parlez surtout à Evrard , le plus bouillant , mais le plus noble des hommes , qui ne vous donnera pas en vain sa parole. Il attend impatiemment que ses forces lui permettent de se rendre sous vos fenêtres ; consentez à l'entendre. Parlez-lui ; retenez-le sur le bord de l'abîme où il se plonge , et que je vous doive deux fois sa vie.

Julienne le promet , mais avant que ce jour n'arrivât , un malheur dont elle n'avoit jamais abordé l'idée vint la frapper du coup le plus affreux : la baronne tomba si dangereusement malade qu'elle mourut en moins d'une semaine , laissant un testament par lequel elle transmettoit à Guilford , en qualité de tuteur , tous ses droits sur Julienne.

Accablée par une perte aussi cruelle, Julienne ne put d'abord penser qu'à son malheur, et supporter d'autre société que celle du baron. Près d'un mois s'écoula, pendant lequel elle passoit la journée entière seule avec lui, épuisant tous les souvenirs et toutes les sources de la douleur. Le baron lui-même paroissoit ne vivre que près de sa belle-fille, non qu'il fût bien sincèrement affligé, car, pour tout dire ici, Julienne auroit pu remarquer, à travers les efforts qu'il faisoit pour la consoler, combien il avoit peu besoin d'en faire pour se consoler lui-même, si le désespoir où elle étoit plongée n'eût pas entièrement absorbé son esprit ; mais, lorsque le temps l'eut rendue plus calme, que ses larmes coulèrent avec moins d'amertume, Guilford la vit, à son grand regret, rechercher la solitude et fuir ces longs tête-à-tête qu'elle avoit recherchés jusque là. Le fait est que, sans pouvoir s'en rendre raison, Julienne étoit gênée par les témoignages d'une tendresse qui

ne portoit aucun caractère paternel. Elle eut beau d'abord se reprocher son ingratitude et s'efforcer de vaincre une réputation involontaire, la conduite du baron avec elle devint si étrange et si claire, qu'elle finit par concevoir des soupçons qui l'alarmèrent autant qu'ils la révoltoient. Julienne, accoutumée dès l'enfance à recevoir les caresses de l'époux de sa mère, et se réjouissant de retrouver en lui le père qu'elle avoit perdu, ne s'étoit point aperçue de l'effet qu'avoit produit sur Guilford le développement de ses grâces et de sa ravissante beauté; cependant l'amour du baron pour elle existoit depuis long-temps, et cet amour, qu'il avoit su cacher à tous les yeux sous les dehors de l'affection paternelle, éclatoit enfin avec toute la violence que lui avoit fait acquérir une aussi longue contrainte.

Dans l'effroi que lui inspiroit le danger de sa situation, il étoit bien naturel qu'elle pensât aussitôt à sire Evrard; ce fut aussi la première idée qui se présenta à

Evrard se tenoit donc dans le voisinage, guettant le moindre signe de sa présence dans la tourelle? Cette idée la toucha d'une si vive reconnoissance, que le comte eût été trop heureux s'il avoit pu lire dans son cœur lorsqu'il arriva près d'elle.

Dans le doux entretien qui s'établit entre eux, il la supplia de permettre qu'il employât tous ses efforts pour obtenir le consentement du baron. — S'il le faut, disoit-il, je m'humilierai devant cet homme. Il vous a servi de père, Julienne; que toute haine cesse entre nous. Qu'il exige, qu'il ordonne, je suis prêt à le satisfaire en tout : quel sacrifice peut me coûter, quand il s'agit d'obtenir Julienne?

Mais il n'étoit plus temps de se livrer à cette espérance. Julienne savoit trop combien toutes tentatives à cet égard seroient inutiles ou même dangereuses. Cependant l'entière vérité ne put sortir de sa bouche innocente; elle assura le comte que jamais leur union n'obtiendrait le consentement de Guilford, sans

l'instruire de l'odieux motif qui lui en donnoit la certitude. Sire Evrard alors ne négligea rien pour lui persuader qu'elle avoit le droit de se soustraire à la tyrannie, qu'elle n'ensfreignoit aucun devoir; qu'en suivant un époux qui l'adoroit, elle ne faisoit qu'user d'une liberté que la mort de sa mère lui avoit rendue. Pendant plusieurs nuits de suite, ces discours, auxquels Evrard méloit les plus touchantes assurances d'un amour éternel, firent sur Julienne une impression d'autant plus forte, qu'elle ne pouvoit parvenir à éviter pendant le jour la présence de celui dont les regards seuls la faisoient frémir de crainte et d'horreur. Elle hésitoit cependant encore en songeant aux dangers qu'une pareille démarche feroit courir à sire Evrard, au seul objet d'affection qu'elle eût alors dans le monde! il ne pouvoit espérer aucun appui ni du prince de Galles, ni d'aucun des Anglais qui jouissaient du pouvoir dans la province; tous, au contraire, s'empresseroient de secon-

der la vengeance de Guilford. Le comte pourroit-il résister à des ennemis aussi nombreux, aussi puissants, qu'elle alloit armer contre lui en consentant à devenir son épouse, et en se réfugiant dans Clérac? Elle eût donc balancé long - temps avant de prendre un parti désespéré, si le baron lui-même ne se fût chargé du soin de l'y contraindre. Un jour (et trois mois s'étoient à peine écoulés depuis la mort de la baronne), un jour il lui parla d'un chevalier dont il se dit l'ami, qui venoit d'obtenir une dispense du pape pour épouser sa belle-fille. — Une pareille union est odieuse! dit Julienne d'un ton ferme, quoiqu'elle feignît de ne point comprendre le but de cette confidence.

Guilford n'avoit pas entamé un sujet aussi délicat pour reculer. Il s'efforça de justifier son ami, et les raisons qu'il employoit excitant sa passion jusqu'au délire, il ne garda plus aucune mesure, finit par avouer son amour à la malheureuse enfant, qui, tremblante d'effroi et d'indi-

gnation, s'efforçoit en vain de dégager ses mains, qu'il tenoit serrées entre les siennes. Parvenue dans un dernier effort à se rendre libre, Julienne courut de toutes ses forces jusqu'à son appartement, dans lequel elle s'enferma. Pendant plus d'une heure, elle fut hors d'état de rassembler ses idées. Le dégoût, l'horreur et l'effroi qu'elle venoit d'éprouver avoient comme troublé sa raison : elle appeloit Evrard à haute voix, elle imploroit son secours; mais peu à peu, devenant plus tranquille, elle prit l'inébranlable résolution de s'enfuir dans la nuit même, et de se mettre sous la garde de son seul protecteur. Les dangers qui devoient en résulter pour le comte, dont elle s'étoit alarmée jusqu'ici, pouvoient tous disparaître, si elle consentoit à couvrir son mariage du voile d'un mystère impénétrable. Décidée à faire ce sacrifice à la sûreté d'Evrard, elle imagina bientôt de cacher son sexe à tous les yeux, jusqu'au jour où des circonstances plus heureuses

lui permettoient de reprendre son nom et son rang dans la société. Elle se revêtit aussitôt du plus simple de ses habits de chasse; prit des ciseaux, et, sans pousser un soupir, fit tomber à terre une forêt de ses beaux cheveux blonds, pour ne conserver que la courte chevelure d'un jeune homme. Afin d'empêcher qu'aucun indice pût éclairer ses traces, elle écrivit sur un morceau de parchemin qu'elle posa sur sa table : *Quand vous lirez ceci, j'aurai passé les frontières.* Après quoi, prenant un petit coffre qui renfermoit les bijoux de sa mère et les siens, elle attendit avec un battement de cœur inexprimable l'arrivée du comte.

A peine l'entendit-elle s'avancer sous la fenêtre, qu'après avoir adressé à Dieu une courte et fervente prière, elle se montra sur le balcon. — Les moments sont précieux, sire Evrard, dit-elle d'un ton solennel; consentez-vous à prendre pour femme Julienne de Sorgas?

— Ciel! s'écria le comte ivré de bonheur,

La seule espérance de cette félicité ne m'a-t-elle pas rendu la vie!

— Eh bien! je me confie à votre foi. Je vais vous suivre. Et, tandis qu'Evrard, hors de lui, se demandoit s'il faisoit un rêve enchanteur, Julienne attahoit une large écharpe à la fenêtre, qui lui suffit, avec l'aide du comte, pour atteindre le sol.

— Ne perdons pas un instant, reprit-elle dès que ses pieds eurent touché la terre. Clérac est-il loin d'ici?

— Fort loin, répondit Evrard.

— Et n'avez-vous pas un ami sûr, qui puisse nous donner un asile dans ces premiers moments?

— Jean d'Evreux, dit le comte, Jean d'Evreux, dont le château n'est qu'à deux lieues.

— C'est là qu'il faut nous rendre, répliqua Julienne en aidant Evrard à détacher son cheval, qu'il prenoit toujours soin de placer fort près de la tourelle. Le comte étant monté aussitôt, Julienne se mit en

croupe derrière lui, quittant ainsi, pour n'y jamais rentrer peut-être, le vieux manoir de ses pères.

Pendant le trajet, Julienne fit part à Evrard de l'intention où elle étoit que leur mariage se fit dans le plus grand secret. En vain il répugnoit à ce mystère, qui pouvoit avoir mille inconvénients pour sa bien-aimée, en vain il lui jura qu'une fois rendus à Clérac, son épouse n'auroit rien à redouter; Julienne mit à cette condition le don de sa main, et le força ainsi de consentir au désir qu'elle avoit d'assurer la paix de leur union.

L'étonnement de Jean d'Evreux fut grand lorsqu'il vit arriver chez lui l'héritière de Sorgas et son compagnon de voyage. Mais il approuva si bien le plan que Julienne avoit conçu, qu'il prit le plus grand soin de la faire passer aux yeux de ses serviteurs pour un jeune poursuivant d'armes, que l'on avoit confié à la protection de son ami. Ce fut donc dans le plus grand mystère que la nuit sui-

vante, sire Evrard et Julienne reçurent la bénédiction nuptiale de la main du chapelain de Jean d'Evreux, qui lui-même servit de témoin à cette union, assisté d'un vieil écuyer, sur le silence duquel on pouvoit compter.

On essaieroit en vain de peindre l'ivresse du comte, lorsqu'il se vit enfin possesseur de l'aimable créature qui venoit de se donner à lui. De même qu'on ne sauroit dire par combien de serments il s'engagea, prosterné devant elle, à ne vivre désormais que pour la rendre heureuse, à lui soumettre toutes ses pensées, tous ses désirs, et jusqu'au mouvement d'un caractère que la nature avoit fait trop ardent. Sans partager toute la violence de l'amour qu'elle inspiroit, Julienne en étoit extrêmement touchée. Les agréments personnels du comte ne nuisoient pas d'ailleurs aux efforts qu'il faisoit pour plaire, et le mois que les deux époux passèrent chez Jean d'Evreux fut pour eux un temps de bonheur.

Aucun soupçon ne s'étoit élevé qui pût faire craindre pour le secret de la fugitive, et le comte désirant retourner à Clérac, Juliennel'y suivit, sans quitter néanmoins dans ce nouveau séjour les habits et le nom qu'elle portoit chez Jean d'Evrard; car sire Evrard, tout chagrin qu'il étoit de faire un mystère de son bonheur, ne savoit pas résister à la volonté de Julienne.

— Ah! lui disoit-il un jour qu'ils se promenoient tous deux dans les beaux jardins de Clérac, qu'il m'est cruel de ne pouvoir dans mes propres domaines faire rendre à ma Julienne tous les respects qu'on lui doit! Quand viendra le jour, grand Dieu! où je pourrai dire à tous! Elle est ma femme! En achevant ces mots il la serra dans ses bras avec un mouvement passionné.

— Cher Evrard, répondit-elle, quelles que soient les forces que vous pourriez rassembler dans ces murs, vous seroit-il jamais possible de résister à la ligue qui

se formeroit contre vous? Excités par la haine de Guilford, tous ces barons anglais.....

— Julienne, interrompit le comte d'un ton mystérieux, ces Anglais n'ont peut-être que peu de temps à nous opprimer.

— Que dites-vous? s'écria Julienne en pâissant. Seroit-il vrai, Evrard, que vous conceviez de semblables espérances?

— Je les conçois d'autant plus, répondit le comte, que depuis long-temps notre noblesse est lasse de cette noblesse d'outre-mer que le prince de Galles enrichit en imposant sur nous de nouvelles taxes, que chaque jour le joug de l'Angleterre devient odieux au peuple comme aux barons, et que toute la Gascogne regrette ses anciens maîtres.

— Mais dites, Evrard, répliqua Julienne en tremblant, j'aime à croire que vous n'êtes point compromis, que pour tout dire enfin, vous ne conspirez pas? Jamais, mon ami, vous ne m'avez répondu sur ce

point de manière à me rassurer entièrement.

— Ma bien-aimée, répondit Evrard, avant de te connoître, lorsque je tenois trop peu à la vie pour ne pas la sacrifier à ma haine pour les Anglais, je t'avouerais que j'étois l'âme de tous les complots qu'on ourdissoit contre eux, et plus d'une fois ma tête a couru de grands dangers. Mais depuis le jour où j'ai pu espérer de vivre pour toi, l'existence m'est devenue trop chère pour la risquer légèrement. J'ai cessé toutes démarches imprudentes, aucun message n'a été adressé par moi à la cour de France ; mais tous mes amis, néanmoins, savent qu'ils peuvent compter sur mon bras et sur celui de mes vassaux si le moment d'agir se présente. Toi-même, Juliëne, tu ne voudrais pas me voir rester dans une inaction honteuse lorsque mes parents et mes frères d'armes s'armeront pour la défense commune.

— Hélas ! dit Juliëne, trop instruite

des lois de l'honneur pour répondre autrement que par un soupir. Cependant, Evrard, reprit-elle, je suis plus tranquille; car il s'écoulera bien des années, croyez-moi, avant qu'on osé attaquer ici la puissance de l'Angleterre.

— Peut-être, répliqua le comte, les yeux brillants d'espérance, si le nouveau roi Charles V n'embrasse pas une politique trop timide, qu'il dise un seul mot, et tout se soulève à l'instant. Alors, Julienne, ce seroit à Guilford de trembler, et tu rentrerois triomphante dans le domaine de tes pères.

— S'il faut pour atteindre ce but, répondit tristement Julienne, voir couler le sang de mes compatriotes et peut-être le vôtre, Evrard, périsse cent fois des biens qui me coûteroient si cher.

Ange de bonté, dit le comte en la pressant sur son cœur, ne crains rien pour moi. Le ciel protégera des jours que tu rends si fortunés.

Mais tandis qu'il parloit ainsi, l'orage

grondoit sur sa tête sans qu'il en eût le moindre soupçon.

Un messager que le sire de Terrine, un des plus ardents ennemis des Anglais, envoyoit à la cour de France, venoit d'être arrêté et conduit devant le prince de Galles. Non seulement cet homme avoit tout dit, mais on avoit saisi sur lui la liste des seigneurs gascons sur lesquels Charles V pouvoit compter. Le comte de Clérac se trouvoit compromis plus qu'aucun autre par les détails que renfermoit ce fatal papier, aussi fut-il aussitôt mandé à Poitiers, où le prince résidoit alors, pour y rendre compte de sa conduite devant le parlement, sous peine de se voir condamné par défaut, dans huitaine, aux peines encourues pour le crime de haute trahison.

Un an plus tôt, Evrard n'auroit point abordé l'idée de se rendre à cet appel; il eût préféré cent fois s'ensevelir sous les murs de Clérac; mais les dangers auxquels une imprudente résistance exposoit

la personne de Julienne lui défendoient trop impérieusement de prendre ce parti, pour qu'il ne se décidât pas aussitôt à ne mettre que lui seul en péril. Que deviendrait-elle néanmoins, si les charges qui s'élevoient contre lui, et dont il ignoroit la nature, étoient assez graves pour le conduire à la mort? Il réfléchit, autant que pouvoit le lui permettre son désespoir, aux moyens de lui assurer un asile et un protecteur, sans pouvoir en trouver aucun, sans pouvoir aussi se résoudre à l'instruire de leur malheur. Chaque instant ajoutoit à sa cruelle perplexité, lorsqu'une visite nocturne du sire de Terrine vint enfin y mettre un terme.

Ce seigneur, qui connoissoit mieux que personne, toute l'étendue du danger que couroit Evrard, n'avoit pas voulu quitter la province sans le lui faire connoître, et sans l'engager à prendre la fuite, ainsi qu'il faisoit lui-même.

— Et quels sont vos projets? lui de-

manda le comte, qui vit trop que la mort l'attendoit à Poitiers.

— Mon projet est de gagner la première ville de France, répondit le sire de Terrine. Là, comme ma bourse est bien garnie, il me sera très-facile de monter une compagnie de soixante à quatre-vingts hommes d'armes bien équipés, avec lesquels je menerai joyeuse vie, en attendant que la guerre avec les Anglais recommence.

— Ce parti ne peut me convenir, reprit Evrard en songeant à sa Julienne; je préfère me réfugier à la cour de France.

— Bah! reprit le sire de Terrine, il faudroit être sûr de s'y voir bien reçu.

— Quoi! répliqua le comte. Ce chambellan de Charles avec lequel nous correspondons et qu'on dit être favori de son maître...

— Bureau de La Rivière! interrompît Terrine en secouant la tête. Adressez-vous à lui si vous voulez; mais moi, voyez-vous,

je connois ces gens-là. Le chambellan, aussi bien que son maître, ne se soucie pas de se brouiller avec l'Angleterre. Et tant qu'ils ne croiront pas la poire mûre, ils se garderont bien de compromettre la paix avec Edouard, qui ne tient qu'à un fil, en accueillant des gens de notre parti.

— Notre parti n'est-il pas le leur ? s'écria le comte avec indignation. Par saint Yves ! si je croyois qu'il en fût ainsi !

— Il ne tient qu'à vous d'en juger, répondit tranquillement le sire de Terrine ; mais, soit que vous vous rendiez à la cour de France, où partout ailleurs, tâchez de partir le plus promptement possible. Là-dessus, bonsoir. Et il sortit.

Evrard ne pouvoit penser qu'il ne dût pas trouver un asile près du monarque, pour lequel il se voyoit exposé à perdre la tête. Aussi, dès qu'il eut révélé à Julienne le secret qu'il lui cachoit depuis la veille et qu'elle s'offrit aussitôt à le suivre, sans faire entendre un seul reproche, sans exprimer un seul regret, il eût pres-

times de cette affaire, répondit le comte en souriant dédaigneusement, et vous pouvez être sans crainte, sire de La Rivière.

— L'intérêt que je dois prendre à mon maître, à la France, justifie assez ce que je viens de dire, reprit le favori. Les plaies du royaume sont encore saignantes, sire Evrard, et l'état des choses nous oblige pour long-temps peut-être à respecter le traité de Brétigni, tout funeste qu'il est.

— Soit, répondit le comte dont ce raisonnement, fort juste en effet, calma la violence; soit; chacun songe à son affaire, c'est assez naturel. La mienne maintenant, sire de La Rivière, est d'obtenir une audience du roi Charles, et j'espère que vous voudrez bien m'y aider.

— Le roi, comme vous savez, sire Evrard, est d'une santé très-foible, répondit le chambellan d'un air embarrassé. Et depuis un mois surtout, sa souf-

france est telle qu'il ne voit que sa famille.

— J'attendrai, reprit le comte avec un sang-froid dont il eût été incapable si l'idée de Julienne l'avoit abandonné un seul instant.

— Comptez-vous donc séjourner longtemps à Paris?

— J'ai des raisons pour désirer m'y fixer, jusqu'au jour où je pourrai rentrer dans Clérac.

— Certainement..... certainement, répondit le chambellan, dont l'embarras croissoit à chaque mot, Paris vous est ouvert; mais vous sentez combien, dans cette circonstance, la position du roi est délicate. Il ne peut vous bien accueillir, il ne peut même vous recevoir à sa cour sans approuver tacitement les complots ourdis contre le prince de Galles; et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, l'état du royaume ne nous permet pas de risquer une rupture avec l'Angleterre.

— Parlez plus clairement, dit Evrard;

Par la mort! ce ne sera pas Evrard de Clérac! Puis, l'âme en proie à tous les sentiments que peuvent exciter la haine et l'esprit de vengeance, il s'éloigna d'un pas rapide et parvint bientôt à l'auberge où il avoit laissé Julienne.

Jusqu'à ce jour, la vue de sa douce compagne avoit calmé les accès de violence auxquels le comte n'étoit que trop sujet; mais dans cette circonstance, Julienne fit de vains efforts pour réprimer la fureur qui renaissoit en lui, au seul récit de son entrevue avec Bureau de La Rivière. Il étoit hors d'état de rien entendre et tout, au contraire, paroissoit l'irriter davantage. Tremblante en écoutant les horribles imprécations dont il chargeoit le roi de France et son favori, effrayée des éclats d'une voix qu'elle ne reconnoissoit plus, et des regards terribles qu'il lançoit autour de lui, elle perdit l'espoir et la force de se faire entendre, et finit par tomber presque sans mouvement sur un siège. La fureur du comte se

dissipant alors, comme par enchantement, il se précipita aux genoux de sa femme; employa les plus doux accents pour la rassurer, la suppliant de lui pardonner l'effroi qu'il venoit de lui causer. — O ma bien aimée! disoit-il en essuyant les premières larmes qu'il eût versées, n'est-ce donc pas pour toi, pour toi seule, que je regrette cet asile qui m'est refusé? Puis-je penser au sort qui t'attend et conserver ma raison? Me voilà errant dans un pays étranger! Chère, adorée Julienne, que vas-tu devenir? Où déposer ce trésor, plus précieux cent fois que ma vie?

— Nous ne nous séparerons jamais, Evrard, dit Julienne, touchée de la douleur de son malheureux époux. Les vêtements que je porte, et dont maintenant j'ai l'habitude, me permettent de vous suivre partout. N'êtes-vous pas mon seul appui, mon seul protecteur sur la terre?

— Quelle protection pour l'héritière des Sorgas, reprit le comte attendri, que celle

d'un malheureux fugitif exposé désormais à tous les dangers !

— Je les partagerai , mon ami , répondit la douce créature ; n'est-ce pas le devoir d'une épouse ? Que je vous voie heureux , Evrard , que la paix règne entre nous , tout le reste n'est rien.

— La paix ! répliqua Evrard , il faudroit donc vouloir troubler celle des anges pour troubler la tienne. Mais , ma bien-aimée , je n'accepte pas les sacrifices que tu veux faire à mon bonheur. Songe , Julienne , qu'il faut que je parte ; ce misérable favori ne me pardonnera jamais ce qui vient de se passer entre nous , et je n'ai plus d'asile maintenant qu'au milieu de ces compagnies à qui la France appartient bien plus aujourd'hui qu'elle n'appartient au roi Charles V ; là , je puis tout tenir de mon épée ; mais toi , Julienne , ajouta-t-il en détournant ses yeux , qu'il avoit jusque là fixés sur elle , aucun ennemi ne te poursuit ; en me quittant , tu peux retrouver le repos ; tu peux à ta majorité

réclamer les biens dont jouit l'infâme Guilford. Jusque là, l'or et les bijoux que nous possédons encore t'ouvriront l'entrée de quelque monastère, où tu passeras tes jours à l'abri de tous dangers, où.....

— Non, non, interrompit Julienne. Renoncez, cher Evrard, à ce projet. Une fois séparés, qui sait si nous nous reverrions jamais? Croyez-vous d'ailleurs que je puisse vivre dans l'ignorance de votre sort? me dire chaque jour, Peut-être est-il blessé? peut-être est-il malheureux?

— Julienne, je serois mort, s'écria le comte, incapable de dissimuler plus longtemps. Ah! qu'à Dieu ne plaise que je vive après t'avoir quittée.

Ces mots, prononcés avec l'accent du désespoir, décidèrent du sort des deux époux. Le soleil suivant ne les retrouva plus dans Paris, où Bureau de La Rivière faisoit en vain chercher le comte de Clérac, pour l'apaiser, s'il étoit possible.

C'est ainsi que, par suite des événe-

ments qu'on vient de lire, Julienne de Sorgas se vit réduite volontairement à partager la vie errante d'un homme qui l'adoroit, mais dont le caractère sympathisoit si peu avec le sien, qu'elle ne tarda pas à s'avouer que le bonheur avoit fu loin d'elle pour toujours. L'amour passionné qu'elle inspiroit à sire Evrard étoit le seul frein qui pût comprimer le accès de violence auxquels il se livroit sans cesse, pour la cause la plus légère. Encore falloit-il que ces emportemens n'eussent point la jalousie pour cause; car sir Evrard, jaloux, devenoit un véritable furieux, et souvent il l'étoit du mot, du regard le plus innocent, lorsque tant de motifs étoient propres à le rassurer! Non-seulement Julienne, dont l'aimable gaieté avoit presque entièrement disparu, s'observoit en tout, avec un si grand soin, que le comte ne pouvoit lui reprocher l'apparence d'un tort; mais les vêtements qu'elle portoit, grâce à sa taille svelte et élevée, dissimuloient si bien son sexe à

tous les yeux, que jamais le moindre soupçon n'avoit excité l'inquiétude des deux époux ; de plus, ils se séparaient rarement l'un de l'autre, et toujours pour peu d'instants. On peut donc dire que sire Evrard étoit jaloux de l'air que respiroit Julienne. Peut-être aussi les êtres passionnés sont-ils doués d'une sorte d'instinct qui leur décele la froideur, sous le voile le plus épais, et Julienne en effet étoit bien loin de répondre au brûlant amour de son époux. Chaque jour, au contraire, le foible sentiment de préférence qu'il lui avoit d'abord inspiré s'éteignoit dans son âme. La contrainte, l'effroi venoient le remplacer. Julienne, douce, sensible et bonne, se reprochoit son indifférence pour celui qui l'idolâtroit, et tous les efforts qu'elle faisoit sans cesse pour la dissimuler contribuoient encore à l'accroître. En dépit d'elle-même, son cœur n'éprouvoit plus pour sire Evrard qu'un sentiment de reconnoissance mêlée de pitié, qu'elle déguisoit péniblement

mettre en marche ; sire Evrard entra dans Sarragosse à la suite de Henri, que l'on attendoit seul pour quitter l'Aragon et pénétrer dans la Castille. Enfin l'heure du départ arriva. La présence de dom Pèdre et de toute sa cour ajoutoit à la magnificence du spectacle qu'offrit ce moment tant désiré. Lorsque le jeune écuyer s'élança sur son riche coursier à la suite de Duguesclin, le tumulte causé par cette multitude d'hommes d'armes qui se hâtoient de gagner leurs rangs, le son éclatant des trompettes, le hennissement des chevaux et les cris de victoire qu'un peuple entier faisoit retentir jusqu'au ciel, ranimèrent dans son âme ce désir de gloire que l'amour lui sembloit avoir éteint. Le cœur lui battit avec violence, et cette fois ce n'étoit point pour Julienne.

L'armée passa l'Èbre à Alfaro et marcha droit sur Calahora, une des principales villes de la frontière. Pierre se trouvoit alors à Burgos, où il apprit cette nouvelle.

d'autant plus alarmante pour lui, que la haine générale lui laissoit peu de moyens de défense. En effet, l'évêque et le commandant de Calahora, cédant aux vœux des habitants, à qui le joug de Pierre étoit odieux, portèrent les clefs de la ville au comte de Transtamare, dont ce premier succès servit hautement les espérances.

Henri rassembla aussitôt les officiers généraux de son armée pour convenir avec eux de la conduite qu'il devoit tenir. Les uns étoient d'avis que l'on marchât sans retard sur Burgos pour s'en emparer; d'autres disoient qu'en attaquant d'abord cette capitale où Pierre avoit sans doute rassemblé toutes ses forces, on risquoit d'essuyer un échec qui nuiroit beaucoup à l'entreprise. Duguesclin étant sans contredit celui de toute l'armée qui avoit le plus d'autorité, ne parla que le dernier, et se levant d'un air résolu :

— Que l'on marche sur Burgos ou sur toute autre ville, dit-il à Henri, le plus important selon moi est d'annoncer clai-

rement dansquelles intentions vous veniez de passer l'Ebre. Les demi-mesures perdent tout, et dans les hautes circonstances le moindre délai est dangereux. Prenez sans plus tarder le titre de roi. Que vous manque-t-il? toute la Castille vous souhaite, les gens de bien vous attendent. Argent, valeur des troupes, affection des peuples, tout est en votre disposition, et ceux qui vous mettront le diadème sur la tête sauront bien l'y maintenir. Enfin la fortune favorise les grands cœurs, elle abandonne les hommes timides.

A ces mots tous les chefs et tous les seigneurs s'écrièrent : *Castille! pour le roi dom Henri!* et presque au même instant les drapeaux, les enseignes furent déployés dans l'armée comme dans la ville, aux joyeuses acclamations du peuple.

Le nouveau roi avoit pour lui l'affection que les Castillans portoient à sa personne, et l'estime qu'inspiroit son caractère plein de noblesse et de générosité. On ne pouvoit oublier toutefois qu'il étoit le fruit

des amours illicites du feu roi son père et d'Éléonore de Garsman, tandis que Pierre avoit l'avantage d'une naissance légitime. Cette considération suffisoit pour retenir dans le devoir plusieurs nobles castillans, qui, tout en détestant leur barbare souverain, ne s'en croyoient pas moins obligés de lui rester fidèles. Henri ne tarda pas à en acquérir la preuve.

La première ville devant laquelle il se présenta en quittant Calahora, Maguelone, refusa d'ouvrir ses portes. Le gouverneur que Henri fit appeler aux barrières répondit fièrement qu'il ne le reconnoissoit point pour maître, qu'il tenoit sa place de roi Pierre, et qu'il ne la rendroit qu'à lui. — Ouais ! dit Duguesclin qui se trouvoit près de Henri, ces gens-là le prennent-ils sur ce ton ? Si l'on m'en croit, l'affaire sera brève avec eux. En effet, l'assaut fut ordonné pour le lendemain, à la grande joie de Robert, qui commençoit à craindre qu'on ne se battit pas.

On se battit si bien pourtant, que malgré la vive résistance de la part des assiégeants la ville fut emportée dans la journée même. Bertrand commandoit l'attaque; comme il arrivoit à la hauteur des murs, il aperçut son porte-drapeau et Robert qui, seuls, à travers une grêle de flèches, plantoient son étendard sur un créneau. — Bien, mon fils, dit-il en passant, au jeune écuyer, cela s'appelle gagner ses éperons.

La prise de Maguelone, celle de Borgues, qui suivit, répandirent dans toute l'Espagne la terreur du nom de Duguesclin, et Pierre reconnut cet aigle qui devoit venir de la Petite-Bretagne pour lui enlever sa couronne (1). A Borgues, ville forte et imposante, les dépouilles furent immenses; car les juifs qui s'y trouvoient en grand nombre sacrifièrent toutes leurs richesses pour sauver leurs vies. Bertrand

(1) Prophétie dont parlent les mémoires du temps.

fut ravi de trouver l'occasion de satisfaire à l'avidité de ces pillards, qui, sur la foi de sa parole, avoient quitté la France.

Les troupes victorieuses se portèrent aussitôt sur Bévesque, place forte dans laquelle Pierre avoit fait entrer une grosse garnison d'Espagnols et que défendoient aussi la foule de juifs et de Sarrazins qui l'habitoient. En sorte que les assiégeans l'ayant entourée, le cercle qu'ils formèrent se trouva renfermer le mélange le plus extraordinaire d'hommes qui sembloient partis de tous les points du monde connu pour venir s'exterminer sur un seul point.

L'assaut fut des plus meurtriers. Les assiégés se défendoient surtout en jetant, du haut de leurs murs, des tonneaux pleins de pierres, des cuves remplies d'eau bouillante et de grosses poutres, qui renversoient les hommes par centaine; mais ceux qui n'étoient pas blessés à mort se relevoient aussitôt, et, dans leur rage, remontoient sur les échelles avec une nouvelle ardeur, s'efforçant d'atteindre le

sommet du rempart. Duguesclin, pour faire cesser une aussi vigoureuse résistance et le carnage des siens, partagea ses meilleures troupes en deux corps, et donna l'ordre à Hugh Calverley et à Robert d'aller avec l'un enfoncer la porte de la Juiverie, tandis que lui-même avec l'autre, enfonçoit la porte opposée.

Hugh Calverley s'étant bientôt ouvert un passage, les Juifs eux-mêmes lui facilitèrent l'entrée dans la ville pour avoir la vie sauvée; mais, au moment où il pénétroit le premier dans les remparts, un soldat espagnol se jette sur lui, le renverse, et le voit le bras pour le frapper, lorsque Robert le voit, s'élançe, saisit cet homme par son bassin, et lui plonge son épée dans la gorge. Puis tendant la main à Hugh Calverley pour l'aider à se relever, tous deux, sans se dire une parole, se jettent dans la mêlée qui les sépare aussitôt.

Cependant Robert ne tarda pas à ressentir une vive douleur à la jambe : l'Es-

pagnol en tombant l'avoit frappé d'un coup de poignard, qu'il avoit à peine senti dans la chaleur du moment, mais qui lui avoit fait une large blessure. Emporté par l'ardeur du combat, toutefois, il n'en suivit pas moins les siens dans les rues de la ville, où le terrain étoit défendu pied à pied par les troupes de Pierre, avec un courage qui redoubloit la fureur des assiégeants. Les derniers s'avancant alors de deux côtés à la fois, le carnage devint épouvantable. Les différents cris de guerre que pousoient ces hommes de tous les pays n'auroient pas permis d'entendre le bruit de la foudre. Les cadavres s'amonceloient autour des combattants, qui, bientôt, tomboient aussi, les uns sous le glaive, les autres sous les flèches qu'on tiroit encore de plusieurs fenêtres, et le sang jaillissant contre les maisons, couloit à grands flots dans les rues. Enfin les Espagnols, dont le nombre diminueoit de minute en minute, se voyant entourés de toutes parts, commencèrent à crier

qu'ils se rendoient; mais la rage des vainqueurs étoit poussée trop loin pour que l'humanité se fît entendre. En vain les soldats de la garnison jetoient leur glaive en demandant quartier; en vain Robert et quelques autres crioient : Assez ! assez ! ils se rendent ! le massacre devenoit plus affreux qu'il ne l'avoit encore été ; car on égorgeoit alors des hommes qui ne se défendoient plus. Le guerrier, l'habitant paisible, tout tomboit sous les coups des féroces soldats de Henri, et la dernière heure avoit sonné pour cette malheureuse ville.

Robert, qui ne peut fléchir ses barbares compagnons d'armes, veut au moins fuir le spectacle de cette horrible boucherie. Saisi d'horreur et de pitié, il se fait un passage à travers les morts, les mourants, le sang qui ruisselle; il arrive devant une église où se précipitoient des vieillards, des femmes et des enfants que poursuivoit la troupe. — Grâce ! grâce ! crioient du saint lieu tous ces infortunés

en tendant leurs bras à leurs bourreaux. — Sortez, leur dit un soldat. Une malheureuse femme obéit, se présente portant son enfant, et tous deux tombent aussitôt frappés par vingt bras à la fois. — Monstres, s'écrie Robert en s'élançant à la porte du sanctuaire, il faudra passer sur mon corps pour en atteindre un autre! En prononçant ces mots d'une voix terrible, Robert, surmontant la foiblesse qu'il commençoit à éprouver par la perte de son sang, faisoit brandir son sabre sur la tête des assassins.

— Ils ont tiré sur nous, sur nos compagnons qui sont morts! crioient les furieux, qu'ils meurent!

— La ville est rendue! grâce! grâce! répétait Robert dont la force s'épuisait, quoiqu'il ne quittât point la posture menaçante qu'il avoit prise.

Seul contre tous, la lutte n'eût pas été longue; mais à l'instant où le généreux jeune homme s'attendoit à tomber victime de son humanité, Walter s'approcha,

suiwi de ce qui lui restoit de sa compagnie.

— A moi ! à moi ! sire Thomas, s'écria Robert. Au nom du Christ, votre sauveur et le mien, sauvez ces malheureux !

— En arrière ! dit aussitôt le tard-venu. J'écrase le premier qui fait mine de vouloir leur arracher un cheveu ; et, repoussant cette poignée d'hommes, il se rangea avec tous les siens devant la porte de l'église.

La partie n'étoit point égale alors, et, forcés de céder, les premiers vents s'éloignèrent en murmurant. — Maintenant, j'en réponds, dit Walter au jeune écuyer.

— Que Dieu vous récompense ! répliqua Robert d'une voix foible. Gardez la porte, jusqu'à.... Il ne peut achever : il chancelle, il tombe.

George, qui le cherchoit de tous côtés dans cette horrible bagarre, arrivoit alors. A la vue de Robert, étendu sans mouvement sur les marches de l'église, il fut prêt à tomber lui-même ; mais rappelant

tout son courage, il se hâta de débarrasser le jeune homme de son armure. Dieu ! quelle fut sa joie , lorsqu'il ne trouva qu'une blessure à la jambe ! — Il n'est point mort ! il n'est point mort ! sire Walter, s'écria-t-il. Au nom du ciel ! aidez-moi à le transporter quelque part où je puisse le soigner.

Walter prenoit un véritable intérêt au jeune écuyer ; il s'empressoit de prêter son secours à George pour le soulever , lorsque Duguesclin , qui parcouroit la ville , s'efforçant à grand peine d'y rétablir l'ordre , passa devant l'église.—Est-il mort ? dit-il en apercevant Robert porté par George et le tard-venu. Que Dieu me préserve d'un si grand chagrin ! Mais lorsqu'il eut appris que le brave jeune homme respiroit encore , il se pencha affectueusement sur lui , serra sa main glacée , et donna l'ordre à quelques-uns de ceux qui le suivoient de l'emporter et de lui prodiguer tous leurs soins.

On pouvoit sur ce point s'en rappor-

ter à George. A peine aidé des gens de Duguesclin, eut-il transporté son maître dans une maison voisine qui ne renfermoit plus d'habitants, qu'il ne perdit pas un moment pour arrêter le sang avec une bande serrée à force de bras; puis, allant chercher dans cette maison déserte le premier cordial venu, il rapporta une bouteille de vin d'Espagne, dont Robert eut à peine avalé quelques gouttes, qu'il ouvrit les yeux et reprit la parole pour demander si l'on étoit dans Bévesque.

— Palsembleu! oui, nous y sommes. Est-ce que vous n'entendez pas les cris de nos enragés, qui égorgent tout là-bas?

— Ah! George, s'écria Robert, retrouvant tout à coup le souvenir de ce qui s'étoit passé. L'église?... ces malheureux?... Sire Walter est-il encore là?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit le chasseur. J'ai laissé sire Thomas devant une église, en effet, avec monseigneur Bertrand.

— Sire Bertrand y étoit, dit Robert.

Dieu soit béni ! je suis tranquille maintenant. Sire Bertrand n'est donc point blessé ?

— Non ; mais vous l'êtes, vous, et le premier point est de vous tenir en repos, et de ne pas tant vous occuper des autres, quand il faut songer à vous-même. Par saint Benoît ! vous venez de me faire une rude peur ! mais tout va bien maintenant. Une estafilade à la jambe, voilà tout. Encore un peu de ce vin, ajouta-t-il en lui présentant la bouteille.

— Je me sens bien, très-bien, George, dit Robert après avoir bu, la tête seulement un peu étourdie.

— Je le crois bien. Il faut que vous ayez perdu un tonneau de sang. Pourquoi diable n'avez-vous pas quitté la bagarre quand vous avez reçu cette maudite blessure ? par quel malheur aussi moi, qui vous suivais toujours de si près, me suis-je trouvé séparé.....

George fut interrompu ici par les cris que pousoient une troupe d'hommes d'armes qui se précipitoit dans la maison.

— Donne-moi mon sabre, dit Robert faisant un effort pour se lever.

→ Non, non, répondit le chasseur en le retenant sur le lit, ces gens-là sont des nôtres bien certainement; tous les soldats espagnols doivent être morts maintenant. Il sortit toutefois pour s'en assurer, et vit en effet que ces nouveau-venus étoient des amis, uniquement occupés du soin de piller la maison du haut en bas.

— Hé, hé! dit-il en s'adressant à quelques-uns d'entre eux, dévastez la maison tant que vous voudrez; mais laissez-nous un peu tranquilles dans cette salle. Je viens d'y conduire l'écuyer de monseigneur Bertrand, qui est gravement blessé.

Le nom de Duguesclin suffisoit toujours pour imprimer un si grand respect, que l'un des soldats se tint à la porte, pour en défendre l'entrée, tandis que l'on procédoit brièvement au pillage des autres salles.

— Ce sont les nôtres, dit George en revenant s'asseoir près de son maître, qui

cherchent du parchemin pour Justin Méridan. A dire vrai, ces gens-là vous nettoient une ville lestement, et je ne crois pas qu'ils laissent grand chose dans Bévésque.

— S'ils y laissent du moins les malheureux habitants ! dit Robert poussant un profond soupir. George, aujourd'hui seulement j'ai vu la guerre : c'est une horrible chose. Toute ma vie, toute ma vie j'entendrai les cris de ces pauvres gens, qui demandoient grâce.

— Que voulez-vous ? On voit tomber les siens, la tête se monte. Dieu sait, par exemple, que si je pouvois tenir celui qui vous a blessé, je n'en aurois pas plus de pitié que d'un lapin.

— Pour celui-là, son compte est fait ; je venois de l'abattre, et il n'avoit plus que deux secondes à vivre quand il m'a frappé.

— A la bonne heure ! j'aime mieux le savoir à terre que debout ; mais je crois que nos gens se retirent : profitez de ce

petit moment de calme pour dormir un peu ; cela vous rendra des forces, et vous en avez besoin.

La foiblesse de Robert en effet étoit extrême ; à peine pouvoit-il soulever sa paupière ; aussi, quelques minutes de silence furent-elles suffisantes pour le plonger dans un profond sommeil.

Tout le temps que dormit son jeune maître, George ne se lassait point de le considérer. — Quand je pense, se disoit-il tout bas, qu'il étoit sur ces marches, étendu comme mort ; quand je pense qu'il pouvoit ne plus ouvrir les yeux ! Cette idée finit par l'affecter si vivement, qu'après avoir tout fait pour s'en distraire, il se leva doucement, alla prendre la bouteille de vin d'Espagne qu'il avoit posée sur la table et l'avalâ tout d'un trait. A peine venoit-il d'employer ce préservatif contre l'attendrissement, que Robert fut réveillé en sursaut par une voix tonnante qui crioit dans l'escalier :
— Où est-il ? où est-il, ce brave gar-

çon ? Et sire Hugh Calverley entra dans la chambre, son sabre à la main et son armure couverte de sang et de poussière.

— Eh quoi ! mon cher enfant, dit-il en se jetant sur le jeune écuyer et le serrant dans ses bras, de manière à l'étouffer sous sa cuirasse. Tu es blessé ! J'apprends que tu es blessé ! toi qui m'as sauvé la vie aujourd'hui ! J'aimerais mieux cent fois être blessé moi-même !

— Je n'ai rien qu'une égratignure, répondit Robert. Dans huit jours je serai sur pied.

— Par saint Yves ! voilà un grand chagrin de moins pour Calverley, reprit l'Anglais. Et maintenant, garçon, tu sais si tu peux compter sur moi, tant que mon cœur battra dans ma poitrine ? Je ne t'en dis pas davantage.

Robert serra la main sanglante qu'il lui présentait.

— Bertrand va venir te voir, continua sire Hugh. Pour cette heure, il est occupé à remettre l'ordre dans ville, si tant est

qu'on puisse l'y remettre; car je n'ai jamais vu nos gens plus enragés.

— Les soldats espagnols? dit Robert.

— Ils sont tous morts, répondit froidement l'Anglais en remettant son sabre dans le fourreau.

— Et les malheureux habitans?

— Oh! beaucoup ont passé un mauvais quart d'heure. Bertrand a pourtant sauvé quelques femmes, quelques enfants. Il faut convenir que ces gaillards-là avoient fait les insolents avec nous, comme s'ils n'avoient jamais entendu parler de Duguesclin. Maintenant ils savent à quoi s'en tenir. Mais es-tu bien ici? Je n'ai guère vu que les quatre murs dans cette maison.

— C'est que nos gens viennent d'y faire une visite, dit George.

— Bien, reprit l'Anglais, et selon leur maudite habitude, ils ont jeté les meubles par la fenêtre. Que le diable les confonde! Dans une maison où nous avons un blessé! Et il sortit en jurant sur tous les tons. Une heure après, Robert se trou-

voit pourvu de toutes les commodités de la vie, et quatre hommes étoient chargés de rester près de lui pour exécuter ses ordres et pour le servir.

Peu de jours suffirent à la guérison du jeune écuyer, et pendant sa retraite forcée, Hugh Calverley passoit près de lui tout le temps dont il pouvoit disposer. Bertrand l'avoit aussi visité souvent, lorsqu'un soir, comme l'Anglais racontoit à son jeune ami la première campagne qu'il avoit faite sous les ordres du prince de Galles, en arrosant son récit d'un flacon de vin d'Espagne; Duguesclin entra dans la chambre, le front radieux et l'œil rayonnant de joie.

— Es-tu bientôt en état de monter à cheval? dit-il à son jeune écuyer en lui frappant sur l'épaule.

— Demain, à l'instant même, répondit Robert.

— Eh bien! mon fils, tu auras la joie d'entrer avec nous dans Burgos.

— Nous allons attaquer Burgos? demanda Calverley.

— L'attaquer? non, par Notre-Dame! répliqua Bertrand, nous trouverons les portes ouvertes. Pierre abandonne sa capitale et deux cordeliers en sont sortis secrètement, chargés de dépêches pour Henri.

— Qui disent?

— Qui disent que tous les habitants de Burgos, chrétiens, Sarrazins et Juifs, présentent leurs soumissions au roi Henri, et l'attendent dans leurs murs pour y être couronné, avec toutes les cérémonies qui s'observent à l'égard des nouveaux rois d'Espagne.

— Vivat! s'écria Calverley en faisant sauter au plancher sa coupe, qui retomba en mille morceaux. Vivat! Les deux Castilles sont à nous. Va me chercher une autre coupe, dit-il à George; c'est bien le moins que je boive à cette heureuse et grande nouvelle.

— Pensez-vous que l'on fasse venir la

reine à Burgos? demanda Robert, s'efforçant de cacher le trouble et la joie qui s'emparoiert de son cœur.

— Je le pense, répondit Bertrand.

Que d'espérance, que de bonheur renfermoient pour Robert ce peu de mots! La nuit qu'il passa fut une nuit de délices, et dès le lendemain toute l'armée se mit en route pour la capitale.

On logea l'armée dans les faubourgs, et le roi fut conduit au palais avec Bertrand et les principaux officiers de ses troupes.

Robert, qui ne quittoit point son patron, fut un de convives du souper splendide qu'on avoit préparé pour Henri, et auquel se trouvoient cent des plus nobles et des plus belles dames de la ville. Toutes charmantes qu'elles étoient, les regards du jeune écuyer erroient de l'une à l'autre sans en rencontrer une seule qu'il pût comparer à Julienne. Ah ! pensoit-il tout bas, aucune n'a ce regard si doux qui pénètre jusqu'au cœur, aucune n'a ce sourire ravissant dont le charme séduiroit le plus insensible. Je vois bien que l'on ne peut aimer qu'elle ! Hélas ! pourquoi n'est-elle pas assise à ce banquet, ou plutôt pourquoi ne sommes-nous pas encore ensemble dans la chaumière du pêcheur ? Dans ce moment, il rencontra les regards de sire Evrard, qui, par hasard, venoient de se porter sur lui. Il rougit

et se hâta de détourner la vue, comme si l'époux de Julienne avoit pu deviner sa pensée.

Quoique cette journée eût été très-fatigante pour Henri, il ne voulut pas remettre au lendemain la distribution des grâces et des récompenses qu'il destinoit à ceux auxquels il croyoit avec raison devoir la couronne. Le repas terminé, il retint autour de lui une partie des chefs de l'armée, et leur annonça ses largesses, dans les termes les plus flatteurs et les plus aimables. Aux uns, il assura des sommes d'argent considérables, à quelques autres, il donna des terres, et Calverley alors reçut le comté de Carrion ; enfin, s'approchant de Duguesclin, qu'il avoit réservé pour le dernier : — Bertrand, lui dit-il, je ne puis me faire un plus grand honneur qu'en vous priant de prendre le nom que vous m'avez fait quitter. Soyez comte de Transtamare. Les titres, en Castille, sont personnels, mais je rends le vôtre héréditaire, ainsi que la possession.

de toutes les terres qui s'y trouvent attachées.

Bertrand prit la main du roi, et voulut la porter à ses lèvres ; mais Henri, le serrant dans ses bras : — Ici, mon frère, ici, dit-il en le pressant sur son cœur.

— Maintenant, mes amis, reprit le roi, je dois vous demander un conseil. Mon intention et mon plus grand désir, je vous l'avoue, seroit de faire venir ma femme.

— Seigneur, répondit Duguesclin, cette idée me semble excellente. La reine, dit-on, est bonne et belle ; sa présence ici ne peut que vous servir.

Il ne faut pas demander quel sentiment de bonheur remplit alors l'âme de Robert, surtout lorsque, voyant rayonner la joie dans les yeux de sire Evrard, il ne put douter de l'arrivée de Julienne.

Tous les chefs ayant applaudi au projet de Henri, il fut convenu qu'une troupe sûre partirait dans la nuit même pour aller chercher Jeanne, et le roi se retira

après avoir désigné seulement deux seigneurs castillans, Duguesclin se chargeant de composer tout le reste de l'escorte à son choix.

Dans l'espoir d'être choisi, Robert aussitôt se plaça précisément en face de son maître, afin d'attirer son attention. En effet, tandis que Bertrand s'adressoit à Hugh Calverley et à Jean d'Evreux pour les honorer d'une mission à laquelle ils convenoient mieux que d'autres, il regarda deux ou trois fois son jeune écuyer, et peut-être alloit-il le nommer, lorsque sire Evrard s'approcha, et demanda avec vivacité à partir aussi.

Par Notre-Dame ! dit Duguesclin en riant, je n'y songeois pas. Il est pourtant bien juste qu'un mari aille chercher sa femme. Eh bien ! cela fait cinq, et chacun de vous suivi de vingt soldats, en voilà bien assez pour nous répondre de notre belle reine. Partez donc sur-le-champ ; moi, je vais me coucher.

La vive rougeur qui jusque là avoit con-

vert les joues de Robert, fit place à une pâleur mortelle. Mais voyant Duguesclin s'éloigner : — Et moi ! et moi ! dit-il à Calverley en lui serrant le bras de toute sa force.

— Tu veux venir ?

— Si je le veux ! dit Robert avec un accent que les mots ne rendent pas.

L'Anglais le regarda d'un air surpris. — Bertrand, cria-t-il à Duguesclin qui sortoit, j'emmène notre jeune homme.

— Fort bien, répondit Bertrand déjà hors de la salle.

Dieu sait quel effort se fit Robert pour contenir sa joie, pour ne pas sauter au cou de Calverley. — Je vous dois tout, lui disoit-il à voix basse. Je vous dois tout ! je vais..... je reviens..... je suis prêt à l'instant ; et il sortit dans l'état d'un homme qui vient de perdre l'esprit.

— Il faut qu'il soit bien pressé de voir la reine ! se dit l'Anglais en le regardant aller. Sur mon âme ! il a l'air d'un fou. Puis, sans y songer davantage, il alla s'oc-

cuper des préparatifs du départ ; car le bon Calverley de sa nature étoit médiocrement observateur ; et il aimoit mieux en général laisser passer les choses sans les comprendre, que de perdre son temps à les examiner.

Robert pressoit tellement George de lui donner ses armes, de seller les chevaux, que celui-ci crut d'abord qu'il s'agissoit de suivre des gens déjà partis, et qu'il se hâta au point d'arriver tout en nage dans la cour où son jeune maître et lui cependant, se promenèrent durant deux bonnes heures, au petit pas de leur monture, sans voir arriver un seul de leurs compagnons de voyage.

— Qui diable peut les arrêter ainsi ? dit Robert pour la centième fois.

George sourit, quoiqu'il eût lui-même un peu d'humeur de faire aussi long-temps le pied-de-grue. — Croyez-vous, répondit-il, qu'ils soient tous aussi pressés que vous ?

— Mais sire Evrard, reprit Robert,

d'un air qui trahissoit la secrète satisfaction que lui faisoit éprouver le retard de ce dernier, sire Evrard qui se fait attendre, je voudrais pour beaucoup qu'elle le sût.

Il achevoit à peine ces mots que sire Evrard parut suivi d'une vingtaine de cavaliers. Comme si son arrivée eût donné le signal du départ, dix minutes après tout le monde étoit réuni et l'on se mit en route.

Celui qui n'a que vingt ans, et qui voyage par une belle nuit pour aller trouver la femme qu'il aime, peut seul avoir l'idée des douces sensations qui agitoient l'âme de Robert. A peine songeoit-il que l'époux de Julienne marchoit près de lui. Il alloit la voir, l'entendre, lui parler peut-être? Tout son être étoit concentré dans cette pensée unique dont rien ne pouvoit le priver, dont rien ne pouvoit le distraire.

Le château dans lequel Henri de Transamare avoit laissé son épouse n'étoit

qu'à vingt-cinq lieues de Burgos. Nos voyageurs en aperçurent les tours après deux jours de route. Les chevaliers décidèrent que pour ne pas effrayer la reine par l'arrivée subite d'une troupe aussi nombreuse, dom Gomez d'Olivaros prendroit seul le devant pour aller lui annoncer les heureuses nouvelles qu'on lui apportoit, et que le reste suivroit fort lentement. Ce retard fut heureux pour Robert, qui, sans pouvoir calmer son extrême agitation, parvint au moins à ne point la laisser paroître.

Les chevaliers ayant passé le pont-levis que l'on baissa à leur approche, descendirent de cheval aussitôt, car ils aperçurent la reine entourée de plusieurs dames qui pour leur faire honneur les attendoient sur le perron. De la plus grande distance, Robert avoit déjà reconnu Julienne sur laquelle Jeanne s'appuyoit d'un air d'amitié, tout en écoutant ce que lui disoit alors dom Gomez; mais ce fut en vain qu'en approchant il espéra

qu'elle alloit le reconnoître aussi. Julienne avoit d'abord fixé ses yeux sur sire Evrard qu'elle ne cessa plus de regarder en lui souriant d'un air doux et aimable.

Dom Gomez prit tour à tour la main de Hugh Calverley, de Jean d'Evreux et de sire Evrard, et les présenta à la reine en vantant leurs faits d'armes et les services qu'ils venoient de rendre à Henri. Le tour de Robert étant venu : — Quant à ce jeune homme, noble dame, dit-il, c'est le fils du sire d'Ingelcour, l'ami et l'écuyer du grand capitaine à qui nous devons la victoire.

La reine s'empressa d'adresser les paroles les plus flatteuses à celui qu'un pareil titre recommandoit à sa bienveillance. Mais Robert, quoiqu'il s'inclinât respectueusement, l'entendit à peine : Julienne venoit de le regarder.

Dès que l'on fut entré dans le château, plusieurs conversations particulières ne

tardèrent pas à s'établir dans la grande salle, où la reine avoit fait apporter des rafraîchissements. Les uns avoient beaucoup à apprendre, et les autres beaucoup à raconter, en sorte que les nouveaux-venus pouvoient à peine satisfaire à la curiosité des dames et des autres habitants du château. Tandis que Robert répondoit aux innombrables questions d'une sœur du roi, jeune et belle personne qui venoit de s'emparer de lui, il n'en suivoit pas moins des yeux sire Evrard et Julienne, qui causoient à voix basse, dans l'embrasure d'une croisée. Julienne avoit repris les vêtements de son sexe : une longue robe, tissée du lin le plus fin, et dont la blancheur rivalisoit avec celle d'une peau éblouissante, dessinait tous les contours de sa taille élégante et souple, que ceignoit une ceinture d'or. Un bandeau d'améthistes retenoit sur sa tête le voile léger dont les plis retomboient sur ses épaules et jusqu'à terre, sans pourtant couvrir son charmant visage et quelques longues

boucles de cheveux cendrés qui entou-
roient son cou d'albâtre. Pâroissant à
peine toucher la terre, toute sa personne
avoit un charme si ravissant, que Robert
croyoit voir en elle plus qu'une femme, et
qu'il se demandoit tout bas si l'être en-
chantéur qu'il contemploit n'étoit pas
un de ces esprits célestes que l'on dit
entourer le trône de l'éternel.

On sent bien qu'une semblable préoc-
cupation nuisoit un peu à la clarté des
récits du jeune écuyer. Tantôt, il nom-
moit une ville pour une autre, et quel-
quefois même, lorsque Julienne tour-
noit la tête de manière à lui faire
espérer un second regard, qu'il n'avoit
pas encore obtenu, il s'arrêtoit tout
court, laissant à dona Elvire (c'étoit le
nom de la sœur du roi) le soin de lui
rappeler où il en étoit resté.

Tout autre que Robert auroit pu
trouver la conversation des deux époux
un peu longue; mais, ivre du bonheur
de se retrouver près de Julienne, la voir

étoit pour lui une de ces jouissances ineffables qui ne laissent dans un cœur aucune place pour la souffrance. Heureux ces moments où l'âme tout entière se concentre sur un objet chéri, au point de s'isoler du reste de l'univers ! Robert ne maudissoit pas sire Evrard, il ne le voyoit pas. Sans s'apercevoir non plus que dona Elvire fixoit sur lui de fort beaux yeux d'une manière assez tendre, il ne songeoit qu'à se rapprocher de la bienheureuse fenêtre, vers laquelle, peu à peu, il avoit déjà fait quelques pas sans affectation ; Calverley étant alors venu le rejoindre, il en profita si habilement qu'il se trouva enfin assez près de Julienne pour qu'il pût entendre sa voix et qu'elle entendit la sienne. Dès ce moment Julienne resta les yeux fixés sur la terre, répondant très-bas et par monosyllabes aux discours de sire Evrard.

Robert la dévorait de ses regards, sans prêter la moindre attention à la conver-

sation de l'Anglais et de dona Elvire, lorsque, par un de ces hasards dont le sort quelquefois favorise les amants, sire Hugh s'avisa de dire que le jeune écuyer avoit été novice.

— Se peut-il ? s'écria Elvire. Quoi ! vous étiez novice ?

En vain elle attendit une réponse ; Robert étoit trop intéressé à deviner quel effet ces mots produiroient sur Julienne pour la perdre de vue une seule minute. Il lui sembla distinguer une foible rougeur ; mais, du reste, rien ne trahit l'émotion qu'il avoit espérée, et la comtesse de Clérac parut avoir perdu le souvenir de Julien.

— Oui, oui, il étoit novice, reprit Calverley, qui se plaisoit à rappeler qu'il devoit la vie à son jeune ami ; et s'il l'étoit encore, je n'aurois pas l'honneur, noble dame, de conduire la reine à Burgos.

— Comment cela ?

— Parce qu'il a reçu pour moi un coup

de dague qui alloit m'envoyer dans l'autre monde.

— Ociel ! s'écria Elvire, croyant s'adresser à l'Anglais, tout en attachant ses yeux sur Robert. Peut-on songer sans frémir, continua-t-elle d'une voix émue, aux dangers que vous courez tous chaque jour ! Lorsque je pense que la guerre n'est point finie, qu'on peut se battre encore d'un moment à l'autre, je n'ose me réjouir de nos succès.

— Bah ! répliqua Calverley, cette guerre-ci n'est qu'une bagatelle ; la voilà qui tourne tout-à-fait en promenade.

— Fasse la sainte vierge qu'il en soit ainsi ! dit la jeune Castillane en joignant ses belles mains ; c'est la plus ardente prière que je puisse adresser au ciel.

Tout ce qui annonçoit la bonté parvenoit promptement au cœur de Robert. Pour la première fois, il regarda celle qui venoit de parler ainsi, et, rencontrant ses yeux humides fixés sur lui :— Si vous priez pour nous, dit-il, notre salut est assuré.

Des vœux partis d'une bouche aussi pure ne sont pas repoussés.

A peine ces mots étoient-ils prononcés, non du ton de la galanterie, mais de celui que prend la simple reconnaissance, qu'un regard plus rapide que l'éclair, un regard où se lisoit un déplaisir sensible, vint porter dans son cœur le trouble, l'espoir et je ne sais quel bonheur secret qu'il osoit à peine s'avouer. Il se hâta de s'éloigner, de se rapprocher de ses compagnons d'armes et des seigneurs castillans, qu'il ne quitta plus jusqu'au moment où l'on se sépara; heureux, trop heureux de pouvoir penser qu'il *obéissoit* en agissant ainsi.

Le lendemain, dès le point du jour, on étoit en route pour Burgos. La reine, ses sœurs et les dames qui les accompagnoient voyageoient tantôt en litière et tantôt à cheval; ce qui laissoit à Robert l'espoir de réussir à s'approcher de Julienne. Mais Julienne, soit que ce fût ou non l'effet de sa volonté, marcha toujours

rès de la reine ou de sire Evrard , en sorte qu'il étoit impossible au jeuneuyer de l'aborder. A la fin du jour , on arrêta dans le château d'un seigneur castellan , dévoué au parti de Henri et chez lequel la reine devoit souper et passer la nuit. — Ici, se disoit Robert en descendant de cheval , il faudra bien enfin se trouver réunis. Quel fut donc son chagrin lorsqu'il ne vit pas paroître Julienne dans la grande salle , où il s'étoit hâté de se rendre , lorsqu'elle ne parut point à table , et qu'il vit ainsi finir une journée pendant laquelle il l'avoit à peine aperçue !

Il en fut de même le lendemain , si ce n'est que la reine , pressée d'arriver auprès de son époux , ne s'arrêta plus que pour un peu d'instants jusqu'à Burgos. A quelque distance de cette ville , le cortège se forma. Jeanne monta sur une mule , qui portoit une housse de pourpre enrichie de brocart d'or , et une selle toute couverte de pierreries. Ses habits , aussi bien que

ceux des trois sœurs du roi , étoient d'une si grande magnificence qu'ils éblouissoient les yeux. Julienne et plusieurs autres dames très - richement vêtues suivoient immédiatement , entourées des chevaliers, qui précédoient la troupe, couverts d'armes éclatantes et montés sur de superbes coursiers. La joie brilloit dans tous les yeux, et le soleil le plus resplendissant éclairoit cette belle journée où l'épouse de Henri de Trantamare alloit entrer en souveraine dans la capitale de la Castille.

Comme on avançoit ainsi vers les murs de Burgos, un nuage de poussière se montra à l'une des portes de la ville, et bientôt on aperçut Duguesclin, qui venoit au-devant de la reine avec Le Bègue de Vilaine, Olivier de Mauni, Gauthier Huet et plusieurs autres. Aussitôt que Jeanne les vit, elle descendit de sa mule et marcha à leur rencontre. Bertrand et ses amis l'ayant jointe et la voyant à pied, se jetèrent à bas de leurs montu

res, en la conjurant de remonter : — Ceux à qui jè dois la couronne, beaux sires, puis-je leur rendre trop d'honneur ? dit-elle avec tant de grâce, que cet instant lui gagna le cœur de tous les chevaliers, et que Bertrand lui-même, si peu galant qu'il fût, s'écria : — Par saint Pierre ! jamais couronne n'a été placée sur la tête de plus belle et plus noble dame !

Chacun étant remonté à cheval, on se remit en marche. Ceux qui voyoient Bertrand pour la première fois ne pouvoient se lasser de le regarder ; les femmes surtout, surprises de son extérieur disgracieux, ne concevoient pas qu'un héros eût aussi mauvaise mine.

— Mon Dieu qu'il est laid ! dit tout bas Elvire à la comtesse de Clérac. Est-il possible que cet homme ait acquis dans le monde une aussi grande renommée !

— Quoi ! répondit Julienne en souriant, ne suffit-il pas pour cela qu'il soit brave, intrépide et qu'il réussisse toujours dans toutes les expéditions qu'il entreprend ?

— Convènez cependant, reprit la jeune princesse, qu'une autre figure lui irait mieux ? Regardez celui qui marche derrière lui ; par exemple, Robert d'Ingelcour ; croiroit-on que ces deux êtres soient d'une même nature ?

Julienne ne répondit point ; mais elle ne put se dispenser de regarder le jeune écuyer, dont en effet la tournure élégante et noble se distinguoit au milieu de tous. Dans ce moment Robert se retournoit ; rencontrant les yeux de celle qu'il cherchoit toujours, fixés sur lui, il ne résista pas au désir de la saluer respectueusement de son glaive, et il accompagna ce geste d'un sourire si doux et si tendre, qu'Elvire regarda sa compagne avec surprise, tandis que cette dernière se hâtoit de détourner la tête sans rendre le salut.

— Êtes-vous du même pays que Robert d'Ingelcour, comtesse ? demanda Elvire.

— Non, répondit laconiquement Julienne, dans le désir d'éviter d'autres questions.

— L'avez-vous connu novice?

— Nous voici dans Burgos, dit Julienne; voyez comme ces bons Castillans vous reçoivent!

En effet, toutes les maisons étoient tendues de riches tapisseries ou couvertes de feuillages; les fenêtres, les balcons, occupés par les premières dames de la ville, magnifiquement parées, offroient le plus beau coup-d'œil, et les cris de joie poussés par une population tout entière ajoutoient encore à cette pompe. Émue de ce spectacle, Elvire oublia pour un instant le jeune écuyer et prit part à l'allégresse générale, ce qui affranchit Julienne de l'interrogatoire qu'autrement elle alloit subir.

Le roi aimoit tendrement sa femme; il s'empressa de venir au-devant d'elle pour la conduire lui-même au palais qu'il habitoit. La fin de cette journée se passa en réjouissances, et le couronnement ayant été fixé au jour de Pâques qui approchoit, la cérémonie s'en fit avec la plus grande

pompe dans le monastère de las Huelgas, près de Burgos.

Dans les brillantes fêtes qui suivirent, Robert ne jouissoit pas toujours du bonheur de rencontrer Julienne. Sire Évrard employoit tous les moyens pour la soustraire à l'admiration et aux hommages des courtisans. S'il se voyoit forcé de consentir à ce qu'elle suivît la reine, qui l'avoit prise en grande amitié, il s'attachoit avec un soin extrême à ne point la perdre de vue un seul instant. Il épioit le moindre regard qui auroit pu se porter sur d'autres que sur lui. Tourmenté de la voir l'objet des soins de ceux qui osoient l'approcher, il étoit rare qu'il ne lui fit pas quitter subitement des lieux où l'on voyoit aisément qu'il souffroit les tortures de l'enfer. La douce créature le suivoit alors sans le plus léger murmure, heureuse d'acheter à ce prix quelques moments de paix. Tour à tour obsédée d'un amour et d'une jalousie féroce, elle se soumettoit, sans se plaindre, au tyran qu'elle avoit

choisi. Mais la pâleur constamment répandue sur son beau visage, ses regards tristes et contraints déceloient sa souffrance en dépit des efforts qu'elle faisoit pour la cacher à tous les yeux.

Qui peut dire avec quelle rapidité Robert devina le malheur de celle à qui sa vie étoit désormais attachée! qui peut dire à quel point ce malheur redoubla son amour! Un moment avoit suffi pour lui révéler le sort de Julienco; et le sien qui n'en étoit plus séparable. Un soir, la reine donnoit un bal : Jean d'Évreux (selon toute apparence du consentement de sire Évrard) alla prendre la main de la comtesse pour la conduire à la danse. Jamais encore Robert n'avoit vu danser Julienne. Tandis que, placé de manière à suivre tous ses mouvements, il s'enivroit d'amour, enviant le sort de tous ceux qui obtenoient d'elle un sourire, ou qui touchoient sa main en passant, il se demanda pourquoi il n'obtiendrait pas à son tour le bonheur qu'obtenoit Jean d'Évreux.

Cette idée ravissante ne lui parut d'abord qu'un rêve décevant. Quoi ! celle qui depuis leur réunion lui refusoit un regard, il se trouveroit près d'elle, il lui parleroit, sa main toucheroit la sienne ! il ne pouvoit y croire. Mais pourquoi ne pas le tenter ? Entraîné enfin par le foible espoir d'une si grande félicité, il s'enhardit, il se décide à s'exposer au refus. La danse finie et la comtesse retournée à sa place, il s'avance en tremblant, et se dirige vers elle d'un air qui sans doute déceloit son intention. Julienne, dont jamais les yeux ne sembloient se porter sur lui, le voit, tressaille, et, joignant les mains, lui jette un regard craintif, douloureux, suppliant, un regard que rien ne peut peindre et qu'elle reporte aussitôt sur son mari placé deux pas d'elle. Robert s'arrête : le passé s'éclaircit pour lui ; il devine tout, il comprend tout, et ce qu'il éprouve porte dans son cœur une si douce consolation qu'il ne s'est jamais senti plus heureux.

Depuis ce jour il s'établit entre l'épouse

désire Evrard et le jeune écuyer je ne sais quelles relations mystérieuses, dont le charme échappoit aisément à tous les yeux; car jamais ils ne s'adressoient un mot, jamais ils ne s'approchoient l'un de l'autre, et le plus habile surveillant n'auroit pu surprendre entr'eux l'échange d'un regard. Cependant leurs âmes se parloient, se répondoient. Un geste, un soupir de Julienne étoit entendu de Robert, qui, dans un ravissement inexprimable, se disoit tout bas chaque soir : Je suis aimé!

Il étoit heureux pour Robert qu'il eût alors placé sa vie dans son amour; autrement il auroit trouvé bien peu de charmes dans sa nouvelle existence. L'oisiveté dans laquelle il vivoit contrastoit tellement avec l'habitude qu'il avoit contractée dès l'enfance de se livrer à l'étude, que les journées qu'il passoit sans voir Julienne lui sembloient interminables. Accoutumé à vivre au milieu d'hommes instruits et civilisés, ses rapports avec des compa-

gnons d'armes ignorants et grossiers, dépourvus du piquant que leur avoit prêté la nouveauté, lui étoient devenus insupportables. A la vérité, l'affection paternelle que lui témoignoit Duguesclin, si puissant à la cour de Henri, l'avoit fait rechercher par les seigneurs castillans. Tous lui offroient leurs services et l'appeloient *mon ami*; mais on apprend beaucoup en vivant près d'un roi. Robert, qui mettoit de l'intérêt, de la chaleur dans les moindres rapports avec ses semblables, Robert n'avoit pas tardé à perdre les douces illusions de son âge : les secrets de l'ambition, de la haine, de l'intrigue lui furent souvent révélés; et vinrent désenchanter sa jeunesse. Son âme ardente et généreuse se révoltoit à la vue de ces grands, si peu soucieux du bonheur général, du sort de leur patrie; uniquement occupés du désir de vendre chèrement leur appui à un prince encore mal affermi sur le trône; mettant à prix le moindre service; égoïstes;

insatiables, toujours prêts à fuir la bannière qu'abandonnoit la fortune, et qui, pour obtenir des terres, de l'or et des places, flattoient les foiblesses de Henri, comme ils avoient flatté les crimes de Pierre. Le jeune écuyer renonça bientôt à l'espoir de trouver un ami au milieu de ces pervers. — Ah! disoit-il un jour à George, se peut-il que le même Dieu ait créé l'âme de pareils hommes et l'âme d'un père Ambroise? — Aussi bien qu'il a fait les démons et les anges, répondit le chasseur.

— Ou sire Evrard et Julienne, reprit Robert; car chaque jour augmentoit son aversion pour le comte de Clérac, et pourtant il le cherchoit partout, il prêtoit l'oreille à ses moindres discours. Cet homme, tout odieux qu'il lui étoit devenu, quittoit Julienne, alloit la retrouver: le mot le plus simple en apparence échappé de sa bouche, servoit d'aliment à l'imagination du jeune écuyer, l'éclaircit sur mille choses, l'aidoit à diriger ses démarches, sa conduite. De même que l'on tire

souvent d'un poison; un breuvage salutaire, Robert recevoit de l'objet de sa haine quelques services involontaires utiles à son amour, et jamais il n'étoit vraiment malheureux que les jours où n'ayant point aperçu Julienne, il n'avoit pu rencontrer sire Eyrard.

CHAPITRE IX.

S'écrier à vingt ans :
Que j'ai souffert, longtemps !
Perdre, jusqu'à l'envie
De poursuivre la vie :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.
Mme DESJOURDES VALMORE.

LA nouvelle du couronnement de Henri avait été portée à Pierre, dans Tolède, où ce prince se trouvoit alors. Effrayé d'un événement aussi décisif, le

coupable et malheureux monarque ne vit plus de sûreté pour lui que dans la fuite. Il assembla les principaux bourgeois pour leur faire entendre que sa retraite ne devoit point les alarmer, puisqu'elle ne tendoit qu'à revenir promptement sur ses pas avec des secours. Il les exhorta à se bien défendre, à lui garder pendant son absence la fidélité qu'ils lui devoient, puis il partit en toute hâte, emportant sur des mulets son or, ses pierreries et ses meubles les plus précieux.

La fuite d'un rival qui n'avoit plus d'espoir que dans la pitié des souverains étrangers livroit à Henri les deux Castilles, sans qu'il fût désormais besoin de combattre; et, en effet, l'accueil qu'il reçut à Tolède l'assura de la bonne réception qui l'attendoit dans toutes les autres villes du royaume. De ce jour seulement, il se crut véritablement roi, et telle étoit aussi l'opinion de cette foule de braves qui l'avoient placé sur le trône.

Robert étoit loin de s'attendre que le succès et la joie de tous dût amener aussitôt pour lui le plus affreux malheur, un malheur sur lequel il n'avoit jamais arrêté sa pensée, tant l'avenir est peu de chose pour la jeunesse! Jamais, depuis l'instant où le sort propice l'avoit réuni à Julienne, il ne s'étoit effrayé par la crainte d'une nouvelle séparation. Hélas! son bonheur ne se réduisoit-il pas à respirer le même air que son amie? Pouvoit-il croire qu'il lui seroit enlevé? Pour le redouter d'ailleurs, il auroit fallu concevoir la vie loin de Julienne, et Robert ne la concevoit plus. Cependant, deux semaines à peine s'étoient écoulées depuis que l'on habitoit Tolède, qu'un matin tous les chefs des compagnies se rassemblèrent, sans que rien eût transpiré des motifs qui les engageoient à tenir conseil. Duguesclin, invité à parler le premier, se leva, et dit que, l'expédition pour laquelle on s'étoit réuni se trouvant heureusement terminée, il lui sembloit que chacun étoit libre de pren-

dre congé du roi de Castille et de se rendre en France, ou dans tel autre lieu qui lui conviendrait. — Pour moi, ajouta-t-il, quelques affaires importantes me rappellent en Bretagne, et je compte partir très-incessamment.

Robert assistoit à cette assemblée, quoique son âge et son rang dans l'armée ne lui permissent point de donner son avis. La foudre l'eût moins attéré que les mots qui frappoient son oreille. Un froid de glace parcourut ses veines; il porta tour à tour ses regards sur tous ceux qui prenoient part à cette délibération, espérant que l'un d'eux pourroit faire quelques objections : mais tous parlent dans le même sens que Duguesclin, et paroissent aussi pressés de partir. Sire Eyrard est le seul qui annonce l'intention de ne point quitter l'Espagne, où le roi, dit-il, a promis de lui assurer un sort qui satisfait à ses desirs.

C'en étoit trop ! A ce dernier coup, Robert ne vit, n'entendit plus rien. Hors

de lui-même, il sortit de la salle du conseil avec tous les autres, et, sans avoir aucun sentiment de ses actions, il court, sort de la ville, et se trouve seul sur les bords du Tage.

Là seulement il retrouve ses esprits, le souvenir distinct de son malheur.

—Où suis-je? s'écrie-t-il; est-il vrai que je pars, qu'elle reste? Est-il vrai que jamais je ne la reverrai? Jamais! jamais! dit-il en poussant des cris que répètent aussitôt les rochers qui l'entourent. Il s'arrête. Ses yeux troublés se fixent sur l'horrible site qui l'environne. L'aspect de ces lieux sinistres, qui pour la première fois frappoient ses regards, achève d'égarer sa raison. A droite s'élevoient les hautes montagnes de granit qui forment comme un second mur à la ville de Tolède, et dont les rocs immenses, dépouillés d'arbres et de toute espèce de verdure, semblent avoir été noircis par le feu du ciel; à gauche le Tage rouloit ses eaux avec fracas, offrant plutôt l'image du torrent dévastateur que

celle du fleuve bienfaisant qui 'répand au loin la fertilité. Ni la voix d'aucun homme, ni le chant d'aucun oiseau n'animoit cette sombre solitude. Robert se plaît à contempler une nature aussi désolée que son âme. — Suis-je donc descendu au séjour des morts ? se dit-il ; au séjour où finissent toutes les peines ? Mais bientôt la vue des clochers de Tolède, que ne peuvent fuir ses regards, vient l'arracher à cette illusion, moins affreuse cent fois pour lui que la vérité. — Ville fatale ! ville odieuse ! s'écria-t-il ; faut-il , pour mon malheur , que nous soyons entrés dans tes murs ! Que n'avons-nous passé dix ans, la vie entière, à conquérir la Castille ! Et moi, misérable ! qui souhaitois la victoire ! moi qui versois mon sang pour le succès d'une guerre dont la fin me conduisoit à la mort ! Que dis-je ! serai-je assez heureux pour mourir ? Accablé de désespoir, il tomba près des roches qui bordoient le chemin', et, la douleur le suffoquant, il répandit un torrent de larmes.

Quand le malheur ne laisse aucune espérance, l'instinct de la nature nous porte à fuir les tourments de la pensée; aussi Robert ne tarda-t-il pas à reprendre d'un pas précipité le chemin de la ville sans avoir aucun but, mais comme s'il eût voulu échapper par le mouvement à l'angoisse qui le déchiroit.

Comme il approchoit du pont Saint-Michel, qu'il lui falloit passer pour rentrer dans Tolède, il se vit tout à coup entouré par une nombreuse cavalcade, au milieu de laquelle il reconnoît la reine, sir Evrard et Julienne! Dans quel moment, grand Dieu! revoyoit-il Julienne!

— Voulez-vous être de notre promenade, sire écuyer? lui crie la reine. Un rayon d'espérance brille tout-à-coup aux yeux de Robert. Jeanne peut entreprendre de retenir les compagnies! Il s'approche, et, s'efforçant de raffermir ses esprits: — Votre altesse n'ignore pas sans doute que nous allons quitter la Castille? dit-il.

— Que dites-vous? s'écria la reine.

— Nous partons tous, à l'exception de sire Evrard. En prononçant ces mots, Robert avoit jeté sur Julienne un regard empreint de toute sa douleur, et la suite apprendra si ce regard avoit été compris,

— Vous quittez la Castille ! dit la reine dans un trouble qu'elle ne put maîtriser ? Comment ? pourquoi ? de qui tenez-vous cette nouvelle ?

Evrard alors lui raconta en peu de mots le résultat du conseil qui s'étoit tenu le matin. La reine l'écouta d'un air réfléchi, en pâlisant à plusieurs reprises ; et, quand il eut fini : — Écoutez-moi, Robert, dit-elle au jeune écuyer ; prenez le cheval d'un de ces pages ; courez trouver Duguesclin, et, s'il n'est point à l'Alcazar, priez-le d'y venir sur-le-champ.

— Espérez-vous changer sa résolution ? dit Robert respirant à peine.

— Courez, courez, reprit la reine. En achevant ces mots elle tourna bride, et rentra au grand galop dans la ville, suivie de tous ceux qui l'accompagnoient.

Duguesclin étoit logé précisément de l'autre côté de Tolède : mais Robert ne mit pas cinq minutes à parcourir le chemin ; et il apprit que Bertrand venoit de partir pour se rendre chez le roi. Tout en se félicitant de cette circonstance, le jeune écuyer repartit au galop pour ne s'arrêter que dans les cours de l'Alcazar. Remettant son cheval au premier valet qu'il rencontra, il monta quatre à quatre les marches du magnifique escalier qui distingue encore aujourd'hui l'ancienne demeure des rois maures, et parvint bientôt dans la grande salle, où se tenoient habituellement les personnes qui avoient leurs entrées chez la reine. Il ne trouva là qu'un seigneur castillan, dom Alvar Velascos, qui, l'un des derniers, venoit d'abandonner Pierre pour s'attacher à la fortune de Henri. Ce noble personnage se promenoit gravement en long et en large d'un air extrêmement soucieux. En voyant entrer Robert, il s'arrêta pour lui dire à voix basse : — On est ici fort alarmé. La

reine, qui vient de rentrer il y a peu d'instants, est passée chez le roi, où se trouvent Duguesclin et tous les chefs des compagnies. On dit qu'il s'agit du départ général de vos compagnons d'armes.

— Hélas ! oui, répondit Robert.

— Se peut-il, reprit dom Alvar, se peut-il que Duguesclin abandonne la Castille au moment où le secours de son bras nous est le plus nécessaire ? Personne ne doute ici que Pierre n'obtienne l'appui du prince de Galles. Il suffit que la France soit pour nous, pour qu'Edouard se range du parti contraire. Je crois que nous avons trop tôt quitté Pierre, murmura-t-il entre ses dents.

Il étoit heureux pour le Castillan que Robert fût trop hors de lui pour entendre ces derniers mots, qui, dans tout autre instant n'eussent point échappé à son mépris. — N'espérez-vous donc rien des prières et des larmes de la reine ? répondit-il.

— Qu'espérer des larmes d'une femme ! reprit dom Alvar d'un air dédaigneux.

Henri seul pourroit essayer de les retenir par des promesses, par des dons immenses. Dans la situation où il se trouve, il n'hésitera pas, je m'en flatte au moins, à sacrifier la moitié de son royaume, pour sauver le reste. Il se peut qu'il y réussisse. J'attends, je vous l'avoue, avec une vive impatience, le résultat de leur conférence.

Et, en parlant ainsi, le grave Castillan se remit à marcher lentement dans la salle, que Robert parcouroit à pas précipités; tant il étoit peu maître de son agitation. Il dévorait chaque minute. Il assistoit en imagination à l'entretien qui avoit lieu chez le roi. Tantôt il voyoit Duguesclin et ses compagnons repousser les prières de la reine, tantôt il les voyoit céder; et l'une et l'autre de ces suppositions redoubloit l'espèce de fièvre qui faisoit battre violemment toutes ses artères. Il alloit reprendre sa conversation avec le tranquille compagnon dont l'impatience lui sembloit si calme, lorsqu'un page vint chercher celui-ci pour le conduire chez la princesse

Elvire, qui désiroit lui parler. Après avoir écouté ce message , dom Alvar salua gravement Robert , et suivit à pas lents son jeune conducteur , en se répétant à voix basse : Nous avons trop tôt quitté Pierre

Dès que Robert se trouva seul , il lui devint impossible de supporter l'excès de son impatience et de l'agitation qu'elle faisoit naître en lui. Il descendit sur la terrasse qui bordoit une des façades du château. La vue des superbes jardins plantés jadis par les rois maures , l'odeur des orangers qui embaumoient l'air , le soleil magnifique qui lançoit ses rayons dorés sur le plus beau monument de la Castille , rien ne put exciter un moment son attention ; et , les yeux fixés sur les fenêtres de l'appartement de Henri , il sembloit que son âme y fût suspendue toute entière. Plusieurs fois il crut voir passer quelques ombres derrière les carreaux de verre dont la demeure royale étoit ornée , mais il lui fut impossible de distinguer aucun de ceux qui décidoient alors de

son sort. Enfin il remarqua qu'un grand mouvement avoit lieu dans la salle où se tenoit la conférence. — Ils se séparent, dit-il tout haut, avec un battement de cœur effroyable. En effet, peu de temps après, les ombres qu'il avoit observées jusqu'ici cessèrent de se projeter sur les vitres. A l'idée que son arrêt étoit maintenant prononcé, l'indicible impatience qui le torturoit depuis une heure se calma tout-à-coup. Un frisson mortel parcourut ses veines, et, pâle, inanimé, il restoit à sa place, sans trouver la force d'aller apprendre son sort, lorsqu'il entendit ouvrir une fenêtre élevée, et, dans le même instant un fermoir d'émeraude, entouré d'un petit papier, vint tomber à ses pieds. Robert, surpris, ramasse le tout; il lit ces deux mots seuls, écrits de la main d'une femme : *Vous restez.*

O joie ! ô délices ! Ces caractères sacrés, Robert les couvre de baisers de feu ; car nulle autre que Julienne n'avoit pu les tracer ! elle avoit donc compris sa dou-

leur ! elle y compatissoit, au point de lui rendre elle-même la paix ! Il faudroit aimer comme Robert, il faudroit avoir cette âme où tout fraploit si fortement, pour se faire une idée du bonheur qu'il éprouvoit.

La fenêtre s'étoit refermée aussitôt ; il attendit long-temps, afin d'être bien sûr qu'elle ne se rouvriroit plus ; enfin il reprit le chemin du logis de Duguesclin. Ses pieds ne touchoient point la terre. Vingt fois , pendant la route, il tira le billet de son sein , pour y fixer ses yeux, pour y imprimer ses lèvres. Plus de doute, il étoit aimé ! il étoit aimé ! et il restoit en Castille ! Un avenir céleste s'ouvroit devant lui, et jamais on n'étoit passé aussi subitement des horreurs du désespoir au comble de la félicité.

Comme Robert arrivoit chez Duguesclin , il entendit rire aux éclats dans la salle où se trouvoient alors rassemblés Bertrand, Hugh Calverley, Gauthier Huet et plusieurs autres. L'état actuel de son

esprit le portoit à partager la joie de tout le monde : il se hâta d'entrer, pour apprendre les motifs d'une si grande gaieté.

— Je prends celui-ci pour juge, s'écria Duguesclin en apercevant son jeune écuyer; qu'il dise si nous pouvions résister ?

— Ouais ! répliqua Gauthier Huet, autre chose est ce jouvenceau, qui à peine a de la barbe au menton, et vous tous, dont les cheveux grisonnent. Si d'ailleurs il n'avoit pas envie de retourner en France...

— Moi ! dit vivement Robert, j'en serois au désespoir.

— A la bonne heure, reprit Gauthier, c'est un cas particulier; mais nous tous, qui voulions partir et qui restons ? nous... vous, c'est-à-dire; car pour moi, je n'aurois pas cédé.

— Allons donc, allons donc, dit Jean d'Evreux en riant, c'est toi qui le premier as dit à la reine de ne point pleurer, et qui nous regardois tous d'un air attendri.

— Attendri ! s'écria Gauthier, qu'en-

fer me confonde, si j'ai jamais été attendri de mes jours ! Non, non, c'est Bertrand qui s'est laissé aller le premier.

— Point du tout, répondit Duguesclin ; c'est le Bègue de Vilaine qui vous a fait sentir, avec grande raison, qu'une affaire commencée devoit se pousser jusqu'au bout. J'avoue que son ton de docteur m'a décidé sur-le-champ.

— Vous oubliez aussi, répliqua Perrin de Savoie, que la reine venoit de nous faire les promesses les plus magnifiques pour l'avenir.

— Le roi vous en avoit promis tout autant, avant qu'elle n'arrivât ; mais il vous falloit voir deux grands yeux noirs ; autrement vous auriez résisté.

— Eh bien ! nous aurions eu tort, reprit Bertrand d'un ton sérieux : tout ce qu'a dit Henri et son épouse m'a ouvert les yeux sur notre devoir ; oui, sur notre devoir, je le répète. Pouvons-nous, je vous le demande, abandonner la Castille au moment où une guerre, terrible peut-être, la

nace ? Doutez-vous que ce méchant
erre ne parvienne à se procurer un
pui contre son digne frère ?

— Je lui permets d'obtenir l'appui du
ble , interrompit Hugh Calverley ,
urvu qu'il n'obtienne pas celui de mon-
gneur le prince de Galles.

Duguesclin ne répondit rien ; car, tout
portoit à croire que ce seroit précisé-
ment à ce prince que l'on alloit avoir af-
re. Et l'événement ne tarda pas à prou-
ver qu'il ne se trompoit point.

CHAPITRE X.

D'un tonnerre éloigné le bruit s'es

BIEN loin de craindre de voir la guerre se rallumer, Robert passait sans calculer combien de temps il faudroit aller pour s'assurer un protecteur parmi les souverains étrangers, et de combien de temps

encore on auroit besoin pour repousser les efforts qui seroient alors tentés et affermir entièrement la couronne sur la tête de Henri. Une année lui sembloit à peine suffisante; et quel long espace de temps présente une année à celui qui n'en a pas encore vécu vingt et une! Ce n'est pas toutefois que depuis ce moment il tirât un bien grand avantage de son séjour en Castille. Effrayé des efforts que son frère alloit tenter contre lui, Henri se hâta de parcourir toutes les villes du royaume pour s'assurer de la fidélité des habitants, de garnir toutes ses places fortes, de prendre enfin les plus sages précautions contre la guerre qui le menaçoit et qui peut-être étoit prochaine. Dugesclin, en qui sa confiance étoit si grande, l'accompagnoit partout, l'aidant de ses avis. Pendant deux mois que durèrent ces courses, Robert, obligé de suivre son maître, habita bien rarement Tolède, où la reine restoit toujours. Mais il savoit Julienne dans cette ville; il passoit les heures dans la douce

espérance de revenir près d'elle, et lorsqu'enfin il y revenoit pour quelques instants, s'il avoit la joie de l'entrevoir, il comparoit son sort au sort qu'il avoit craint naguère, et repartoit sans se plaindre, en remerciant le ciel.

On n'entendoit plus parler de Pierre depuis le jour que l'on avoit appris son a rivée dans l'Aquitaine, où il étoit allé trouver le prince de Galles. Mais un soir, Henri, revenu de la veille dans sa capitale, envoya chercher Duguesclin en toute hâte, et le page qui se trouvoit chargé de ce message fit entendre qu'il étoit arrivé de fort tristes nouvelles.

Bertrand, après avoir dit à Robert de le suivre, se rendit sans tarder à l'Alcazar. Il trouva Henri et la reine entourés d'un grand nombre de seigneurs, qui tous paraissoient consternés; la reine pleuroit, mais le roi sembloit plus indigné qu'abattu.

— Approchez, mes braves amis, dit-il à Duguesclin et à Robert. Je reçois à

L'instant une lettre du prince de Galles, qui vous surprendra comme moi, je pense. Le héros de Poitiers se déclare hautement le protecteur du tyran, de l'empoisonneur, que la haine de tout un peuple vient de chasser.

— En êtes-vous surpris, beau sire? répondit tranquillement Dugesclin; il me semble que nous avons toujours prévu que l'affaire tourneroit ainsi.

Henri ne répondit pas; car c'étoit en effet ce motif qu'il avoit mis en avant pour retenir les compagnies.

— Relisez-nous cet insolent écrit, dit-il en s'adressant à un clerc qui étoit placé derrière lui, et qui tenoit à la main un papier où se voyoit le sceau du prince Noir.

Le clerc obéit, et lut à haute voix un cartel par lequel « Edouard, prince de » Galles et duc d'Aquitaine, voulant tirer raison de l'outrage fait au roi Pierre » son parent, qui se trouvoit dépouillé de » ses états par violence et par injustice, » défioit Henri de Transtamare, *se disant*

» *roi de Castille*, lui commandoit de sortir
» au plus tôt de l'Espagne, de déguerpir
» de toutes les villes et de tous les châ-
» teaux dont il s'étoit emparé par félonie;
» avec menace, s'il n'obéissoit pas, de fon-
» dre avec une armée formidable sur lui
» et sur tous les siens, auxquels il ne se-
» roit fait aucun quartier. A l'égard des
» Anglais, Gascons, Angevins, etc., qui
» combattoient maintenant sous les en-
» seignes de Castille, le prince, s'ils ne
» revenoient dans le jour qu'il leur mar-
» quoit, les traiteroit tous comme des traî-
» tres, confisqueroit tout le bien qu'ils
» possédoient en Angleterre et autres
» lieux de sa dépendance, et les feroit
» condamner à mort. »

Pendant la lecture de cet écrit, Henri rougissoit de colère et serroit ses poings avec fureur.

— Eh bien ! dit-il à Duguesclin lorsque le clerc se tut.

— Eh bien ! répondit Bertrand, il faudra marcher contre ce fanfaron et le bat-

tre. Il me semble que voilà la meilleure réponse qu'on puisse lui faire.

— Ah! dit Henri, levant au ciel des yeux d'où le feu sortoit, je suis tout prêt, soyez-en bien certains, amis. Mais vous voyez qu'il me retire la plus grande partie des troupes sur lesquelles je comptois. Nous ne pouvons douter que tout ce qu'il a de sujets parmi vous ne me quitte à l'instant.

— Ainsi ferois-je, si le roi de France, mon seigneur, me rappeloit, répondit Bertrand. Mais les braves gens sont toujours assez nombreux, beau sire. D'ailleurs ne comptez-vous pour rien ce peuple qui vous a donné la couronne? Tous ces braves seigneurs qui vous entourent, qui vont lever leurs vassaux et marcher avec nous? que l'on nous aide un peu, et l'armée anglaise n'est plus: et Pierre-le-Cruel est mort.

Tel est l'effet d'un haut courage qu'il se communique. Parmi ces grands plusieurs peut-être avoient déjà songé aux

moyens de faire leur paix avec Pierre mais la confiance du héros breton rassura à l'instant les plus timides ; ils se réunirent aux plus dévoués, et parurent tous n'avoir qu'une âme.

— Mon seigneur, dit aussitôt dom Sanchez de Tovar, qui l'un des premiers avait lié sa fortune à celle de Henri (1), vous pouvez compter sur nos bras comme sur nos cœurs. Nous mourrons tous autour de vous, s'il le faut.

— Oui, tous ! s'écrièrent-ils à la fois.

— Voilà comme j'aime que l'on parle dit Bertrand en serrant la main de l'un d'eux, tandis que la reine, le visage encore baigné de larmes, leur donnoit la sienne à baiser. D'après cela, beau sire vous pouvez m'en croire, votre méchant frère ne reverra jamais Tolède.

— Jamais ! jamais ! crioit-on de toutes parts, lorsque les portes s'ouvrirent, et

(1) Il lui avait porté les clefs de la ville de Cahorra, où il commandoit pour Pierre.

que l'on vit entrer Hugh Calverley , suivi de tous les chevaliers ses compatriotes, qui venoient prendre congé du roi. Henri pâlit en voyant combien ils étoient nombreux, et en songeant à l'immense quantité d'hommes d'armes qu'ils alloient emmener avec eux.

— Noble sire, dit l'Anglais avec une émotion qu'il ne cherchoit point à dissimuler, vous savez sans doute déjà le triste motif qui nous amène. Nous avons reçu du prince de Galles, notre maître, l'ordre de quitter à l'instant la Castille pour aller le rejoindre. Mais ce que vous ne savez pas, c'est le chagrin que nous fait cet ordre; il n'y en a pas un de nous qui n'aimât mieux se battre pour vous que contre vous. Croyez-le bien, sire roi, Hugh Calverley n'a jamais menti. Cependant tout bon vassal doit obéir à son seigneur; et nous partons, pénétrés d'estime pour votre personne et de reconnaissance pour les généreuses bontés dont vous et la reine nous avez comblés.

Henri ne se pressoit pas de répondre, désirant cacher une partie de la peine qu'il éprouvoit; enfin, étant parvenu à se posséder le mieux qu'il lui fut possible :

— Sires chevaliers, dit-il d'une voix ferme, j'ai grand regret que votre maître se refuse à reconnoître des droits que je tiens de ma naissance et du peuple castillan, et qu'il se décide à me traiter désormais en ennemi. J'espère que, Dieu aidant, je rendrai les effets de sa haine inutiles autant qu'elle est injuste. Quelle que soit sa conduite envers moi, elle n'influera jamais sur l'affection que je porte et porterai toujours à des braves tels que vous; elle ne me fera pas oublier ce que je dois à votre courage. Il me sera bien cruel d'avoir maintenant à défendre ma couronne contre une partie de ceux à qui je la dois; et je demande à Dieu de ne rencontrer aucun de vous sur le champ de bataille.

— Par saint George! Et moi de même,

s'écria Hugh Calverley d'une voix attendrie.

Henri n'avoit pu terminer son discours sans une vive émotion, mais se remettant aussitôt : — Partez-vous donc à l'instant ? demanda-t-il à l'Anglais.

Hugh Calverley ayant répondu qu'ils seroient tous à cheval dans deux heures : — Je vais donner des ordres, reprit le roi, pour que vous soyez traités jusqu'à mes frontières aussi bien que vous le seriez chez votre maître. J'espère aussi que vous voudrez bien accepter une dernière marque de ma reconnoissance et de mon amitié.

— Non, Seigneur, répondit l'Anglais, vous n'avez déjà fait que trop de largesses à des gens qui estiment avant tout la gloire d'avoir combattu pour vous.

Henri ne répondit à cela qu'en les saluant tous de l'air le plus bienveillant ; puis il sortit avec la reine, suivi des seigneurs castillans.

A peine fut-il parti que Hugh Calverley et ses compagnons se pressèrent autour

de Duguesclin. C'étoit à qui lui serreroit la main et se recommanderoit à son souvenir. Ont eût dit qu'ils se séparoient d'un frère, tant ils le quittoient avec peine, car Duguesclin s'étoit fait aimer d'eux tous, non-seulement par sa valeur, mais par la noblesse et la bonté de son caractère.

Toutefois Hugh Calverley parvint à le séparer de la foule et l'ayant entraîné dans l'embrasure d'une fenêtre : — Bertrand, lui dit-il, nous allons nous quitter, et, par mon chef! ce n'est pas ce qui me coûte le moins dans cette maudite affaire. Si depuis que nous faisons la guerre ensemble je t'ai donné, sans le savoir, quelque sujet de plaintes, dis-moi que tu ne m'en gardes aucune rancune. Si dans le partage du butin que nous avons fait ensemble il m'est arrivé de prendre plus que toi, je suis prêt à t'en dédommager, car j'aimerois mieux ne plus toucher d'argent de ma vie que de t'avoir fait tort d'une obole.

Non, non, répondit Duguesclin, tu

ne m'as jamais fait tort en quoi que ce soit : j'ai toujours trouvé en toi un digne et brave frère d'armes, avec qui je voudrais faire la guerre toute ma vie.

Ah ! que n'en est-il ainsi, reprit tristement l'Anglais ; mais enfin il faut suivre son devoir avant tout.

— Sans doute, dit Bertrand en lui serrant la main affectueusement. Nos princes sont nos princes : nous n'en resterons pas moins amis comme si nous combattons encore dans les mêmes rangs.

— Amen, répliqua Calverley avec un gros soupir ; et comme si ce mot lui eût tout à coup rappelé d'autres temps, il chercha des yeux le jeune écuyer qui se tenoit à peu de distance : — Viens donc, viens donc toi, dit-il à Robert ; ne veux-tu pas aussi m'embrasser pour la dernière fois ?

Robert se hâta de s'avancer, et le bon Anglais le serra dans ses bras à plusieurs reprises. Souviens-toi de moi, ajouta-t-il.

—Toujours! toujours! répondit Robert avec une vive émotion.

— Par la journée de Bévesque! reprit Calverley dont l'œil devint humide, tu peux compter sur un cœur à toi dans l'armée anglaise.

Plusieurs chevaliers s'étant approchés alors pour avertir Calverley qu'il étoit temps de partir : — Oui, oui, répondit-il; j'étois seulement bien aise de leur dire encore quelques mots; mais nous avons plus d'une affaire à terminer avant de nous mettre en route, et d'ailleurs il ne faut pas s'attendrir ici comme des femmes. Puis embrassant Duguesclin une dernière fois, il serra fortement la main de Robert, et sortit précipitamment ainsi que tous ses compagnons.

Duguesclin les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent hors des cours, en sifflant de toute sa force. — Braves gens! murmura-t-il entre ses dents quand il les eut perdu de vue. Bons camarades! Et pourtant, ajouta-t-il en fixant sur Robert

ses petits yeux gris, dans lesquels rouloient quelques larmes, avant qu'il soit un mois il faudra nous couper la gorge avec eux.

CHAPITRE XI.

Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble,
Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois ;
Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve.

ALFRED DE VIGNY.

DE ce jour, les préparatifs de défense se firent sur tous les points avec une nouvelle activité. La cour revint à Burgos ; où le roi avoit résolu de laisser Jeanne tant que dureroit la guerre. C'est de là

que partoient tous les ordres pour les différentes villes du royaume, afin de presser la levée des troupes, de faire remplir les magasins, de fabriquer les armes. Sire Henri n'avoit pas tardé à distinguer le zèle et l'habileté du jeune écuyer de Duguesclin; il le chargea bientôt de mille détails pour lesquels il s'en reposoit sur lui; chaque jour Robert se trouvoit chargé de quelques missions, soit auprès des différents corps qui se rassembloient de toutes parts, soit auprès de quelques seigneurs éloignés dont il falloit exciter l'ardeur pour la défense du pays. Robert eut lieu de reconnoître que bien peu de ces grands étoient disposés à faire les sacrifices que nécessitoient les circonstances. Comblés des bienfaits de Henri, plusieurs lui refusoient leur assistance à l'heure du danger, ou bien agissoient si mollement, qu'ils se ménageoient des excuses dans le cas où don Pèdre reprendroit sa couronne. En vain Robert leur représentoit que leur salut étoit entièrement dépen-

dant du sort de cette guerre, que Pierre, une fois vainqueur, c'en étoit fait d'eux : — Sa vengeance, répondoient quelques-uns, tombera principalement sur ceux dont la bannière marchera contre lui. On dit le prince de Galles arrivé sur la frontière avec une armée de quarante mille hommes : il est prudent d'attendre avant de se déclarer.

— Ne l'êtes-vous donc pas ? répondoit le jeune écuyer, Henri n'a-t-il pas reçu vos serments ?

— Pierre les avoit reçus de même.

— Pourquoi donc l'avez-vous abandonné ? s'écrioit Robert, indigné d'une pareille duplicité.

Heureusement d'autres grands se trouvoient compromis au point de ne pouvoir garder la neutralité, et mettoient sur pied tout ce qu'ils pouvoient lever d'hommes ; car il étoit trop réel que l'armée anglaise s'avançoit. Le prince de Galles, après avoir passé les Pyrénées par les gorges de Roncevaux, venoit de tra-

Verser la Navarre , dont le perfide Charles-le-Mauvais lui avoit permis le passage à la tête de quarante mille hommes, tant à pied qu'à cheval. Grâce à l'amour que lui portoient les Castillans , les forces de Henri étoient encore plus considérables. Elles s'élevoient à vingt mille cavaliers et quarante mille fantassins , sans compter cinq mille hommes des compagnies qui restoient encore à Duguesclin , et sur lesquels portoit surtout la confiance générale.

Les nouvelles que l'on recevoit chaque jour décidèrent le roi à partir sans retard avec tout ce qui restoit encore de troupes à Burgos , pour aller disputer l'entrée de l'Espagne à son terrible ennemi. Le départ fut fixé pour le lendemain. Robert n'avoit plus qu'un jour pour emporter la douce assurance que Julienne garderoit son souvenir.

Le soir il arriva un des premiers au cercle de la reine ; Julienne , qui ne tarda pas non plus à y paroître , quoique près de

sire Evrard, le chercha des yeux aussitôt, ce qu'elle n'avait jamais fait encore. Elle étoit plus triste, plus pâle que de coutume. Robert, trouvant une fois ses regards attachés sur lui, tira la bague qu'il portoit sans cesse depuis leur entretien dans l'église de Saint-Paul et la pressa de ses lèvres avec un mouvement passionné. Pour la première fois, Julienne ne détourna point la tête. Il sembloit que dans ce jour d'adieu, d'un adieu peut-être éternel ! un sentiment irrésistible étouffât sa prudence. Ses yeux restoient fixés sur le jeune écuyer, et bientôt une larme s'en échappa. Dieu ! que n'eût pas donné Robert, pour lui dire un seul mot : Adieu ! Mais, sire Evrard étoit là ! toujours là ! Plus occupé que jamais de celle qu'il alloit quitter, il ne perdoit pas un instant du bonheur d'être encore près d'elle. Cependant l'heure de se séparer arriva. Robert ne résiste pas au désir qui le dévore. Il s'approche, saisit un moment où la reine adresse la parole au comte.

— Adieu ! dit-il tout bas.

— Adieu ! Robert répond Julienne.

C'est sa voix ! il la reconnoît ! une fois encore cette voix chérie a retenti dans son cœur. Ah ! comme nous allons défendre le chemin de Burgos, s'écrie-t-il en s'adressant aux guerriers qui l'entourent ; car sire Évrard, devenu libre, prenoit le bras de sa femme et sortoit avec elle.

Dès le lever du soleil, le roi et tout ce que Burgos renfermoit de gens de guerre se mit en route pour rejoindre l'armée à Navarette. Le prince de Galles avoit déjà passé l'Ebre au pont de Logrono, et de vives escarmouche avoient lieu chaque jour. Duguesclin ne fut pas long-temps à reconnoître que sa petite poignée d'hommes composoit la force la plus réelle de Henri. Il ne lui fallut pas quinze jours pour compter si peu sur les Espagnols, dans le cas où ils auroient affaire à toute l'armée du prince de Galles que, dans un conseil de guerre il se rangea entièrement de l'avis du maréchal d'Andreghem

qui proposoit de ne point livrer bataille; de placer de bonnes garnisons dans les villes et dans les places fortes du royaume, de se saisir de tous les ports de mer, de distribuer le reste des troupes dans des postes avantageux, et de laisser l'ennemi s'épuiser faute de vivres.

— Je suis d'autant plus pour que l'on prenne ce parti, dit Bertrand, que je sais, à n'en pouvoir douter, que les Anglais meurent de faim dans Logrono. Hier j'ai régalaé un de nos prisonniers dans l'intention de le faire jaser. Comme je lui demandois si les vivres étoient abondants dans leur camp:—*Par ma foi! m'a-t-il dit, il n'y a pas un de nous qui n'eût bientôt mangé deux œufs pelés, s'il les tenoit.* Depuis long-temps ils ont oublié le goût du vin. Le comte d'Espagne et moi, nous leur avons saisi le convoi de bêtes à cornes avec lesquels ils espéroient ravitailler un peu leur armée. Croyez-moi, sire Roi, laissez-les encore manger pendant quelques semaines les glands de vos

chênes, et je vous réponds qu'ils vous feront la visite courte et ne seront pas tentés de vous en faire une seconde.

Le conseil étoit bon à suivre, surtout quand celui qui le donnoit étoit plus connu pour chercher les Anglais que pour les fuir. Cependant, Henri ne le goûta point; il répondit à Duguesclin que, se trouvant supérieur en force à son ennemi, il ne voyoit pas de motif pour se refuser la satisfaction de tirer vengeance des insultes du prince de Galles, et qu'une grande victoire pouvoit seule l'affermir sur le trône.

— Oui, oui, mon noble seigneur, dit aussitôt le comte d'Aice, un des plus grand fanfarons de l'armée; ne prenez conseil en ceci que de votre courage. Ce seroit pitié que de ne pas employer la plus belle armée qui jamais ait suivi son roi. Que pouvez-vous craindre? N'avez vous pas ici sept mille hommes d'armes montés chacun sur un bon coursier cou-

— Oh ! ce n'est pas cela qui m'inquiète, répondit Bertrand ; mais si les Espagnols lâchent pied, nous ne sommes plus que cinq mille hommes, tant des compagnies que de mes Bretons, et tu sauras que la fleur de la chevalerie se trouve dans l'armée anglaise. Celui qui la commande est un grand capitaine, Robert ; oui, le prince de Galles est un grand capitaine, ajouta-t-il en secouant la tête d'un air affirmatif, tandis que Robert le regardoit attentivement, touché de la noble franchise de ce héros. — Ainsi, mon fils, reprit Duguesclin, après avoir réfléchi quelques instants, nous ne pouvons répondre que de sauver l'honneur ; si Dieu veut sauver le reste, tant mieux. Va d'abord trouver le Bègue de Vi'aine et le maréchal d'Andreghem, et dis-leur de venir boire un flacon de vin d'Espagne avec moi ; car nous avons à causer ensemble.

Robert sortit pour exécuter cet ordre, ainsi que plusieurs autres que lui donna Bertrand. L'armée, qui venoit de quitter

Navarette depuis quelques jours , se trouvoit alors campée dans des bruyères, entre la ville de Najare, où logeoit le roi, et la petite rivière de ce nom. Comme il traversoit les tentes , pour se rendre au quartier du maréchal d'Andreghem, situé près de la rivière , il rencontra sire Evrard, qui l'arrêta en lui adressant la parole, ce qui n'étoit jamais arrivé, et fit sur Robert une impression toute extraordinaire.

— Est-il vrai, lui demanda le comte, que l'on doive livrer bataille après demain ?

— On le dit, répondit Robert.

— On dit aussi, reprit sire Evrard, que le prince de Galles nous remplace à Navarette, où il est arrivé avant-hier, en sorte que les Anglais sont maintenant en face de nous ?

— S'ils sont en face de nous, répondit Robert en riant, afin de mieux cacher le trouble involontaire que lui causoit cette

rencontre, nous abrèges moins de chemin à faire pour les aller trouver.

— J'espère, poursuivit l'époux de Julienne, que sire Bertrand trouvera bon que mes hommes d'armes et moi, quoique arrivés avec les Espagnols, nous nous plaçons dans sa bataille (1).

— Sire Bertrand ne peut jamais trouver que des braves soient de trop; répliqua le jeune écuyer.

— Aucun de nous, j'en répons, n'épargnera les Anglais, dit sire Evrard avec un sourire féroce. Pour mon compte, j'attends cette journée depuis long-temps. Fasse le ciel! fasse le ciel! dit-il le visage en feu, que mon glaive rencontre la poitrine du prince de Galles.

— Je ne puis souhaiter la mort d'un héros, dit Robert. Le prince de Galles est le dernier des Anglais que je voudusse voir succomber.

— A vous permis, reprit le comte d'un

(1) Corps d'armée.

air dédaigneux. Dix ans de haine m'ont disposé tout autrement, moi, et la vue la plus douce à mes yeux seroit celle de son cadavre. Mais laissons cela, continua-t-il, s'efforçant de prendre un ton plus calme. Allez-vous rejoindre sire Bertrand?

— Non. Je l'ai laissé dans Najare.

— Je ne vous retiens donc pas davantage, reprit-il; et saluant froidement le jeune écuyer, il s'éloigna.

— Que cet homme paroît haineux! se dit Robert en le regardant aller. Que ses passions sont violentes! Je ne suis pas surpris de l'effroi qu'il inspire à cet ange de douceur, de bonté! Mais comment a-t-elle pu l'aimer jamais? Entièrement ramené au souvenir de Julienne, il auroit oublié et la bataille que l'on devoit livrer, et les ordres dont il étoit porteur, s'il n'eût été arraché à ses réflexions par un grand nombre de ses compagnons d'armes qui s'empressoient de l'aborder pour savoir des nouvelles. Le bruit de la résolution qui venoit d'être prise dans le con-

seil s'étoit répandu ; tous les esprits en étoient occupés. On prétendoit qu'il s'opéroit déjà quelques mouvements de troupes à droite et à gauche du camp , et l'on voyoit porter des ordres de tous côtés. Robert, repoussant aussitôt une pensée trop chère, voulut n'être plus qu'à ses devoirs. Pendant cette journée et la suivante il ne descendit de cheval que pour quelques instants. Sans cesse à la suite de son maître, ou porteur de ses ordres, il se montra aussi exact que diligent. Il reçut la récompense de ce zèle, lorsque le soir Duguesclin lui dit : — Maintenant, mon fils, va prendre du repos, et demain tiens-toi toujours fort près de moi, pendant que nous nous battons.

CHAPITRE XII.

Le coursier retenu par un frein impuissant,
Sur ses genoux pliés, s'arrête en frémissant,
La foudre dort encore, et sur la foule immense,
Plane avec la terreur un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas.

LA MARTINE.

IL étoit convenu que dans la nuit qui précédoit la bataille chacun devoit se mettre sur pied au premier son de trompette, s'armer au second. et monter à cheval au troisième pour aller se ran-

prends ce paquet, je te le demande en grâce; j'ai voulu simplement tout prévoir; mais j'ai le pressentiment que nous souperons gaiement ce soir à Navarette.

— A la bonne heure, répondit George en mettant le paquet dans son sein, je veux bien me charger de ces lettres pour vous contenter; mais, par saint Jacques! je ne les remettrai qu'à vous ou au diable.

Dans ce moment le premier son de trompette se fit entendre. — Voilà minuit, dit Robert. Donne-moi un verre de ce vin et buvons tous les deux à Julienne.

— A la bonne et belle dame donc, répliqua George en remplissant son verre après avoir rempli celui de son maître.

— A Julienne, reprit Robert; ce nom chéri protégera nos armes. Maintenant prépare nos chevaux; pour moi je passe chez sire Bertrand; car je suis sûr qu'il n'a pas attendu le signal pour sortir de son lit.

Duguesclin en effet étoit sur pied depuis long-temps, et se faisoit alors lacer

ses brassards. Robert remarqua qu'il étoit fort rêveur, et qu'il ne prenoit aucune part à la bruyante conversation établie entre le méréchal d'Andreghem, le Bègue de Vilaine et les autres chevaliers qui l'entouroient.

Ayant levé les yeux sur Robert qui venoit de s'approcher : — Quel jour avons-nous aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

— Le trois avril, répondit le jeune écuyer.

— Mauvais jour ! reprit Duguesclin en secouant la tête, un de ceux où Tiphaine m'a dit de ne point guerroyer si je voulois éviter les mésaventures.

Robert sourit.

— J'ai long-temps comme toi traité tout cela de vision, poursuivit le grand capitaine. Je souriois aussi des prédictions de ma femme ; mais je n'en ai pas moins été fait prisonnier le jour de la bataille d'Aurai, qu'elle m'avoit marqué comme un de mes jours malheureux.

— J'espère, dit Robert, que la bataille qui va se livrer fera mentir le pronostic.

— Je l'espère aussi; mais j'aimerois mieux que nous eussions un autre quatorzième du mois.

Le second son de la trompette s'étant alors fait entendre. — Savez-vous, dit Bertrand en s'adressant à tous ceux qui l'entouroient, que tout se passe dans l'armée anglaise comme ici? J'ai su par un de nos coureurs que les mêmes ordres y sont donnés. Ceci fit tourner la conversation sur les capitaines anglais à qui l'on alloit avoir affaire. Le duc de Lancastre, frère du prince de Galles, Chandos, le capital de Buch et tous les autres furent passés en revue, et leur talent pour la guerre plus ou moins vanté. Au sang-froid, à la franche gaieté qui régnoient dans cet entretien, on n'eût jamais pu croire que les hommes qui causoient ainsi alloient dans quelques minutes marcher sur le champ de bataille, où il étoit vraisemblable qu'un grand nombre d'entre eux resteroient.

Telle est la force de l'habitude, même quand il s'agit des plus grands dangers, que pas un de ces guerriers ne songeoit à la mort. Enfin ils descendirent tous dans la cour, et la trompette ayant résonné pour la troisième fois, en une minute tout le monde fut à cheval et l'on partit.

L'aube du jour commençoit à paroître; après avoir passé la petite rivière de Najare, toutes les troupes se déployèrent dans la plaine et s'y rangèrent en bataille. Le corps d'armée commandé par Duguesclin, et composé de toutes les compagnies et des Arragonnais, se plaça au centre, ayant à sa gauche un second corps sous les ordres de don Tello, frère de Henri, et à sa droite un troisième beaucoup plus considérable que dirigeoit le roi lui-même.

Dès que l'on fut placé en ordre sous les différentes bannières, Henri parcourut tous les rangs, encourageant les troupes, exhortant les seigneurs à maintenir sur sa tête la couronne qu'ils lui avoient

donnée. Tous répondant par les plus vives acclamations d'amour et de dévouement, Henri, plein de joie et d'espérance, ne voulut pas laisser refroidir un si beau zèle, et donna l'ordre de marcher aussitôt en avant. Le soleil étoit levé alors, et c'étoit un magnifique spectacle que cette prodigieuse quantité d'hommes s'avancant en ordre, serrés de façon que pas un ne dépassoit l'autre; que ces brillantes, armures qui présentoient l'aspect d'un mur d'acier, et ces riches bannières que le vent du matin faisoit flotter de tous côtés.

On avoit fait très-peu de chemin vers Navarette lorsque l'on s'arrêta à la vue de toute l'armée anglaise rangée en ordre de bataille devant les murs de cette ville. Aussitôt un bruit semblable à celui du tonnerre se fit entendre. Les Espagnols crioient: — *Castille au roi Henri!* et la troupe du prince de Galles: — *Saint George Guyenne!* Les deux lignes s'ébranlèrent à l'instant, et le combat le plus ter-

rible s'engagea sur plusieurs points à la fois. Ceux des Espagnols qui étoient armés de frondes dont ils se servoient très-habilement, commencèrent à lancer une grêle de pierres sur les Anglais qui, n'étant point accoutumés à ce genre d'attaque, en furent d'abord un peu déconcertés, mais n'en rispostèrent pas moins par une nuée de flèches qui parvint bientôt à éclaircir les premiers rangs espagnols. Henri suivi des siens s'étoit précipité sur le corps de l'armée qui lui faisoit face, tandis que le duc de Lancastre et Chandos, qui avoient osé avec leur avant-garde attaquer le centre, où se trouvoit Duguesclin, étoient repoussés de manière à les dégoûter de leur entreprise. Le capital de Buch, qui s'en aperçut et qui reconnut Bertrand et ses Bretons, défendit à sa troupe de s'attaquer à ces gens-là que rien ne pourroit entamer, et commanda de fondre sur l'aile gauche où l'on auroit meilleur marché de don Tello et de son monde. Bientôt la mêlée devint telle que chacun

— Par mon chef ! cet Evrard est un des plus braves champions que j'aie vus !

Sur les points où se trouvoit Bertrand et les siens la victoire paroissoit assurée. Quand tout à coup on entendit crier de toutes parts : L'aile gauche plie ! l'aile gauche plie ! — Oh ! les lâches , s'écrie Duguesclin, qu'ont-ils fait de leur jactance ? Il tournoit son cheval pour se porter de ce côté ; mais il n'étoit plus temps : déjà les Espagnols s'enfuyoient à bride abattue , poursuivis l'épée dans les reins par les Anglais. — Ferme ici ! ferme ! cria Duguesclin ; nous allons être pris en flanc. En effet , plus de trois mille hommes , commandés par le prince de Galles , tombèrent tout à coup sur le centre , où le combat devint épouvantable.

Une grande partie des Espagnols au milieu desquels se trouvoit Henri , voyant fuir les leurs , commencèrent aussi à lâcher pied. Le prince au désespoir criait : Mes amis , que faites-vous ? Voulez-vous trahir et livrer votre roi ? Ralliez-

vous! ralliez-vous! la journée est à nous.

Trois fois il parvint à leur rendre le courage, trois fois il les ramena contre l'ennemi; mais enfin aucun discours ne put arrêter des gens à qui la terreur sembloit avoir donné des ailes. Les uns fuyoient vers Najare, poursuivis de si près par les Anglais que ceux-ci entrèrent dans la ville avec eux; d'autres couroient du côté de l'Ebre et se précipitoient dans l'eau, où le fer de l'ennemi les atteignoit encore et rougissoit les flots de leur sang. Le corps de réserve, la dernière ressource du malheureux Henri, saisi du même effroi, prit à bride abattue le chemin d'un bois dans le fond duquel il se hâta de se cacher.

Enfin cette formidable armée se dispersa, s'anéantit en un clin-d'œil, et disparut pour ainsi dire au coup de baguette de la peur.

Duguesclin, témoin d'un pareil désastre, vola à la recherche de Henri pour le tirer du danger. Il aperçut ce malheureux

prince qui se battoit encore comme un lion, entouré du peu de troupes qui lui étoient restées fidèles. Il se fait jour avec son glaive à travers une foule d'ennemis, joint le roi, prend son cheval par la bride et le tire de la mêlée en lui disant : Tout est perdu, sauvez-vous au plus tôt.

— Me sauver ! me sauver ! dit Henri qui paroissoit n'avoir plus la tête à lui, tant le désespoir l'accabloit.

— Il le faut, attendez une autre journée ; c'est toujours quelque chose que de gagner du temps. Partez, tandis que nous allons continuer à soutenir ici de notre mieux.

— Ah ! Bertrand, dit l'infortuné prince, ma perte entraîne donc la vôtre ? Malheureux que je suis !

— Ne vous mettez pas en peine de moi. Partez, que je ne vous voie pas tomber dans les mains de Pierre, de ce renégat que le ciel confonde !

Henri lui serra la main et prit un autre cheval ; mais, forcé d'abandonner le champ

de bataille, il voulut au moins le quitter en héros. Un gros escadron d'Anglais se trouvoit devant lui : il se jeta tout au milieu comme un enragé, frappant d'estoc et de taille, à droite et à gauche, tuant, renversant tout ce qu'il rencontroit, et fut assez heureux, lui quatrième, pour s'ouvrir le passage de l'autre côté de l'armée anglaise. Bertrand, qui ne le perdoit pas de vue, regarda Le Bègue de Vilaine et Robert. — Par Roland ! dit-il, il méritoit la couronne. Puis, levant les yeux au ciel, il se jeta dans la mêlée.

Le départ de Henri acheva de décourager ceux des Espagnols qui avoient tenu bon jusque là. La plus grande partie lâcha pied dans la crainte surtout de tomber au pouvoir de Pierre. Duguesclin, s'apercevant de cette seconde défection, ordonna à Robert de courir après eux et de faire tous ses efforts pour les rallier. — Prie-les, presse-les, donne leur de ton sabre dans le dos, lui dit-il. Robert partit à l'instant, suivi seulement de George,

qui, pendant tout le combat, ne l'avoit pas plus quitté que son ombre. Quoiqu'il eût mis son cheval au galop, il lui fut impossible de joindre les fuyards, tant les instances qu'il leur faisoit de loin sembloient ajouter encore à leur vélocité. Las de les poursuivre, Robert revenoit sur le champ de bataille, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Il se retourna et vit un de ses malheureux compagnons d'armes blessé et gisant sur la terre, qui le conjuroit de s'arrêter. Robert et George s'approchèrent de lui.... C'étoit sire Evrard. — J'ai peu d'instans à vivre, dit-il au jeune écuyer. Si vous avez quelque pitié dans l'âme, faites que je dise un mot à sire Bertrand.

— Je vais le chercher, répondit Robert dans le plus grand saisissement; et piquant des deux aussitôt, il rejoint Duguesclin, lui dit que sire Evrard, mourant, est à peu de distance, et le supplie de l'entendre un instant.

— Mourant! répondit Bertrand. Je n'en

suis pas surpris. Mène-moi à ce brave homme.

— Ah! sire Bertrand, s'écria Évrard dès qu'il aperçut Duguesclin; la journée est donc aux Anglais?

— Nos gens tiennent encore, répondit Bertrand qui ne pouvoit lui donner d'autre consolation.

— Ainsi le prince de Galles l'emporte! Une grâce donc, une grâce, sire Bertrand, poursuivit-il en s'efforçant de se soulever sur celui de ses bras qui n'étoit pas blessé, quoique le sang qui s'étoit fait passage coulait de tous côtés sur son armure.

— Parle, mon brave, répondit Duguesclin qui descendit de cheval pour le mieux entendre.

— J'espère avoir fait mon devoir?

— Plus que ton devoir, mon digne camarade.

— Eh bien! vous pouvez me payer mon sang, vous pouvez m'adoucir la mort qui ne tardera pas à fermer mes yeux.

— Sur mon âme ! je le veux, s'écrie Duguesclin.

— La reine va quitter Burgos et même la Castille sans doute, reprit sire Evrard en faisant les plus grands efforts pour articuler des sons qui finirent par devenir inintelligibles. Promettez-moi de protéger, de sauver ma femme, ma Julienne. Envoyez quelqu'un de sûr;... il en est temps encore... Qu'elle parte;... que...

— Je le jure, dit Bertrand en saisissant sa main glacée; meurs content.

Evrard rouvrit les yeux un instant, les porta sur Duguesclin, prononça le nom de Julienne, et sa tête retomba sur la poussière.

— Il est mort, dit Bertrand, mais par le nom de ma mère ! je lui tiendrai ma parole. Alors, comme il regardoit autour de lui pour voir s'il apercevoit un de ses serviteurs, il remarqua George, qui se tenoit près de son maître. — Pars à l'instant pour Burgos, toi, lui dit-il, prends-y la dame Julienne et conduis-la de ma part à la reine

de France. Pour qu'à Paris on ne doute pas de ton dire, montre à la reine cette chaîne qu'elle a mise elle-même à mon cou après le siège de Montereau. En achevant ces mots il donna la chaîne au chasseur, remonta à cheval et partit comme un trait. George restoit immobile sans qu'il fût possible de deviner s'il suivroit ou non l'ordre qu'il venoit de recevoir. Mais Robert, qui n'avoit pas de temps à perdre, le regardant d'un air égaré: — Si tu ne pars à l'instant pour Burgos, lui dit-il, si tu ne vas pas sauver une vie qui m'est cent fois plus précieuse que la mienne, une vie que je ne puis aller sauver moi-même, je laisse mon sabre ici, et je vais de ce pas me jeter au milieu des Anglais.

— Je pars! je pars! dit George effrayé de cette terrible menace, et de l'état d'égarément où il voyoit son maître.

— A l'instant? reprit Robert.

— A l'instant. Vous nous retrouverez à Paris, reprit le chasseur en piquant des deux.

— Que le ciel te protège! mon cher George, lui cria Robert, ~~qui~~ deux minutes après avoit rejoint Duguesclin au fort de la mêlée.

Ce qui restoit des compagnies et des Bretons faisoit toujours bonne contenance, et ne cédoit pas un pouce de terrain. Le peu d'Espagnols qui n'avoient pas lâché pied s'étoient réfugiés derrière eux pour en être couverts. Cette brave cavalerie, où l'on ne comptoit déjà plus que douze ou treize cents hommes, soutenoit encore l'effort de tout une armée. Partout les Anglais se battoient dix contre un, et partout ils étoient repoussés. Le cri de ralliement de la valeureuse troupe étoit : Guesclin! Guesclin! mais tout ordre avoit cessé d'exister, chacun se battoit pour son compte, se signalant par les plus grands faits d'armes. Là Le Bègue de Vilaine, Gauvain Bailleul et L'Allemand de Saint-Venant se défendoient seuls contre une division entière; ici le maréchal d'Andreghem, se servant de son sabre d'une main,

arrachoit de l'autre une bannière anglaise à celui qui la portoit, et la fouloit aux pieds dans l'excès de sa rage. Bertrand s'étoit armé d'une hache, et n'en portoit pas un coup qui n'abattît un Anglais; croyant pouvoir espérer un prodige, il ne cessoit d'encourager son monde, soit par quelques mots énergiques, soit en renversant plus d'ennemis à lui seul que n'auroit pu le faire tout un escadron. Le cheval de Robert tomba mort sous lui: — Prends celui-ci, lui dit-il en jetant par terre, d'un coup de sa hache, le chevalier qui le montoit. Mais Robert pour le moment avoit tout autre chose à faire qu'à profiter de cet offre: séparé tout à coup de Duguesclin par un gros d'ennemis, jamais de la journée il ne s'étoit trouvé en plus grand danger, et frappoit d'estoc et de taille pour parvenir à se dégager. Tous ses coups portoiént; bientôt il se fit pour ainsi dire un rempart de ceux qu'il abattoit autour de lui. Les Anglais, admirant sa valeur, lui crioient de se rendre, qu'il lui étoit im-

possible de résister; mais ni ces invitations, ni l'excès de la fatigue qu'il commençoit à ressentir, surtout depuis qu'il étoit à pied, ne purent ralentir sa furie. Son courage lui tenant lieu de force, il continuait à se défendre comme un lion, jusqu'à ce que le secours de quelques-uns des siens l'aidât à se tirer entièrement de presse.

Il en étoit à peine dehors, qu'il vit tomber à quelques pas de lui celui des tard-venus qu'il avoit connu le premier, le pauvre Thomas Walter qu'un coup de lance venoit de renverser. Le Flamand, avant d'expirer, fit plusieurs signes de croix, terminant ainsi une vie passée dans le désordre et le carnage.

La vue de Thomas Walter reporta rapidement l'imagination de Robert à d'autres temps. Elle lui rappela l'abbaye et les paisibles jours passés près de Dom Ambroise; mais on peut dire que cette pensée fut un éclair, car il n'étoit pas alors en position de réfléchir long-temps.

La vaillante troupe diminuoit à vue d'œil, mais ce qui restoit encore se battoit toujours avec la même fureur; car Bertrand leur crioit de ne point se désespérer du succès de la journée. Enfin le prince de Galles, las de voir assommer son monde par une poignée d'hommes, fit un dernier effort pour les envelopper et les obliger à se rendre. En une minute, ils se virent cernés de toutes parts sans cesser de disputer la victoire à la multitude qui les entouroit. Le prince de Galles et les autres capitaines anglais leur criaient à tue-tête : *Rendez-vous, rendez-vous, on aura pour vous les égards que l'on doit à de si braves gens !* Une voix s'élevait par-dessus toutes les autres voix, c'étoit celle de Hugh Calverley : — Rends-toi, Bertrand, crioit-il, rends-toi, mon brave Bertrand ! Duguesclin, couvert de sang, de poussière, hors d'état de soulever encore son bras pour frapper un dernier coup, regarde autour de lui, voit presque tous les siens par terre, une ar-

mée entière au milieu de laquelle il trouve enfermé; il pousse un profond soupir, élève la voix et dit : Je me rends à prince de Galles. A ces mots tous ceux qui l'entouroient baissent leur glaive. A moi, à moi, mon fils, pour t'épargner une rançon, s'écrie Hugh Calverley saisissant le sabre de Robert, qui, à demi mort de fatigue, tombe dans les bras d'un bon Anglais.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

THE NOVICE.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON
rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

LE NOVICE,

Par M^{me} de Bavor.

Trop peu de temps ! dans la plus douce chose
Il fut heureux.

DUCIS.

DEUXIEME ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N^o 14.

1830.



LE NOVICE,

ROMAN

DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Et je lais tous les hommes ;
Les uns , parce qu'ils sont méchants et malfaisants ,
Et les autres , pour être aux méchants complaisants ,
Et n'avoir pas pour eux les haines vigoureuses .
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses .

MOLIÈRE.

DÉLIVRÉ sur le champ de bataille même, Robert étoit libre. Il pouvoit à l'instant partir pour Burgos, voler lui-même au secours de Julienne ; mais l'honneur lui disoit que sa plus forte chaîne n'étoit pas brisée. Abandonneroit-il dans les fers son maître, son protecteur ; le héros qui venoit de rendre son glaive ? L'élève de dom

Ambroise délivra son avenir du remords d'avoir pu délibérer un moment. A peine eut-il remercié Calverley de la liberté qui lui étoit rendue, que, détournant les yeux, en poussant un profond soupir, du chemin qui conduisoit à la capitale de la Castille, il prit rapidement celui de Navarette, où les Anglais rentroient alors, et conduisoient leurs nombreux prisonniers. Il fut un temps extraordinaire avant de pouvoir pénétrer dans la ville. Non-seulement la route et les portes étoient encombrées par la foule des vainqueurs et des vaincus, mais tous ceux de ses malheureux compagnons d'armes qu'il rencontroit, marchant tristement près d'un chevalier anglais, l'arrétoient à chaque pas pour s'informer de ce qu'étoit devenu Duguesclin. — Est-il vrai qu'il soit blessé? disoit l'un. — Le prince de Galles est bien capable de lui faire garder prison, disoit l'autre; car mieux vaut pour l'Angleterre tenir Duguesclin que tenir une province. Robert répondoit brièvement à tous ces dis-

cours, pressé, comme il l'étoit lui-même, de s'instruire du sort de celui auquel il sacrifioit peut-être tout le bonheur de sa vie. Enfin plus de quatre heures s'étoient écoulées depuis l'instant où il avoit quitté le champ de bataille, lorsqu'il parvint à savoir qu'il trouveroit Bertrand chez Chandos, à qui le prince de Galles en avoit confié la garde.

S'étant fait indiquer cette demeure, il s'y rendit aussitôt. La maison étoit remplie du haut en bas de chevaliers, d'archers de l'armée anglaise, dont la joie, les cris et les chants contrastoient si fort avec la situation du grand homme qu'on venoit d'y renfermer, que le cœur de Robert se serra douloureusement. Arrivé à la porte d'une chambre, dans laquelle on lui dit qu'il trouveroit son maître, il remarqua qu'on n'y avoit point placé de sentinelle.

— Grâces soient rendues à Dieu ! pensa Robert, ils ne l'ont pas mis en prison.

— Monseigneur, c'est moi, dit-il en

frappant doucement à la porte; et il entra.

Dans un mauvais taudis, où se trouvoient à peine quelques meubles, il aperçut le brave, les deux coudes appuyés sur une table, et sa tête cachée entre ses deux mains. A la voix de son jeune écuyer, Duguesclin quitta cette position, et lui sourit avec amitié. — C'est toi, mon enfant, lui dit-il; voilà la première joie que j'éprouve depuis l'instant où ces couards ont lâché pied.

— La gloire de la journée est à vous, monseigneur, répondit Robert; le prince de Galles lui-même en convient.

— Lui peut-être, répliqua Duguesclin; il s'y connoît. Mais le monde, Robert, le monde voit toujours le meilleur joueur dans celui qui gagne la partie, et nous avons perdu la nôtre d'une rude façon.

— Que faire, que faire, dit le jeune écuyer en rougissant de colère, quand toute une armée vous abandonne ?

— Je te l'avois bien dit, que j'aimerois autant marcher à la tête d'une troupe de

lièvres qu'à la tête de ces gens-là. Que la peur puisse les étouffer tous ! continua-t-il en marchant à grands pas dans la chambre ; ce dom Tello surtout, le frère, le propre frère de notre pauvre Henri !... Mais laissons cela, autrement on pourroit bien étouffer soi-même. Dis-moi, en quel **les** mains es-tu tombé ?

— Dans les mains de Hugh Calverley, **qui** m'a délivré aussitôt sans rançon.

— Tant mieux, car il est possible que **sous** peu de temps j'aie besoin de disposer **de** toi. Je n'espère pas sortir d'ici, tu sens **bien** ; sans financer largement.

— Qu'à cela ne tienne, dit Robert ; le **point** est que vous sortiez.

— Sans doute, reprit Bertrand d'un air **soucieux**, mais ce point-là ne m'est pas **encore** bien clair. Ces derniers mots, qui ravissoient à Robert toute espérance de **pouvoir** bientôt voler à Paris, lui firent éprouver une douleur poignante. Mais on puise tant de force dans les sentiments **généreux**, qu'il parvint à dissimuler sa

peine. Quoi! répondit-il d'une voix légèrement émue, le prince de Galles peut-il faire autre chose que vous rançonner?

— Il pourra tout ce qu'il voudra, reprit Bertrand, car enfin je suis son prisonnier. Du reste, je ne connois encore rien de ses intentions, et je m'épouvante peut-être à tort de quelques mots qui sont échappés à Chandos.

— Ce Chandos, m'a-t-on dit, est un loyal chevalier.

— Il se conduit comme tel avec moi, répliqua Duguesclin, puisqu'il ne me fait pas garder prison. Mais il a voulu ma parole de ne point chercher à m'évader sans le congé du prince de Galles. Par la mort de Dieu! il est maintenant aussi tranquille que s'il me tenoit au cachot.

— Ainsi vous vivrez librement au milieu des Anglais?

— Librement, si tu veux, répondit Duguesclin, sauf pourtant à ne point m'éloigner de la personne du prince de Galles.

— Du prince de Galles! s'écria Robert

s'efforçant de cacher la joyeuse révolution que ce nom venoit d'opérer en lui. Nous suivrons le prince de Galles ! Nous allons donc retourner à Burgos.

— Selon toute apparence, le chemin est libre maintenant, à moins, continua Bertrand qui ne put s'empêcher de rire malgré son humeur, à moins que dom Tello ne se soit embusqué sur la route avec ses braves, pour défendre l'entrée de la capitale.

Le jeune écuyer rit aussi, de meilleur cœur peut-être : car l'idée d'aller à Burgos avoit ramené l'espoir et la paix dans son âme. Privé du bonheur de suivre Julienne, il sauroit là du moins en quels lieux elle avoit porté ses pas. Robert éprouvoit la joie qu'éprouve un condamné dont on vient de commuer la peine.

— Après tout, dit Bertrand, qui peu à peu retrouvoit sa gaieté habituelle, il faut prendre son parti de tout dans ce monde. Tant de braves gens sont morts aujourd'hui qu'on doit remercier Dieu d'être encore sur ses jambes, voire même

sous la garde de messire Chandos. Ce m'est aussi une grande consolation de penser que tu ne me quittes pas, ajouta-t-il en tendant la main au jeune homme.

—Jamais ! jamais ! dit Robert, qui dans le jour même venoit de sacrifier à ce devoir beaucoup plus que sa vie.

Les égards que tous les chevaliers anglais témoignoit à leurs valeureux prisonnier, l'amitié du brave Calverley adoucissoient autant qu'il étoit possible de le faire, la situation de Duguesclin. A la liberté près, il jouissoit de tous les agréments, de tous les honneurs de la vie; néanmoins, comme il le dit plus d'une fois à son jeune écuyer : — Heureux ! trop heureux celui qui ne mange que du pain noir, mais qui peut courir les champs.

On resta peu de temps à Navarette; il tarδοit au prince de Galles de conduire en triomphe dans sa capitale celui qu'il venoit de placer sur le trône. Peu de jours après la bataille on se mit en route pour Burgos. Tous les genoux se plioient, tou-

tes les têtes se courboient sur le chemin. Une seule journée avoit fait rentrer les deux Castilles sous le joug de Pierre-le-Cruel. La terreur se cachoit sous les démonstrations du respect, de l'amour; le tyran, qui reprenoit sa couronne se voyoit reçu dans les différentes villes, comme l'auroit été le meilleur des rois. A Burgos, où peut-être les craintes étoient plus vives, la lâcheté alla plus loin. Les mêmes hommes qui venoient de crier naguère Vive Henri! crioient plus haut que d'autres, Vive dom Pèdre! Le peuple se pressoit dans les rues pour contempler le monstre qu'il avoit chassé deux mois avant; les grands s'empressoient de venir s'incliner devant lui. De tous côtés des accents joyeux se faisoient entendre aux oreilles de celui dont les imprécations générales avoient accompagné le départ. Duguesclin entrant aussi dans la ville à la suite de Pierre et du prince de Galles, Robert croyoit rêver, il rougissoit pour ses semblables, et jetant sur cette foule des

regards d'indignation : Peut-on voir tout un peuple aussi lâche ! dit-il à Bertrand.

— Cela se passe toujours ainsi, répondit Duguesclin avec ce sourire tranquille de l'expérience. Combien de fois dans notre Bretagne, les mêmes gens n'ont-ils pas crié tour à tour Vive Jean de Montfort ! Vive Charles de Blois ! Tu en verras bien d'autres, si tu vis aussi long-temps que moi !

— J'aimerois autant mourir, je crois, que vivre avec de pareils hommes ! répondit Robert d'un air révolté.

— Bah ! on s'y fait, répliqua le héros breton. Malheur aux vaincus ! c'est l'adage général.

Ce spectacle toutefois portoit dans l'âme de Robert une tristesse si grande, un découragement si pénible, qu'il ne put répondre. Julienne ! Julienne ! se dit-il à lui-même, sans toi c'en seroit fait du bonheur, sans toi je regretterois le cloître ! Son premier soin fut donc, dès qu'on fut logé dans la ville, d'aller prendre des informations sur ce qu'étoient devenues les

reine et les personnes qu'il environnoient. Mais les partisans vraiment dévoués du malheureux Henri avoient fui ; les autres luttoient alors de servilité et d'adulation avec les amis de Pierre, pour réparer des torts connus ou pour cacher des torts ignorés. Les questions importunes de Robert étoient éludées promptement par tous ces seigneurs, qu'il connoissoit parfaitement pour les avoir rencontrés cent fois chez le roi Henri et chez la reine ; aucun de ceux auxquels il s'adressoit ne vouloit paroître instruit de ce qui concernoit une cour qu'on affectoit alors de n'avoir point fréquentée. Enfin le nom de Henri paroissoit oublié de tous ; grands et petits gardoient un silence absolu, et sembloient n'avoir jamais connu ni le malheureux prince ni les siens.

Un soir, que Robert, désespéré de l'inutilité de ses démarches, passoit devant le palais, il en vit sortir plusieurs seigneurs, au milieu desquels il distingua don Alvar, qui, depuis le jour où l'on

avoit craint le départ des compagnies, avoit conservé des relations fréquentes et amicales avec lui. Il se hâta de l'approcher, et fut aussi indigné que surpris de voir cet homme détourner la tête et presser le pas de son cheval, pour l'éviter. Robert étoit à pied; il n'auroit pu le rejoindre : il étoit loin d'ailleurs d'en avoir le désir. Certain d'avoir été reconnu, il restoit immobile à la même place, maudissant ces âmes de boue; maudissant tous les hommes, lorsqu'un page s'approcha de lui, se dit envoyé par dom Alvar, et le pria de vouloir bien le suivre. Robert hésita d'abord. Devoit-il oublier sitôt l'outrage qu'il venoit de recevoir? devoit-il conserver des relations que dom Alvar sembloit ne point vouloir avouer? Mais il falloit donc renoncer à savoir ce qu'étoit devenue Julienne? personne mieux que dom Alvar ne pouvoit l'instruire du sort de la reine? Cette idée triompha bientôt de son ressentiment: de quoi n'eût-elle pas triomphé! Il marcha

Sur les pas du page, cherchant vainement à s'expliquer la conduite du maître, qui pourtant n'avoit rien que de naturel, l'homme et la circonstance donnés. Dom Alvar de tous les courtisans étoit peut-être le plus habile, ayant joint le roi Henri assez tard pour ne point se fermer tout retour auprès du roi Pierre, dans le cas où ce dernier parviendroit à remonter sur le trône. Il venoit effectivement de faire assez aisément sa paix. Mais Henri n'étoit point mort, et tout annonçoit, aux yeux d'un sage observateur, que, le prince de Galles une fois hors de la Castille, son parti ne tarderoit point à reprendre le dessus. Dom Alvar vouloit donc se ménager les vaincus, sans se perdre près du vainqueur, et redoutoit autant d'avoir un ennemi dans l'écuyer de Duguesclin, qu'il avoit craint d'annoncer la moindre liaison avec lui en présence des courtisans.

Le page conduisit Robert dans une rue détournée, sur laquelle donnoient les

derrières de l'hôtel de son maître. Après avoir ouvert une petite porte, il s'introduisit dans un vaste jardin, où don Alvar attendoit le jeune écuyer avec une grande impatience. — Pardonnez-moi, lui dit-
dès que le page les eut laissés seuls, pardonnez-moi, sire écuyer, d'avoir fait en présence de tant de gens, dont la plupart sont mes ennemis, de ne pouvoir vous connoître. Ma position à la cour de Pierre est devenue très-difficile, et le moindre imprudence peut me compromettre et me perdre : aujourd'hui nous nous voyons contraints de maudire tout haut ce que nous regrettons tout bas. Telle est la suite d'une révolution aussi rapide que funeste.

Robert, surpris de l'impudence avec laquelle on lui avoit tant de bassesses fixa de grands yeux étonnés sur celui qui venoit de parler ainsi; puis, souriant d'un air de dédain : — Fort bien, dit-il, fort bien, seigneur don Alvar; mais que m'avez-vous dit?

— Ce que je vous veux ! reprit dom Alvar ; m'informer du sort du brave Duguesclin, de celui du malheureux Henri.

— Mon maître, vous ne l'ignorez pas , est prisonnier du prince de Galles ; quant à votre roi , dom Alvar , grâces au ciel et à son courage, il est en lieu sûr, jusqu'au jour où il viendra punir tant de lâches qui l'ont abandonné, tant de traîtres qui trahissent leurs sermens.

— Il est certain , dit dom Alvar sans se déconcerter le moins du monde, il est certain que dom Tello s'est conduit d'une manière indigne, ainsi que sa troupe. C'est lui-même pourtant qui a osé venir apporter ici la fatale nouvelle de la déroute. Quel nuit on a passé au palais ! Quelles terreurs ! quel désordre ! La reine a fait aussitôt les apprêts de son départ...

— En quel lieu s'est-elle rendue ? dit vivement Robert.

— A Sarragosse , où je crains bien

qu'elle n'ait pas été fort bien reçue par dom Pèdre (1).

— Elle n'est point partie seule sans doute?

— Avec les trois sœurs du roi et quelques serviteurs. Elle étoit trop peu sûre de la réception qui l'attendoit pour emmener beaucoup de monde. D'ailleurs nous préférons rester, dans l'espoir que le prince de Galles feroit notre paix avec Pierre, ainsi qu'il est arrivé.

— Pourriez-vous me dire, reprit Robert avec un battement de cœur inexprimable, pourriez-vous me dire ce qu'est devenue la jeune comtesse de Clérac, la veuve de sire Evrard?

— La veuve! s'écria dom Alvar; sire Evrard est-il donc mort?

(1) Elle le fut très-mal en effet, et se vit contrainte de se retirer en France; Charles V lui prêta pour asile le château de Pertuis sur les frontières du Roussillon, et elle y resta jusqu'au jour où Henri fut rétabli sur le trône.

— Oni, répondit Robert ; mais la comtesse, la comtesse ?

— J'ignore absolument son sort. Beaucoup des nôtres ont pris le chemin de France ; il est très-vraisemblable qu'elle a été du nombre.

— Fasse le ciel que George soit arrivé à temps ! pensa Robert, qui de ce moment ne prêta plus qu'une foible attention aux discours de dom Alvar.

Ce qui importoit le plus au seigneur castillan, c'étoit d'apprendre si Bertrand devenu libre reprendroit les armes en faveur de Henri ; car sous le sourire joyeux qu'il portoit chaque matin à la cour il cachoit les angoisses d'une profonde terreur. La noblesse castillanne ne pouvoit se dissimuler qu'elle retomboit sous le couteau : en dépit de l'amnistie que le prince de Galles avoit exigée de Pierre, Gomez de Quintina, Sanchez de Moscoso, le fils de l'amirante et plusieurs autres venoient de porter leur tête sur l'échafaud. Le cruel monarque échappoit

sans cesse à la main qui s'efforçoit de le retenir, et, semblable à un tigre attaché à une chaîne trop longue, Pierre répandoit déjà tout le sang qu'il pouvoit répandre. Robert, quoiqu'à très-distraire, devina facilement la pensée de dom Alvar. Il étoit clair que le noble castillan avoit le désir de voir d'autres que lui se compromettre en faveur de la bonne cause. Il s'informoit avec soin du sort de plusieurs seigneurs qu'on ne voyoit point reparoitre à Burgos. Mais, tout en plaignant les vaincus, il n'en ménageoit pas moins les vainqueurs, et le moindre mot un peu hardi qui lui échappoit sur Pierre étoit aussitôt suivi d'une réticence.

Robert répondant vaguement à mille questions qu'il lui adressoit : — Vous me paroissez fort peu au courant de notre avenir ? lui dit dom Alvar.

— Seigneur Velascos, répondit le jeune écuyer, je n'entends rien à la politique ; mais, si j'avois donné ma foi à Henri de Transtamare, je n'attendrois pas qu'il

trouvât des soldats à l'étranger. Ceux de vous qui l'ont salué roi sont assez nombreux pour lui composer une armée. Il est en France, dit-on : partez tous, allez le rejoindre. Si vous suivez cet avis, nous pourrons nous retrouver sous la tente ; autrement recevez mes adieux ; car d'après ce que j'ai vu depuis trois mois, je fuirai toute ma vie les palais.

Robert sortit en achevant ces mots. La dernière espérance qu'il avoit conçue d'être instruit du sort de Julienne venoit de s'évanouir. Une tristesse accablante s'emparoit de son cœur, et pour comble de peine George n'étoit plus là. — Ah ! disoit-il en parcourant à pas lents les rues de Burgos, mon oncle avoit raison. J'étois moins isolé à Saint-Paul que je ne le suis dans cette foule où pas une idée n'est d'accord avec les miennes, où pas un cœur n'est ouvert au mien.

CHAPITRE II.

Plus grand , plus glorieux , plus craint dans les défaites
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

VOLTAIRE.

CINQ mois après la fatale bataille de Navarette, Duguesclin n'avoit pas encore recouvré sa liberté. Le retour du prince de Galles à Bordeaux avoit eu lieu depuis long-temps sans amener

la délivrance du héros breton. En vain chaque jour offroit-il de payer sa rançon, si forte qu'on voulût la fixer. La crainte de rendre à la France un guerrier aussi redoutable retenoit le vainqueur, et Bertrand commençoit à craindre de finir ses jours dans une détention que toute sa force d'âme l'aidoit à peine à supporter. Ses compagnons d'armes, après avoir payé de grandes sommes, étoient retournés dans leurs foyers. Si Robert l'eût abandonné, il restoit seul, accablé d'ennuis, de chagrins ; et Robert ne pouvoit puiser que dans cette pensée le courage dont il avoit besoin lui-même pour résister au désespoir : car chaque jour venoit accroître l'impatience, la douleur, qui le dévorait ; chaque jour il se trouvoit plus malheureux que la veille ; les efforts qu'il faisoit pour se contraindre en présence de Duguesclin achevoient de rendre sa vie si pénible que dans certains instants sa raison étoit prête à l'abandonner. Le jour même de la bataille de Navarette, ayant

nombre de seigneurs anglais, il fut bientôt entouré par plusieurs capitaines, qui, un peu honteux peut-être de la conduite de leur prince, redoublaient pour le héros de témoignages d'estime et d'amitié. Comme il causoit avec eux, le maître entra, l'aperçut, et, venant droit à lui :— Comment va la santé, messire Bertrand ? lui demanda-t-il d'un air de gaieté.

— Assez bien, monseigneur, répondit Bertrand ; il ne tiendrait qu'à vous cependant qu'elle allât mieux.

— J'entends, j'entends, reprit le prince en riant. Mais vous savez sans doute qu'on m'accuse de vous retenir prisonnier parce que je vous crains.

— Il est vrai que quelques-uns le disent, monseigneur ; et c'est grand honneur me faire.

— Vraiment, dit Edouard un peu déconcerté. Eh bien ! messire Bertrand, nous tâcherons de faire taire ceux qui parlent ainsi. Vous êtes libre : fixez vous-même votre rançon.

Bertrand s'inclina avec une respectueuse reconnaissance; puis, relevant la tête, et les yeux brillants de joie : — Cent mille francs, dit-il.

— Cent mille francs! s'écria le prince étonné. Et où prendrez-vous tant d'argent?

— Dans les coffres du roi de France, du pape, du duc d'Anjou, répondit gaiement Bertrand, et si ces princes ne donnent pas tout, les femmes bretonnes fileront, pour compléter la somme.

Cette franche assurance, que lui donnoit la conscience de sa renommée, charma tous les assistants. Le prince de Galles lui-même serra la main de son valeureux rival, en l'assurant que de ce moment il étoit libre, et maître d'aller chercher sa rançon. — De ce moment aussi Henri de Transtamare est roi de Castille (1)! s'écria Bertrand, à qui Chandos rendoit son glaive.

(1) Il le fut l'année suivante.

Une telle exclamation dans la bouche de tout autre n'eût semblé qu'une rodomontade ; mais de la part de Duguesclin elle n'offroit rien de ridicule. Il faut croire qu'elle ne déplut point à Edouard ; car il continua l'entretien de la manière la plus cordiale, jusqu'au moment où l'on vint l'avertir qu'un envoyé du roi son père arrivoit de Londres, et l'attendoit dans son cabinet. Il ne sortit pas cependant sans avoir dit à Duguesclin qu'il espéroit le revoir encore avant son départ.

A peine le prince fut-il dehors, que Bertrand se vit entouré de tous les capitaines anglais, qui le félicitoient de grand cœur sur sa délivrance. Chandos, Hugh Calverley et plusieurs autres lui offrirent aussitôt leurs bourses, pour l'aider à s'acquitter ; mais, tout en leur témoignant sa reconnaissance pour ces marques d'affection, Duguesclin refusa d'user de leurs services ; il préféroit s'adresser aux siens. La princesse de Galles fut la seule personne avec laquelle il ne put se dispenser

de contracter une obligation de ce genre. Elle désira le voir, le fit inviter à dîner pour le même jour, et lui déclara qu'elle vouloit payer vingt mille francs en déduction de sa rançon. Duguesclin s'agenouilla devant elle : — Madame, lui dit-il, je pensois être le plus laid chevalier du monde; mais maintenant les plus beaux n'envieront.

Tandis que Bertrand étoit chez la princesse, Robert, ivre de joie, préparoit tout pour le départ; car il ne doutoit pas que son maître ne fût aussi pressé que lui de quitter Bordeaux, et pensoit que le lendemain même tous deux seroient en route. Incertain du chemin que l'on prendroit d'abord (car depuis le matin il lui avoit été impossible de se trouver seul avec Duguesclin) il se demandoit avec inquiétude si ce seroit celui de Paris. Mais comme on croit aisément ce qu'on désire avec ardeur, il avoit fini par se persuader que Bertrand avoit tout se rendroit auprès du roi de France,

et cette idée lui causoit de tels transports qu'il savoit à peine ce qu'il faisoit. Son premier soin avoit été d'aller faire ses adieux à Calverley. Quoiqu'il éprouvât quelque peine à se séparer du bon Anglais, tant de joie régnoit au fond de son cœur que, tout en l'embrassant, les yeux humides, il répétoit cent fois : — Nous partons ! nous partons ! grâce au ciel ! Enfin nous partons ! et Calverley lui-même ne pouvoit s'empêcher de se réjouir aussi du contentement de l'heureux jeune homme. Les deux amis restèrent long-temps ensemble. Enfin, Robert, de retour au logis, s'étoit remis, pour tromper son impatience, à nettoyer les armes de son maître, les siennes ; allant visiter les chevaux dans l'écurie, veillant à ce que rien ne pût retarder le départ d'une minute ; lorsque Duguesclin, qui rentroit, vint lui frapper sur l'épaule, en lui demandant s'il étoit prêt à monter à cheval.

— Nous partons cette nuit ? s'écria Robert, les yeux rayonnants.

— Non, mais demain matin, au lever du soleil.

— Pour aller ? dit Robert avec un léger tremblement.

— Moi, je vais en Bretagne, répondit Bertrand.

— En Bretagne ! dit le jeune écuyer ; et la cuirasse qu'il tenoit lui échappa des mains pour tomber à terre. En Bretagne ! répéta-t-il d'un air accablé.

— Ne faut-il pas, reprit Bertrand, que je voie Tiphaine ? qu'elle et moi, nous avisions aux moyens de payer ma rançon ? Il ne s'agit pas ici de quelques florins, comme tu sais. Il m'a plu de faire l'orgueilleux ; cela me coûte peut-être trente ou quarante mille francs de trop ; mais quand le vin est tiré, il faut le boire.

Tandis qu'il parloit ainsi, Robert réfléchissoit en lui-même si la liberté de son maître ne lui rendoit pas la sienne, et si, sans manquer à l'honneur, il ne lui

revanche. Il me tarde de me retrouver en face de ce renégat qui tient notre place à Tolède; et, tu peux m'en croire, il ne se passera pas long-temps avant que j'aie l'y chercher. Toutefois, avant de songer à cela, il faut terminer avec le prince de Galles. Tu vas donc m'écrire une lettre pour le roi de France, et demain tu te mettras en route.

Robert se promettoit bien de partir dans la nuit même; mais tout pressé, qu'il fût de prendre le chemin de Paris, de ce Paris vers lequel depuis six mois se dirigeoient tous ses désirs, il n'en écouta pas moins avec l'attention la plus scrupuleuse toutes les instructions verbales que Duguesclin crut devoir joindre à la lettre qu'il lui dicta. Sa joie, son amour, ses espérances, tout céda dans ces derniers moments à la tendresse que lui inspiroit ce héros, qui depuis plusieurs mois lui tenoit lieu de père et qu'il alloit quitter peut-être pour long-temps. Il ne se lassoit pas de considérer ces traits où

rayonnoit tant de gloire , où siégeoit tant de bonté, qu'on n'en voyoit plus la laideur. Il étoit surtout vivement ému de la sollicitude que mettoit Duguesclin à lui indiquer la route qu'il devoit suivre et les moyens d'arriver sans dangers au lieu de sa destination. — Ne voyage pas la nuit, lui disoit-il ; par la mort de Dieu ! il seroit un peu dur, quand on s'est tiré de la bataille de Navarette, d'être assassiné dans un bois ou sur un grand chemin par une douzaine de larrons des compagnies blanches.

— Les pauvres compagnies sont restées en Espagne , répondit Robert, qui ne put refuser un soupir au souvenir de ses compagnons d'armes.

— Elles ne nous ont pas toutes suivis, il s'en faut bien , reprit Bertrand ; et Charles aura long-temps encore beaucoup à faire avant d'en balayer son royaume.

Ils restèrent ainsi à causer ensemble , fort avant dans la nuit ; enfin Duguesclin, qui comptoit lui-même se mettre en route

de grand matin, congédia son jeune écuyer, après lui avoir indiqué le moyen de correspondre avec lui jusqu'au moment où ils se réuniroient de nouveau; Robert saisit la main de son maître, la serra dans les siennes: il alloit la porter à ses lèvres; mais Duguesclin vivement ému le prit dans ses bras, et l'embrassant à plusieurs reprises: — Adieu, mon fils, adieu, dit-il d'une voix altérée. Un quart d'heure après Robert cheminait rapidement sur la route de Paris.

CHAPITRE III.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

RACHIN.

Le cheval que montoit le jeune écuyer,
né en Andalousie et digne de sa noble
patrie, fit d'abord près de trente lieues
sans s'arrêter, si ce n'est le temps néces-
saire pour manger l'avoine. Mais vers la

fin du premier jour de marche, il commença à ralentir le pas de telle manière que Robert, craignant de le voir tomber sous lui, vit bien qu'il falloit se décider à donner du repos au pauvre animal. Il apercevoit un monastère à peu de distance ; il y dirigea ses pas, afin d'obtenir l'hospitalité pour une nuit.

Le religieux qui vint le recevoir, dès qu'on lui eut ouvert, portoit l'habit de l'ordre de saint Benoît. Robert fut saisi d'une vive émotion à la vue de cet habit, à la vue de cette demeure, qui, sans être à beaucoup près aussi spacieuse que l'abbaye de Saint-Paul, étoit pourtant bâtie sur le même plan, ainsi qu'il étoit d'usage alors pour tous les couvents de bénédictins. Une foule de souvenirs assaillirent l'esprit du jeune voyageur au point qu'il éprouva un moment d'illusion assez pénible ; mais bientôt souriant à la peur qu'il avoit eue d'être encore novice, il salua respectueusement le religieux, qu'il venoit d'entendre nommer père Antoine ;

et se laissa conduire par lui dans le logement des hôtes, tandis qu'on prenoit soin de son cheval.

Dom Antoine pouvoit avoir soixante ans environ. Sa figure noble et sévère ne portoit aucune expression de bienveillance, mais les traces que laissent de longues et profondes douleurs. Tout en marchant près de lui, Robert, qui le considéroit attentivement, étoit surtout frappé de l'empreinte d'amertume répandue sur tous ces traits, qui jadis devoient être beaux. Il éprouvoit pour lui une sorte de respect mêlé de terreur, qui l'empêchoit d'oser lui adresser la parole comme il l'eût fait avec tout autre; et il attendoit en silence que son imposant conducteur daignât parler lui-même. Lorsqu'il fut entré dans la chambre où l'on alloit lui servir à souper: — Nous ne pouvons recevoir les voyageurs aussi bien que plusieurs de nous en auroient le désir, dit froidement dom Ambroise, non-seulement parce que notre abbé est fort ma-

lade depuis plusieurs jours, ce qui jette du trouble dans la maison, mais encore parce que le passage des gens d'armes vient d'être si fréquent de ces côtés que nous avons épuisé toutes nos ressources. Il ne nous reste plus de vin par exemple.

— Je n'ai point l'habitude d'en boire, répondit Robert.

— Je vous avois pris pour un homme de guerre, dit le religieux, dont les lèvres s'ouvroient à peine, et du ton d'une personne qui ne prend aucun intérêt à l'entretien.

— Je n'ai pas toujours été homme de guerre, reprit Robert en souriant; je suis bien plus accoutumé au frugal repas que vous avez fait aujourd'hui après vêpres qu'à celui-ci, ajouta-t-il en voyant apporter un plat de viande froide qu'un frère lai posa sur la table.

— J'ai cru qu'on ne vivoit ainsi que vous le dites que dans un monastère, répondit le père Antoine d'un air indifférent.

— Aussi vivois-je dans un monastère,

reprit Robert ; et depuis onze mois seulement, mon père, j'ai quitté l'habit que vous portez.

Ces mots parurent enfin fixer l'attention du religieux. Pour la première fois il jeta un coup d'œil sur le jeune écuyer, et d'un air qui annonçoit quelque surprise : — Vous avez quitté notre habit ? dit-il ; vous étiez religieux ?

— Pas encore, mon père, mais j'étois novice. Le père Antoine arrêta pendant un instant sur Robert des yeux où l'on auroit pu lire un léger sentiment de pitié, si ce regard n'avoit été accompagné d'un sourire plein d'amertume et d'ironie. — Mangez, dit-il en s'appêtant à servir son jeune hôte ; prenez des forces.

Robert se rendit volontiers à cette invitation, car la fatigue de la route lui donnoit un appétit violent ; mais, tout en dévorant le maigre poulet qui se trouvoit devant lui, son esprit étoit vivement préoccupé de la présence du religieux, qui de temps à autre le regardoit d'un

air si étrange , que, sa première faim calmée, il s'empessa de chercher à renouer la conversation.

— Vous me regardez, mon père, dit-il, et sans doute vous êtes surpris de voir un homme qui a pu renoncer à la paix du cloître pour l'agitation du monde?

— Non, répondit dom Antoine d'une voix qui sembloit n'être plus la sienne, tant elle avoit de douceur ; non ! votre âge m'explique tout : mais je m'étonnois de pouvoir plaindre encore un de mes semblables : je croyois que depuis longtemps mon âme étoit fermée à la pitié.

— Et vous me plaignez ? dit Robert, surpris de l'espèce d'effroi que lui faisoit éprouver pour son avenir le discours de cet inconnu.

— Comme le vieux matelot, meurtri et brisé par l'effet des tempêtes, plaint ceux qu'il voit se mettre en mer.

— Et pourtant, dit Robert, il existe des temps calmes et sereins.

— Peut-être, répondit le religieux

d'une voix sombre, peut-être pour l'égoïste, pour l'homme au cœur froid et dur, qui voit triompher l'injustice sans indignation; que ne révoltent pas l'intrigue, la fausseté, la bassesse; qui ne souffre ni de l'abandon ni de l'ingratitude; parce qu'il est assez heureux pour ne point aimer et pour ne point servir ses semblables. Uniquement occupés de leur bien-être, de pareils hommes se mettent à l'abri des angoisses de l'âme; ce sont les seuls qui m'aient paru vivre assez tranquilles. Mais l'être infortuné que la nature a doué d'une imagination active, d'un cœur brûlant, qu'il vive seul! qu'il vive seul! poursuivait dom Ambroise se parlant à lui-même: le bonheur pour lui se réduit à l'absence de la peine. Qu'il se garde de le chercher, et surtout de le placer dans les autres; car chaque lien qu'il forme ici bas lui prépare une douleur.

Le religieux se tut, et resta plongé dans ses réflexions, paroissant avoir complète-

ment oublié qu'il n'étoit pas seul, Robert le considéra pendant quelques minutes, puis il s'approcha de l'infortuné.

— Vous n'avez pas été heureux, mon père, lui dit-il d'un air vivement touché.

Le religieux tressaillit, mais ne répondit pas.

— Moi-même, reprit Robert en soupirant, moi-même j'ai perdu en peu de mois de bien douces illusions ! le monde est loin de m'avoir offert les jouissances que j'en attendois ! de tant de désirs vains, de tant d'espérances trompées, une seule espérance m'est restée. Puisse le ciel ne point l'anéantir ! ajouta-t-il en pensant à Julienne.

— Une espérance ! dit dom Ambroise en serrant la main du jeune écuyer. J'ai beaucoup espéré aussi. Puis prenant une des lampes qui brûloient sur la table : — Votre lit est dans la chambre voisine, mon fils, continua-t-il d'un air tranquille. Je vous laisse : car je suis un de ceux qui veillent cette nuit auprès de notre abbé.

En achevant ces mots le religieux sortit sans attendre une réponse.

Cet entretien avoit jeté dans l'âme de Robert je ne sais quelle impression pénible, que le sommeil profond dans lequel le fit tomber la lassitude ne parvint pas à dissiper. Le lendemain, s'étant levé avec le jour, il demanda, avant de monter sur son cheval, s'il ne pouvoit pas voir le père Antoine; mais on lui répondit que ce religieux étoit encore près de l'abbé, qu'il ne pouvoit quitter. Robert fut donc obligé de partir fort peiné de n'avoir point fait ses adieux à celui que, selon toute apparence, il ne devoit plus revoir, et dont le souvenir le préoccupoit tellement que d'abord il laissa marcher son cheval au petit pas, sans s'en apercevoir. — Il faut, se disoit-il, plongé dans ses tristes réflexions, il faut que cet infortuné ait cruellement souffert, pour avoir sacrifié sa liberté au seul besoin du repos. Pourquoi donc sa voix mélancolique retentit-elle toujours à mon oreille, et semble-

t-elle me prédire le malheur ! Si je ne trouvois pas Julienne à Paris ? si je ne devois plus la revoir ? Cette idée, que Robert n'avoit jamais abordée sans frémir, s'empara de son esprit avec une si grande force, que, saisi d'un mouvement de terreur superstitieuse, il sentit une sueur froide couvrir son front ; il jeta ses regards troublés autour de lui, comme pour calmer son âme par le doux aspect de la nature, et il aperçut alors, à quelque distance, un voyageur qui détachoit son cheval d'un arbre, s'appêtant vraisemblablement à continuer sa route.

Dans ces temps désastreux, un homme, sur un grand chemin, n'osoit passer près d'un autre homme sans se mettre en garde contre lui. Robert s'affermi sur sa selle, porta la main sur ses armes, et, donnant de l'éperon, se mit à marcher au trot. Mais à peine a-t-il fait quelques pas, que, joignant celui dont il veut observer la figure : — George ! George ! s'écrie-t-il en sautant à terre et en s'élançant dans les

bras du chasseur, est-ce toi ? est-ce bien toi ? Et il serroit l'ami de son enfance.

— Oui ! oui ! crioit George hors de lui-même. Quelle joie ! mon Dieu ! quelle joie !

— Tu venois donc me chercher à Bordeaux, mon bon, mon excellent George ?

— Vous veniez donc me trouver à Paris ? vous savez donc qu'elle est à Paris ?

Les cieux ouverts n'auroient pas été plus doux aux yeux de Robert, que ces mots ne l'avoient été à son oreille. A Paris ! elle est à Paris ! Ah, George ! mon ami ! mon frère ! répétoit-il sans pouvoir s'arracher des bras du chasseur. Moments de joie pure ! de joie parfaite ! tout rapides que vous êtes, de combien de peines vous payez.

— Oui ! oui ! elle est à Paris, où je l'ai laissée bien portante, il y a aujourd'hui huit jours.

— Huit jours ! dit Robert. Avons-nous donc encore huit jours de route ?

— Pas moins que cela ; et pourtant mon cheval est bon, et je l'ai mené bon train ;

— Non, non, dit Robert en souriant. Je t'écoute.

— Vous devez vous souvenir qu'il y avoit un petit bois sur la gauche ?

— Oui, dit le jeune écuyer, c'est là que s'est sauvé ce corps de réserve qui nous a abandonnés comme tout le reste.

— Je n'ai pas vu le corps de réserve, mais seulement quelques pauvres fuyards, morts ou blessés, dont je ne me suis guère occupé. J'ai tout de suite avisé un des chênes verts les plus élevés et les plus touffus sur la lisière du bois, et après avoir attaché mon cheval à quelque distance, j'ai grimpé sur cet arbre, et me suis blotti dedans, de manière à n'être point vu et à découvrir toute la plaine.

— Le bois étoit trop éloigné de l'endroit où nous nous battions alors, pour qu'il te fût possible de reconnoître personne ? dit Robert.

— Il est vrai, je ne pouvois distinguer les figures, mais je suivois des yeux tous les panaches blancs que j'apercevois sur

des chevaux noirs, et puis je pensois bien que vous ne vous éloigneriez pas du seigneur Bertrand, et je reconnoissois la place où il devoit être à la quantité d'hommes que je voyois tomber là.

— Pas mal imaginé, dit Robert. Eh bien ?

— Quelquefois la poussière étoit si épaisse que je ne pouvois plus rien voir; mais dès qu'elle se dissipoit un peu, je retrouvois quelques panaches blancs. J'en ai vu tomber plus d'un, et chacun de ceux qui tomboient... George s'arrêta, ses lèvres pâlirent, et reprenant sa respiration : — Je ne vous souhaite pas de vous trouver jamais grimpé sur un arbre dans une pareille circonstance, poursuivit-il, sans oser descendre pour aller vous battre à côté de ceux que l'on écharpe sous vos yeux, sans pouvoir rendre quelques-uns des coups qu'ils reçoivent ! Enfin la peur de vous mettre au désespoir m'a donné le courage de passer ce moment-là. J'espère bien

n'en point passer d'aussi rude dans ma vie.

— Heureusement, ou plutôt malheureusement, ton supplice ne pouvoit être long, dit Robert.

— Bien plus long que je ne l'avois cru d'abord, répondit George, à portée comme je l'étois de juger l'état des choses. Aussi vous voyant tenir si long-temps contre tout une armée, je me disois : c'est fini, ils sont résolus à se faire tous tuer, et je n'ai respiré que quand j'ai vu le mouvement des Anglais pour vous envelopper; je crie à tue-tête : Serrez ! serrez ! il faudra bien qu'il se rendent !

— Par saint Jacques ! dit Robert en riant, je ne croyois pas que tu fusses autant l'ami du prince de Galles.

— J'étois l'ami de tous ceux qui vous laisseroient sur pied, moi ; quand on ne fait qu'assister à une bataille, et qu'on ne se bat pas soi-même, allez, les idées changent terriblement. Le mouvement des Anglais réussit, comme vous le savez, et quel-

ques minutes après, grâce au ciel, je vis cesser le combat. Alors je me dis : il est mort, ou il est prisonnier. S'il vit encore, je ne puis lui rendre un plus grand service que de sauver la dame Julienne; s'il est mort, je dois encore sauver la dame Julienne pour exécuter sa dernière volonté, quitte à voir après.

— Fort bien raisonné, mon bon George, dit Robert.

— Je descendis donc de mon arbre, je remontai à cheval, et le lendemain à la pointe du jour j'entrais dans Burgos. La nouvelle de notre désastre étoit déjà sue dans toute la ville; tout étoit en confusion au palais, la reine alloit partir dans une heure pour se sauver en Aragon. On ne rencontroit que des gens chargés de paquets, qui ne songeoient qu'à s'enfuir le plus vite possible, et le désordre étoit si grand, que je parvins au petit appartement de la dame Julienne sans que personne me demandât si j'étois ou non de la maison. Je la trouvai seule,

pleurant , pleurant , que cela étoit une pitié.

— Pleurant ! dit Robert. Savoit - elle donc déjà la mort de sire Evrard ?

— Pas du tout. Elle savoit seulement qu'on la laissoit à Burgos ; jugez si elle a été joyeuse quand elle a su qui j'étois , quand elle a su que je venois la chercher. Comme nous n'avions pas de temps à perdre je ne me suis pas amusé à lui apprendre la mort de son mari. J'ai dit simplement qu'il avoit obtenu pour elle la protection de monseigneur Duguesclin auprès de la reine de France , et que j'allois la conduire en toute diligence à Paris.

— Je te jure , George , dit Robert en souriant , que j'admire ton habileté. A ta place ce point m'auroit fort embarrassé .

— Pourquoi donc ? dit le chasseur ; le plus pressé n'étoit-il pas d'échapper à l'armée anglaise que j'avois sur mes talons ? Sire Evrard étoit mort ; il n'importoit guère que sa veuve le pleurât deux

jours plus tôt ou plus tard. Nous quittâmes Burgos dès le soir même ; la dame Julienne avoit repris ses habits d'homme.

— J'y pensois, dit Robert ; il étoit bien plus prudent de voyager ainsi.

— Nous prîmes le parti de côtoyer l'Aragon et de ne point traverser la Navarre ; cela nous faisoit faire beaucoup plus de chemin, mais par ce moyen nous étions sûrs d'éviter les Anglais, dont la dame Julienne avoit la plus grande peur. Il paroît qu'elle craignoit des ennemis personnels dans l'armée du prince de Galles.

— Tu ne savois pas que sir Bertrand et moi nous marchions alors avec cette armée.

— Celui qui me l'auroit appris, dit George, m'auroit tiré d'une rude peine ! car j'avois beau me répéter cent fois dans le jour que vous étiez prisonnier, de maudites idées venoient bien souvent me traverser l'esprit ; mais je les repousois de toutes mes forces ; autrement je serois parti comme une flèche pour retourner

— Et pourquoi abrégé? reprit Robert.

— Parce que depuis hier soir je n'ai rien pris, et que je ne serai pas fâché de manger un morceau.

— Achève donc, mon cher George.

— A partir de ce jour, nous avons marché beaucoup plus vite. Comme il étoit convenu qu'aussitôt arrivés à Paris, je prendrais des informations pour aller à votre recherche, la dame Julienne auroit voulu ne pas s'arrêter. Quand nous repartions les matins, elle étoit toujours la première à cheval; je ne puis vraiment concevoir, comment une créature si mince et si frêle a pu soutenir une pareille fatigue. Nos chevaux seuls nous forçoient de nous arrêter quelquefois plusieurs jours de suite; car vous sentez bien que les pauvres bêtes en avoient leur compte, et c'est tout ce qu'elles ont pu faire que de nous traîner jusqu'aux murs de Paris, où nous les avons laissées

en garde à un brave cabaretier, qui vend du bien mauvais vin, par parenthèse.

— Que vous avez dû vous trouver embarrassés tous deux, dans cette grande ville, où vous ne connoissiez personne!

— Bah! je ne m'embarrasse jamais, moi. La dame Julienne avoit emporté de Burgos un petit coffre que je voudrois posséder pour toute fortune. Avec de l'or, on se tire d'affaire à Paris comme ailleurs, et mieux qu'ailleurs; car j'avois déjà su, par le cabaretier, que nous trouverions des auberges. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une auberge?

— Une maison où l'on reçoit des voyageurs pour de l'argent; j'en ai entendu parler à mon père.

— A la bonne heure, car vous n'en avez pas vu plus que moi, ni en Espagne, ni sur la route.

— Ni à Ingelcour, dit Robert en souriant.

— Oh! pour Ingelcour, répondit le

chasseur en riant aux éclats, je voudrais le voir à côté de Paris, il feroit une belle figure. Passe encore pour Tolède ou Burgos, quoique....

— Enfin vous vous êtes logés dans une auberge? interrompit Robert.

— Attendez donc, attendez donc, reprit George, voilà le plus surprenant. Comme nous nous rendions à celle qu'on nous avoit indiquée pour être la plus voisine du palais du roi, devinez un peu qui nous avons rencontré.

— Une personne que tu connoissois?

— Oui, et que vous connoissez aussi.

— Justin Méridan.

— Par saint Gilles! s'écria le chasseur dans la plus grande surprise, comment avez-vous fait pour le nommer tout de suite?

— Parce que c'est le seul habitant de Paris que nous connoissions.

— Vous avez raison, dit George. C'étoit donc Justin Méridan lui-même. Je crus

que le petit homme alloit nous sauter au cou, tant il étoit content de nous voir, et dès qu'il sut ce qui nous amenoit dans sa ville, et que la dame Julienne lui eut dit qui elle étoit, il ne voulut jamais nous laisser aller à l'auberge, et nous emmena loger chez lui.

— Ce bon Méridan ! dit Robert, je l'ai toujours aimé.

— Il avoit, ma foi, bien raison quand il nous disoit à Ingelcour qu'à Paris il étoit tout autre. Il ne s'agissoit plus de la chape râpée et de ce vieux surcot troué aux coudes ; je ne crois pas que le roi Charles ait une plus belle robe de camelot noir que celle qu'il portoit, et je puis dire que je n'avois pas fait depuis long-temps un dîner comme celui qu'il nous donna. Sa sœur, car il demeure avec sa sœur, la dame Brigitte, qui est bien laide comme cinq cents diables réunis, qui parle depuis le matin jusqu'au soir et qui vous cherche dispute à tout propos ; mais, à cela près, c'est la meilleure femme de

monde. Elle a fort bien reçu la dame Julienne; il est vrai que maître Méridan nous a présentés comme de bons amis qu'il lui amenoit, en la priant de nous soigner de son mieux.

— L'excellent homme! s'écria Robert, quel plaisir j'aurai à l'embrasser! Et sans doute, George, il a offert ses services à Julienne pour la présenter à la reine?

— Oh! voilà. C'est que maintenant la dame Julienne ne se soucie plus du tout d'aller à la cour, car le jour de mon départ encore elle m'a dit qu'elle préféroit attendre mon retour dans la maison de maître Méridan, qui l'a pressée d'y rester aussi long-temps qu'il lui plairoit.

— J'en suis ravi, ravi! s'écria Robert; là je pourrai la voir, lui parler librement!

— Une fois établis chez ce bon Justin, reprit le chasseur, nous avons bientôt su des nouvelles de monseigneur Bertrand, et dès que j'ai été guéri.....

— Tu as été malade ? interrompit vivement Robert.

— Pour la première fois de ma vie, répondit George, et bien mal à propos, comme vous voyez. Mais il faut croire que je ne suis pas né pour avoir du chagrin. Sur la fin du voyage je me sentois tout extraordinaire, et à peine arrivé, il s'est déclaré une maladie dont j'ai oublié le nom, qui m'a retenu six semaines au lit comme un sot.

Le jeune écuyer arrêta son cheval un moment.

— Au lit ? répéta-t-il en pâlisant, et je l'ignorois ! et je pouvois ne plus te revoir !

— Oh ! mon Dieu oui, répondit George ; c'étoit fini sans l'habileté de ce grand homme noir, le médecin du roi (1), que maître Méridan a été chercher, et surtout sans les soins de celle que vous devez aimer encore davantage, sans les soins de cet ange.....

(1) Maître Gervais : il étoit grand astrologue.

— De Julienne ! s'écria Robert.

— Qui donc ? répondit le chasseur. Je voudrais que vous eussiez pu la voir, jour et nuit auprès du pauvre George comme y auroit été une sœur, me soutenant la tête, me donnant à boire, m'engageant à la patience ; car Dieu sait si j'enrageois dans les instans où je n'avois pas le délire. Je voudrais que vous eussiez pu la voir, quand...

— Je la vois ! je la vois ! s'écria Robert ; crois-tu donc que je ne la vois pas ?

— Le ciel la récompense à jamais ! reprit le chasseur les yeux humides. Grâce à elle enfin je me suis retrouvé sur mes jambes. Dès que j'ai eu la force de monter à cheval je suis parti, et me voilà.

Le cœur de Robert étoit trop plein pour qu'il pût prononcer une parole. Tendait la main en silence, il serra longtemps celle de George, et quelques larmes délicieuses coulèrent doucement de ses yeux.

CHAPITRE IV.

Et ses yeux dont l'amour étoit brillant de larmes,
Modestes, ressembloient à ces modestes fleurs
Que l'ange des adieux fit naître de ses plumes,
Qui protègent l'absence et sa mélancolie,
Et dont le nom charmant défend que l'on oublie.

DELPHINE GAY.

VOILA Paris, dit George un matin;
masse blanche que vous voyez là
au milieu du brouillard.
ec quelle violence battit le cœur de

Robert en entendant ces mots. Il alloit la revoir ! elle étoit libre ! Trop d'amour, trop de bonheur s'unissoit à ces idées, pour que la joie qu'il éprouvoit ne fût pas au-dessus des forces de l'homme. Aussi lorsque, après avoir franchi la distance qui le séparoit de la ville, il vit le chasseur s'arrêter à la porte d'une maison d'assez jolie apparence, en lui annonçant qu'ils étoient enfin arrivés chez Justin Méridan, son émotion étoit portée au point qu'elle devenoit presque une souffrance. Il respiroit à peine ; une pâleur mortelle couvrait ses traits, et ses jambes trembloient sous lui, quand il fut descendu de cheval pour suivre George, dont la voix retentissoit déjà dans l'escalier.

— Le voilà ! le voilà ! crioit le chasseur à Méridan qui venoit d'ouvrir lui-même la porte de son logis.

Le bon Justin, en apercevant Robert, se jeta à son cou et le tint long-temps embrassé, exprimant sa joie dans un langage moitié français, moitié latin, qui

rappeloit à son jeune ami les premiers temps de leur connoissance.

— Venez, venez, dit-il en lui saisissant le bras, que je vous mène à ma sœur. Vous allez être bien surpris de trouver près d'elle un ancien ami..... Quand je dis un ami..... nous allons voir si vous le reconnoîtrez.

Tout en parlant ainsi, il l'entraînoit vers la salle où Julienne travailloit près de la dame Brigitte, occupée des plus tristes pensées. Mais George l'avoit devancé, annonçant à haute voix l'arrivée de son maître.

— Est-ce lui, George? est-ce lui? dit Julienne en s'élançant au-devant du chasseur; puis à la vue de Robert qui suivoit : — Dieu de bonté! s'écria-t-elle; et perdant l'usage de ses sens elle retomba sans mouvement sur son siège.

— Eh bien! eh bien! dit Méridan, voilà qui se trouve mal à présent! et tous les jours elle prioit les saints pour son retour!

— C'est la faute de ce garçon, dit la dame Brigitte d'un ton d'humeur, tout en frappant dans la main de Julienne, sans pourtant cesser de fixer des regards curieux et scrutateurs sur le jeune écuyer, qui, hors de lui-même, ne pouvoit quel répéter : Julienne ! Julienne ! pour toujours ! pour toujours ! Dieu sait avec quel transport il se seroit précipité à ses pieds si la vue des longs voiles noirs qui la couvroient n'eût fait ce que n'auroit pu faire la présence de la dame Brigitte, de Méridan et de tout l'univers. Julienne revint promptement à elle. Elle tendit la main à George en regardant le jeune écuyer, et ses grands yeux bleus se remplirent de larmes ; puis une légère rougeur colora son charmant visage. — Pardon, dit-elle en se tournant vers la dame Brigitte et son frère, mais je retrouve un ami que je n'espérois plus revoir, le seul qui ait échappé au fer des Anglais.

— Et le seul dont j'aie désiré le retour, dit Méridan sans réfléchir que celle de-

vant qui il parloit de la sorte portoit le deuil d'un chef de compagnie.

Julienne tressaillit et cacha sa tête dans ses deux mains ; une foule de sentiments divers venoient l'assaillir à la fois. Elle se leva, et souriant à travers ses pleurs : — Nous nous reverrons, nous nous reverrons aujourd'hui même, dit-elle en s'adressant à Robert ; mais je suis foible, j'ai beaucoup souffert et depuis longtemps ; je sens que j'ai besoin d'être seule quelques heures. En achevant ces mots elle serra la main de Méridan, celle de Brigitte, et elle sortit.

Robert la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle fut hors de la salle. Rien, rien au monde ne pouvoit plus les séparer ; ne l'avoit-elle pas appelé son ami ! Pénétré du respect que l'on doit à la mémoire de ceux qui ne sont plus, il n'étoit point jaloux des larmes qu'elle donnoit à sire Evrard. Lui-même n'auroit osé parler de son amour à celle qui portoit des habits de veuve ; mais entendre ses accents cha-

que jour, voir chaque jour ces beaux yeux s'attacher sur lui, ce doux sourire accueillir son approche, n'étoit-ce donc pas assez de bonheur? Robert se livroit près de George à ses joyeuses idées, tandis que Méridan parloit bas à sa sœur dans un coin de la salle.

— Je pensois au moyen de loger ici notre jeune ami, disoit-il.

— Le loger ici! répondit le dame Brigitte; quelle inconvenance, mon frère! Etes-vous donc aveugle?

— Comment! que voulez-vous dire?

— Ne voyez-vous pas que ces jeunes gens s'aiment?

— Et pourquoi ne s'aimeroient-ils pas? je les aime bien, moi.

— J'entends qu'ils s'aiment d'amour, reprit la dame Brigitte. Puis levant les épaules d'un air de pitié: — Occupez-vous de vos livres, mon frère, occupez-vous de vos livres.

Méridan n'avoit jamais su répondre à cette phrase; elle lui sembloit renfermer

en cinq mots l'énoncé de tous les motifs sur lesquels se fondeoit l'empire absolu dont jouissoit la dame Brigitte en tout ce qui concernoit la maison.

— Fort bien, fort bien, dit-il; mais qu'ils s'aiment d'amour ou d'amitié, cela ne les empêche pas de dîner ensemble, et je vais au moins l'engager à manger ici tous les jours.

— Tous les jours! dit la dame Brigitte, c'est beaucoup.

— Ma foi, tant pis! répondit Méridan, qui, venant de céder sur un point, croyoit pouvoir s'entêter sur l'autre. Je me suis assis pendant plus de trois mois à la table de son père, c'est bien le moins aujourd'hui qu'il puisse s'asseoir à la mienne. Et le bon Justin ayant fait son offre aussitôt, elle fut acceptée, comme on pense bien, avec autant de joie que de reconnaissance.

— J'aurois voulu de grand cœur vous loger ici, mon cher ami, poursuivit l'écrivain sans remarquer les signes que lui

faisoit la dame Brigitte; mais je ne sais quelles convenances..... des idées que se fait ma sœur.....

— Il est aisé de sentir qu'une jeune femme se trouvant logée dans la maison, la chose est impossible, se hâta de dire la dame Brigitte d'un air fort sec, pour couper court à ce discours.

Robert, qui n'envioit rien tant alors que les bonnes grâces de la vieille fille, répondit de l'air le plus gracieux, qu'il seroit trop heureux de se soumettre aux avis comme aux volontés de dame Brigitte, son plus grand désir étant de trouver une sœur dans la sœur de son ami.

Très-flattée que la demande du jeune homme n'eût pas dépassé la ligne fraternelle, la dame Brigitte sourit, au grand étonnement de Méridan, qui ne se souvenoit plus de l'avoir vue sourire, et répondit avec la plus grande bienveillance en engageant Robert à regarder leur maison comme la sienne.

Dès le jour même, après s'être occupé avec George du soin de se loger dans le voisinage, le jeune écuyer vint donc se placer à la même table que Julienne. Elle étoit alors entièrement remise de sa première émotion, et voulant peut-être indiquer à Robert la conduite qu'elle désiroit qu'il tint, elle se conduisit elle-même avec lui ainsi que l'auroit fait une sœur, lui tendant la main à son arrivée, l'appelant Robert et ne trouvant pas mauvais qu'il l'appelât Julienne ; seulement, si le jeune écuyer la regardoit trop long-temps, son air devenoit sévère, ses yeux peignoient le mécontentement et se détournoient aussitôt.

Robert avoit trop l'habitude de la deviner pour se méprendre à ses désirs. — Faisons ce qu'elle exige, se dit-il, renfermons au fond de mon cœur ces mouvements d'adoration qu'elle m'inspire. Ah ! qu'elle me sourie encore une fois, je ne demande rien de plus. Et dès ce moment il dissimula tant d'amour sous le doux

sentiment de l'amitié, le seul qu'on lui permit, le seul qu'on parût partager.

Dans la soirée, Méridan se rendit à l'hôtel Saint-Paul, afin d'obtenir une audience du roi pour le jeune écuyer, qui désiroit remplir dès le lendemain, s'il étoit possible, la mission dont l'avoit chargé Duguesclin. La dame Brigitte étoit déjà partie pour aller à l'église, où elle passoit une grande partie de sa vie, et George ne tarda pas à sortir aussi, sous le prétexte d'aller s'occuper de l'établissement de son maître et du sien. Robert et Julienne restèrent donc tous les deux seuls, seuls! pour la première fois depuis le jour où ils s'étoient parlé près de la tombe de dom Joseph. Avec quelle violence battit le cœur de Robert, lorsqu'il entendit George refermer la porte! Il craint de relever sa tête, il craint, s'il regarde Julienne, de ne pouvoir contenir assez l'indicible émotion qu'il éprouve; enfin il ose: ses yeux, pleins d'amour et de joie, se portent sur elle. La veuve de

sire Evrard étoit calme, une pensée religieuse et pure bannissoit la rougeur de son front. — Robert, dit-elle en le regardant tristement, vous avez donc reçu son dernier soupir? vous avez assisté à ses derniers moments?

Ces mots auroient éteint tout à coup l'amour de Robert que le changement qui se fit dans les sensations de son âme, dans l'expression de ses traits n'auroit pas été plus grand. — Oui, Julienne, répondit le noble jeune homme, il a parlé de vous, de vous seule.

— L'infortuné! reprit-elle, comme il m'aimoit! et des pleurs coulèrent de ses yeux.

— Vous étiez sa femme, Julienne, il vous a dû le plus grand bonheur dont un mortel puisse jouir sur la terre; cette pensée doit adoucir vos regrets.

— J'étois sa femme; oui, Robert, et souvent, bien souvent depuis sa mort je me jette à genoux, je prie le ciel, je le prie

lui-même, pour qu'il me pardonne de n'avoir pu reconnoître assez tant d'amour.

— Vous pardonner ! s'écria Robert, ne l'aviez-vous pas suivi dans les camps à travers mille dangers ? Ne vous soumettiez-vous pas à son moindre désir ? Les anges, Julienne, les anges ne sont pas plus innocents que vous !

— Dieu sait que j'aurois donné ma vie pour sauver la sienne ! reprit-elle ; vous-même Robert, ne l'auriez-vous pas secouru au péril de vos jours ?

— Au péril de mes jours, répondit le jeune écuyer ; que le ciel me punisse si je mens. Julienne lui tendit la main. — Ce que vous venez de dire me fait du bien, Robert ; Méridan ne sait qu'insulter à la mémoire de vos malheureux compagnons d'armes. Si je pense au pauvre Evrard, je me contrains devant lui, et pourtant il me seroit doux de pouvoir en parler.

— Avec moi, avec moi, répondit-il en imprimant ses lèvres sur cette main si

chère. Mon cœur répondra toujours à la pensée de Julienne.

Julienne attachâ sur lui ses grands yeux remplis de larmes. Ce regard étoit empreint de reconnoissance, de tendresse, et pourtant il n'éleva point dans l'âme de Robert les mouvemens tumultueux d'un délire passionné ; il y porta ce bonheur calme, ce bonheur ineffable dont sans doute on jouit dans le ciel. S'abandonnant pour la première fois au charme d'une confiance sans réserve, Julienne ne lui cacha rien des tristes événemens de sa vie. Avec quelle joie apprit-il les odieux motifs qui l'avoient obligée à fuir son manoir et à devenir l'épouse du comte ! Car, sans en avoir l'intention, Julienne appuyoit sur ces motifs pour expliquer sa conduite, et glissoit légèrement sur toute autre cause. Une femme a-t-elle jamais fait entendre à celui qu'elle aime, que son cœur ait été sensible à un autre amour ? Non. Le passé s'efface si bien alors que l'oubli dispense du mensonge.

Robert l'écoutoit, palpitant de joie, de bonheur, et il attendoit impatiemment, peut-être, qu'elle arrivât dans son récit à l'époque de leur première entrevue dans le château d'Ingelcour, lorsque George et Méridan rentrèrent.

Méridan apprit au jeune écuyer que le roi le recevrait dès le lendemain après son dîner.

— Il vous auroit même reçu ce soir, ajouta-t-il, mais son médecin lui a ordonné de se mettre au lit, parce qu'il vient de lui trouver un peu de fièvre.

— Et s'il est encore malade demain ? répondit Robert.

— Oh ! reprit Méridan, il est malheureusement sujet à ces indispositions, mais chez lui la force d'esprit tient lieu de la force du corps. Je suis bien sûr qu'il ira au conseil comme à l'ordinaire, et qu'il vous recevra, car il a grand désir de vous voir pour causer de votre patron et des affaires de Castille.

— C'est qu'entre nous, mon cher Méridan, répondit Robert, je serois bien fâché qu'on me renvoyât, ainsi que ma lettre, au seigneur Bureau de la Rivière.

— Soyez tranquille, Charles fait ses affaires lui-même, surtout quand il s'agit de Duguesclin. Vous viendrez me prendre avant onze heures, car le roi dîne à dix.

— Il paroît, maître Méridan, dit George, que vous avez vos entrées libres à l'hôtel Saint-Paul ?

— J'y passe la plus grande partie de ma vie, répondit l'écrivain, soit pour mettre de l'ordre dans la bibliothèque, et pour y travailler, soit pour me rendre aux ordres du roi, qui me fait appeler presque tous les jours.

— Comment diable a-t-il le loisir des'occuper autant de livres, reprit George, ayant de si grandes affaires sur les bras ?

— Son amour pour les lettres ne nuit en rien aux intérêts de l'état, mon ami George, soyez-en bien sûr, répliqua Mé-

ridan, qui ne pouvoit laisser passer en silence la plus légère attaque contre son héros. Bienheureux le peuple au contraire qui vit sous un prince aussi éclairé. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la France à ce qu'elle étoit naguère. Vous venez de traverser une partie du royaume, ajouta-t-il en se tournant vers Robert, et vous avez pu voir qu'on laboure maintenant cette terre que Charles a trouvée en friche. Tout a repris une nouvelle face : l'abondance renaît, le commerce prospère, des manufactures s'élèvent, et la justice se rend dans des villes reconquises sur l'étranger avec une rapidité qui tient du miracle. La plus stricte économie existe dans les finances, les subsides sont diminués, les monnoies rétablies sur l'ancien pied, chaque jour, enfin, voit disparaître une calamité ou consolider un bien qui s'est fait la veille; et pour opérer tant de prodiges, il a suffi de moins de trois ans au grand homme qui nous gouverne.

Vous m'inspirez beaucoup de respect

et de vénération pour ce monarque, dit Robert, quand l'écrivain reprit haleine.

— Quant à moi, reprit Méridan, je ne lui compare aucun souverain. Charlemagne étoit un prince distingué pour son temps, j'en conviens, mais je n'aime pas les conquérants, ils sont trop occupés au dehors pour rien affermir au dedans. L'homme mort, les institutions, le territoire, tout va au diable. La preuve, c'est que Charlemagne a fondé des écoles de tous les côtés, et que six cents ans après lui nos gentilshommes ne savent pas lire. A propos de ceux qui ne savent pas lire, continua l'écrivain en riant, et mon élève, ce seigneur anglais?... Eh!... comment l'appellez-vous?

— Hugh Calverley, dit Robert.

— C'est cela. J'espère qu'il n'a pas été tué?

— Non vraiment, je l'ai laissé à Bordeaux, se portant à merveille.

— Bon homme, sur ma foi; bon homme, reprit l'écrivain, quoiqu'il fût ignorant

comme une carpe, ainsi que tous ses pareils. Au reste? je crois qu'il est le seul des tard-venus que je pourrais reconnoître si je le rencontrais aujourd'hui.

— N'en avez-vous jamais revu aucun? demanda Robert.

— Il est possible que j'en aie revu plusieurs sans me remettre leur figure, répondit l'écrivain; car il y avoit beaucoup de Gascons parmi eux, et les Gascons ne manquent pas maintenant à la cour de France.

— Par quel hasard? demanda Julienne avec un air d'intérêt.

— Parce que depuis un mois, répondit Méridan, les comtes d'Armagnac, de Comminges, d'Albret, de Périgord, et presque tous les seigneurs et prélats de Gascogne sont à Paris pour demander justice au roi, comme seigneur-suzerain.

— Justice! et contre qui? dit de nouveau Julienne.

Contre le prince de Galles, qui, pour

payer les dépenses de la guerre de Castille, veut lever un subside de vingt sous par feu sur toute la province d'Aquitaine.

— Les Gascons veulent donc défendre leurs franchises ? reprit encore Julienne avec beaucoup de vivacité.

— Ils le veulent si bien, répliqua l'écrivain, que si le roi se prononçoit, toute la province peut-être secoueroit le joug de l'Angleterre ; mais avant de rallumer la guerre avec les Anglais, Charles désire sans doute se mettre en mesure d'en assurer le succès, et jusqu'ici il n'a promis sa protection qu'en termes généraux qui ne l'engagent à rien. Cependant les députés voient tous les jours le sire Bureau de La Rivière, ce qui donne beaucoup à penser.

— Que ne donnerois-je pas, reprit Julienne, pour voir les Gascons rentrer sous la domination de la France ! Le vœu de toute sa vie seroit accompli, ajouta-t-elle en regardant le jeune écuyer.

→ Et vous seriez de nouveau une
et grande dame, répondit-il d'un
triste.

— Vraiment, dit Méridan, s'adre
à Julienne, dont les yeux restoient
chés sur Robert; eh bien ! que le ne
un an, et vous serez Française, et
pourrez partir....

— Jamais, dit-elle aussitôt, ja
Qu'irois-je faire dans un pays où p
ami ne m'attend ?

Ce mot dissipa à l'instant le nuage
le front de Robert s'étoit obscuri
l'heure étant alors fort avancée, on
para avec la douce idée de se rev
lendemain.

CHAPITRE V.

O Dieu ! garde à jamais ce roi qu'un peuple adore.
Rempis de ses ennemis les flèches et les dards,
Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,
Sur des coursiers ou sur des chars.

VICTOR HUGO.

Ce jour se leva radieux pour Robert.
A peine fut-il sur pied qu'il ouvrit sa fenê-
tre, et respira délicieusement l'air ma-
tinal de la rue bourbeuse qu'il habitoit,
le trouvant cent fois préférable à l'air pur

de la plaine de Châlons, à l'air embaumé des orangers de la Castille. Tout dormoit encore dans le quartier; mais il se plaisoit à contempler les maisons de Paris. — Elle est à cent pas de moi! se disoit-il. Je ne passerai plus aucun jour sans la voir! Et son cœur bondissoit de joie, et ses yeux brilloient de bonheur. George étant alors entré dans sa chambre, il lui sauta au cou, le serra dans ses bras. — George! s'écrioit-il, enfin, enfin, nous sommes heureux!

George se mit à rire. Lui-même n'avoit jamais été plus content. Qu'étoit-ce en effet que son bonheur, sinon celui de Robert? — Oui, oui, répondit-il, nous sommes heureux, mais ce n'est pas sans peine, et pourvu que votre diable de tête ne travaille plus, que vous n'alliez pas vous forger des chagrins sur un mot que la chère créature ne dira pas à votre fantaisie, sur mille choses enfin.....

— Quel chagrin veux-tu que j'éprouve maintenant? répondit l'heureux jeune

homme, quand je vais la voir tous les jours, quand j'ai l'espoir de me faire aimer d'elle?

— Ouais ! dit le chasseur avec un rire malicieux, vous avez l'espoir de vous faire aimer ! Gardez cela pour la dame Brigitte, qui me chantoit hier je ne sais quoi sur le deuil, sur le veuvage, et qui trouveroit fort mauvais qu'on vous aimât avant l'année révolue.

— Elle a raison, George ; mais ce n'est pas la dame Brigitte que je crains.

— Elle est pourtant bien diablesse.

— C'est l'idée de déplaire à Julienne ; c'est l'idée d'offenser la mémoire de cet infortuné ! Ah ! George, qu'il a dû regretter la vie !

— Après tout, dit le chasseur, c'étoit un mauvais chien.

— Paix, George, paix, dit Robert ; ce n'est pas à nous d'outrager sa cendre. Grâce au ciel, dans le temps où sa présence m'étoit la plus odieuse, je n'ai jamais fait un vœu contre lui ; de même au-

jourd'hui, respectons la deuil de cet ange qu'il a tant aimé :

— Je le ferai, dit le chasseur en serrant la main du jeune écuyer, car vous venez de parler comme un bon et brave garçon que vous êtes.

Robert étant alors allé prendre Méridan bien long-temps avant l'heure convenue, et celui-ci logeant à fort peu de distance de la demeure royale, tous deux arrivèrent à l'hôtel Saint-Paul comme le roi venoit seulement de se mettre à table.

— Tant mieux, tant mieux, dit Méridan, je vous ferai voir en attendant la bibliothèque; un autre jour, nous pourrons parcourir les jardins qui s'étendent le long des bords de la Seine, et qui rendent ce séjour délicieux; mais je suppose que vous préférez de beaucoup visiter la bibliothèque.

— Sans doute, répondit Robert qui n'avoit pas vu un livre depuis plusieurs mois.

L'écrivain s'empressa de le conduire, non sans l'avoir prévenu contre la surprise que devoit lui causer l'amas de richesses qu'il alloit lui faire contempler. — Persuadez-vous, disoit-il en traversant plusieurs grandes salles et de longs corridors, avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'il avoit des ailes, persuadez-vous, que saint Louis, cet ami des lettres et de l'étude, ne possédoit que dix volumes, que le roi Jean n'en a laissé que vingt au plus, et vous allez juger de ce que nous devons à son successeur. Nous y voici, continua-t-il en s'arrêtant à une grande porte devant laquelle Robert crut qu'il alloit s'agenouiller, tant il la considéroit avec respect avant de l'ouvrir; mais il se contenta de se découvrir la tête en ôtant son chaperon dès qu'il eut passé le seuil du sanctuaire. A l'aspect de six cents volumes, au moins, rangés avec ordre sur des tablettes d'ébène, le jeune écuyer fut en effet saisi d'une sorte d'admiration, et resta quelques instants im-

mobile promenant des regards d'étonnement et de satisfaction sur ces précieux produits de l'esprit humain.

— Vous pouvez les toucher, vous pouvez les toucher, dit Méridan ravi de l'effet que produisoit cette vue sur son jeune ami. Voici d'abord le texte de tous les ouvrages grecs et latins que nous possédons. Tout cela a été acheté au poids de l'or, sans pourtant être payé, ajouta le petit homme en levant les yeux au ciel comme en extase.

—Je n'aurois jamais cru qu'on pût voir réunis un aussi grand nombre de manuscrits, dit Robert, et il en feuilletait plusieurs avec un sentiment qui tenoit du respect; je croyois la bibliothèque de Saint-Paul.....

—Aucune, aucune ne peut se comparer à la nôtre, interrompit l'écrivain, et vous êtes digne d'apprendre un des premiers, mon cher ami, le noble projet du roi: Il veut que tous ces sujets puissent jouir, comme lui d'un pareil trésor; qu'il soit permis à tout

ami des lettres de lire, de copier ces volumes. On prépare maintenant une des tours du Louvre pour y transporter nos livres. L'entrée en sera permise à chacun. Charles a donné l'ordre de suspendre à la voûte trente chandeliers et une lampe d'argent afin que l'on puisse y venir travailler à toute heure (1)..... Une émotion si vive saisit le petit homme qu'il s'arrêta et se hâta de détourner ses yeux, dans l'espoir de cacher qu'ils devenoient humides.

Mais ce n'étoit pas à notre héros que pouvoit sembler ridicule aucun mouvement d'exaltation, surtout lorsque ce mouvement naissoit d'un noble principe; aussi Robert s'écria-t-il aussitôt avec un grand enthousiasme :— Votre roi ne fit-

(1) Ce projet fut en effet exécuté peu de temps après. Cette bibliothèque, la première bibliothèque publique que l'on connoisse, se composoit de neuf cent dix volumes en 1372, ainsi que le prouve l'inventaire rédigé alors.

il jamais que cela pour son peuple , son nom doit rester cher aux Français !

Méridan serra la main de son jeune ami , puis s'avançant vers d'autres tablettes : — Voici maintenant les traductions , continua-t-il en ouvrant plusieurs volumes admirablement copiés et dont la plupart étoient ornés de vignettes où l'or solidement appliqué se mêloit aux couleurs les plus riches et les plus variées. Puis faisant quelques pas , nous avons placé ici les poèmes et généralement tous les ouvrages écrits en vers. Vous voyez que le nombre en est considérable et chaque jour les auteurs en dédient de nouveaux à notre roi , ou à nos princesses , qui les paient très-magnifiquement. Mais notre pauvre poésie est encore dans l'enfance ; nos auteurs en ce genre sont vraiment illisibles et je donnerois tout ce fatras pour un vers d'Ovide. Cette partie , ajouta-t-il en allant plus loin , renferme les chroniques et les autres matériaux pour l'histoire.

— Ah! s'écria Robert, s'arrêtant à cet endroit, si mon bon oncle Ambroise pouvoit puiser dans un pareil trésor! il se croiroit aussi riche que le roi lui-même.

— Nous avons bien souvent causé ensemble sur ce sujet, répondit Méridan en souriant, et je n'ai point oublié la promesse que je lui ai faite de lui envoyer quelques extraits intéressants; mais le temps m'a toujours manqué. Ah! le temps, le temps! mon cher Robert; si tant de gens qui le perdent pouvoient en donner à ceux qui travaillent, quel profit ce seroit pour les lumières!

Robert, en souvenir de son oncle, ouvrit plusieurs de ces annales, qui, bien qu'écrites avec une sécheresse insipide, étoient pourtant les seuls monuments qui pussent transmettre les faits historiques à la postérité.

— Et tout ceci? demanda Robert en arrêtant l'écrivain qui passoit en silence et rapidement devant les dernières ta-

blottes, quoiqu'elles fussent chargées de volumes richement couverts.

— Ceci, répondit Méridan en baissant la voix, et comme un homme que cette question avoit contrarié, ceci ne traite que de l'astrologie judiciaire.

— Quoi! tant d'ouvrages pour une pareille sottise! s'écria Robert.

— Paix, paix, reprit l'écrivain d'un air mystérieux, ne parlez pas ainsi chez le roi.

— Ce peut-il qu'il ait cette superstition? dit le jeune écuyer d'un ton plus bas aussi.

— Tout grand homme qu'on soit, répondit Méridan, il paroît que l'on doit payer un tribut quelconque à son siècle. Charles est plein de vénération pour cette science; non-seulement il est entouré d'astrologues, mais il a fait copier ou traduire tous les ouvrages qui ont rapport à l'astrologie.

— Et vous, maître Méridan, dit Ro-

bert , ai-je aussi par mes paroles indis-
crètes blessé votre croyance ?

Le petit homme leva les épaules en riant , puis mettant son doigt sur sa bouche , il prit le bras du jeune écuyer , et sortit de la salle avec lui.

Ils retournèrent dans la première chambre , où se tenoient les sergents , les hérauts d'armes et les gardes de service. Après avoir traversé deux grandes pièces ornées de superbes tapisseries , et dans lesquelles un grand nombre de gens de cour étoient assis ou se promenoient de long en large , ils entrèrent dans celle où se trouvoit le roi , qui venoit de quitter la table. Cette troisième pièce , appelée la chambre de *Charlemagne* , étoit plus grande et plus ornée que les deux premières. Les murs étoient couverts d'une étoffe bleu foncé ; semée de fleurs de lis d'or et d'autres ornements. Les peintures des vitraux , d'une beauté remarquable , représentoient une réception solennelle des chevaliers de l'ordre du Nœud , institué par Louis d'An-

jou, roi de Sicile. Un riche tapis couvroit le plancher. Au fond de la salle, sous un dais magnifique, on voyoit briller le siège royal, et de chaque côté des lambris étoit placé un double rang d'escabelles sur lesquelles les princes du sang, les pairs de France et les plus hauts dignitaires s'asseyoient, lorsque le roi leur en donnoit la permission. Robert qui, à l'exemple de son compagnon, s'étoit rangé près de la porte, derrière plusieurs seigneurs, remarqua à peine la richesse du lieu dans lequel il se trouvoit introduit. Toute son attention étoit concentrée sur le roi, que ses regards avoient cherché aussitôt pour ne plus s'en détourner. Charles étoit debout au milieu d'un cercle que formoient autour de lui les grands de sa cour, les ambassadeurs des souverains, les étrangers de marque et quelques savants qu'il aimoit à approcher de sa personne. Il causoit avec l'ambassadeur de Portugal, à part et d'une voix si basse, qu'à la distance respectueuse où

l'on se tenoit d'eux, il étoit impossible de les entendre. Tant que dura cette conversation, Robert put considérer à loisir le prince destiné à conserver dans l'histoire le nom de *Sage*, que lui donnoient déjà ses sujets. Charles étoit d'une taille haute et bien proportionnée; son visage un peu long et très-pâle étoit d'un beau tour, et tous ses traits portoient l'empreinte de l'intelligence et de la bonté. De ses yeux bruns et bien fendus, il partoit des regards perçants; son front étoit large, ses sourcils bien arqués, son nez long, sa bouche assez grande, et ses cheveux châtons. Sa contenance étoit noble et posée, son air grave et réfléchi, et sa vue commandoit le respect aux grands comme aux petits.

Ce ne fut donc pas sans émotion que Robert le vit, quand il eut quitté l'ambassadeur, jeter un coup-d'œil sur Justin Méridan, et s'approcher de ce côté. — Je vais vous présenter, dit aussitôt l'écrivain à son jeune ami; et comme il achevoit ces

mots, le roi, qui se trouvoit alors près d'eux, prit la parole le premier pour demander si ce jeune homme étoit l'écuyer de Duguesclin. Méridan ayant répondu que oui, Robert prit la lettre de Bertrand et la présenta respectueusement au prince, qui se retira pour la lire dans l'embrasement d'une fenêtre, après avoir fait signe au jeune écuyer de le suivre.

— Ainsi, dit le roi, quand sa lecture fut finie, et qu'il eut serré avec soin la lettre dans son aumônière, ainsi, vous l'avez laissé partant pour la Bretagne?

— Oui, sire, répondit Robert en s'efforçant de vaincre le trouble que lui inspiroit un tête-à-tête aussi imposant. Il doit y être arrivé maintenant.

— Sa santé n'avoit point souffert d'une si ennuyeuse captivité?

— Beaucoup moins que je ne le craignois.

— Vous ne l'avez point quitté pendant tout ce temps?

— Non, sire, tous ses compagnons étant retournés en France....

— Et peut-être, dit le roi, n'aviez-vous point les moyens d'acquitter votre rançon? Les Anglais font payer fort cher. Charles pensa peut-être alors au traité de Bretigni; car le sourire dont il accompagna ces mots avoit quelque chose d'amer, qui n'échappa point au jeune écuyer.

— J'étois libre, sire, avant d'entrer en Aquitaine, répondit simplement Robert.

— Et vous êtes resté près de Bertrand par affection pour lui? reprit Charles d'un air sérieux et approbateur.

Robert s'inclina.

— Je conçois bien qu'on aime Bertrand, continua le roi; car, moi qui vous parle, je l'aime aussi de tout mon cœur, et j'espère bien lui en donner des preuves; oui, j'espère l'élever si haut que, sans acquitter les dettes de la France envers lui, ce qui est impossible, je ferai du moins connoître que je ne suis pas ingrat; car de tous les défauts que peut avoir un

monarque, l'oubli des services est le plus grand. Quant à l'argent de sa rançon, que notre ami ne s'en mette pas en peine. Je vais m'occuper des moyens de l'envoyer au prince de Galles, et j'espère terminer cette affaire aussi vite que Bertrand termine les miennes.

Robert, regardant ces derniers mots comme la fin de l'entretien dont le roi l'honoroit, se disposoit à s'éloigner après avoir fait un profond salut : mais le roi reprenant : — Vous avez sans doute été bien traités à la cour d'Aquitaine ? dit-il ; le prince de Galles s'est toujours montré ennemi généreux, surtout après la victoire.

— Sous le rapport des égards, des marques d'estime, répondit Robert, monseigneur Bertrand n'a jamais eu qu'à se louer de son séjour à Bordeaux.

— Alliez-vous quelquefois chez le prince ? demanda Charles d'un air indifférent.

— Très-souvent, sire.

— Sa cour doit être fort nombreuse ?
continua-t-il de même.

— On y voyoit sans cesse beaucoup de seigneurs anglais, répliqua Robert.

— Et les grands du pays, ajouta le roi sans aucun accent interrogatif.

— Je n'en ai jamais rencontré un seul chez le prince, dit le jeune écuyer, sachant bien, d'après ce qu'il avoit appris de Méridan, que cette réponse, qui étoit l'exacte vérité, ne seroit point désagréable au roi.

— C'est fort extraordinaire, dit Charles d'un ton très-simple, et qui n'annonçoit en aucune manière qu'il prît le moindre intérêt à ces détails. Puis changeant de discours aussitôt, il parla de l'Espagne et de Henri. Ce prince est fort aimé des Castillans ? demanda-t-il.

— Oui, sire, répondit Robert, autant que son frère en est détesté.

L'amour d'un peuple est une grande force, préférable à toutes les armées, reprit le roi ; et peut-être avant peu Trans-

tamare en fournira-t-il une nouvelle preuve.

— Quand Duguesclin l'aura rejoint, sire, dom Pèdre aura régné.

— Et le malheureux ira rendre compte de sa mission ici-bas, dit le roi d'une voix profondément émue. Un criminel ordinaire peut espérer dans la miséricorde divine; mais un roi contre qui les gémissements et les larmes de tout un peuple ont déposé! quelle horreur, ô mon Dieu! doit accompagner ses derniers instants! Charles ne put prononcer ces mots sans éprouver un frémissement intérieur qui redoubla la pâleur de son visage. — Quant à toi, digne prince, ta mort sera douce, se dit tout bas Robert, qui le considérait avec la plus tendre émotion, quand il reprit la parole. Le ciel, j'espère, permettra que ce pauvre peuple jouisse d'une plus heureuse destinée sous Henri. Je viens d'apprendre d'une manière certaine que ce prince vient de rentrer en Castille avec un parti considérable de mécontents qui

l'ont rejoint, et que la plus grande partie de la noblesse s'est déclarée une seconde fois contre dom Pèdre. Alors il fit plusieurs questions sur la manière dont Henri avoit traité les Français, sur le sort des grandes compagnies, qui, dit-il en soupirant, ont bien maltraité mon pauvre peuple ! Enfin dans tout cet entretien qui dura plus d'une demi-heure, Robert ne cessa d'admirer la sagesse, la prudence et la bonté du meilleur des rois ; près de lui la timidité la plus grande auroit disparu tant il avoit l'air affable et bienveillant ; il s'exprimoit en termes choisis, sa voix alloit au cœur, elle étoit fort sonore et contrastoit avec l'aspect débile qui intéressoit si vivement en lui.

Au moment de congédier le jeune écuyer, il lui dit d'un air gracieux : — Vous avez un trop bon patron pour que je vous offre de vous être utile. Bertrand me mande d'ailleurs que vous êtes bourguignon ; et peut-être n'avez-vous compté faire avec lui que la campagne d'Espagne ?

— Rien n'est encore décidé sur mon avenir, sire, répondit Robert plein de reconnaissance.

— Je sais que vous êtes un savant, reprit Charles en souriant, et mon frère de Bourgogne ne cédera pas volontiers les droits qu'il a pour vous conserver à sa cour; mais je n'en veux pas moins vous dire que, soit que vous continuiez à suivre la carrière des armes, soit que vous désiriez vous livrer entièrement à l'étude, vous pouvez compter sur l'appui et la protection du roi de France. En achevant ces mots le roi se rapprocha d'un groupe de courtisans; Robert rejoignit Justin Méridan, et sortit de l'hôtel Saint-Paul, en adressant des vœux au ciel pour les jours de Charles-le-Sage.

CHAPITRE VII.

L'amour n'étoit pas lén, mais quoiqu'un peu sévère,
Il avoit son sourire, son regard, son mystère.

DUCIS.

ROBERT ne tarda pas à se voir établi chez le bon Méridan comme l'enfant de la maison. La dame Brigitte elle-même, touchée des soins qu'il prenoit pour lui plaire, adoucissoit, en lui parlant, cette

LE NOVICE.

Étoit alors, il entendit Justin Méridan disserter sur Aristote, George parler de dom Ambroise ou de la Castille, la dame Brigitte se disputer sur le premier mot qui lui déplaisoit, il étoit content : car de temps en temps la voix de Julienne se mêloit aux autres voix. Bien rarement il la regardoit sans rencontrer ses grands yeux bleus fixés sur lui; et le charme de cette situation prétoit du charme à tout, au point que Méridan le trouvoit toujours prêt à soutenir des discussions, à copier, à prendre pour lui des notes, etc., toutes choses qui le rendoient si cher au bon écrivain, que celui-ci l'aimoit presque aussi tendrement que ses livres.

Les jours, les semaines s'écouloient doucement ainsi, pendant lesquels l'amour de Robert se seroit accru, s'il avoit pu s'accroître. Tant de rêves de son imagination s'étoient dissipés depuis un an! Julienne seule en réalisoit un. Sa bonté, sa douceur, son esprit, tout la rendoit semblable aux anges dont elle avoit la

beauté. Déjà depuis quatre mois Robert étoit à Paris, sans qu'il eût prononcé le nom d'amour devant Julienne, si ce n'est lorsqu'il lisoit le soir quelques fabliaux, tandis qu'elle et Brigitte s'occupaient de différents ouvrages d'aiguille. Ces lectures faisoient les délices de la vieille fille, qui se passionnoit pour tel ou tel beau damoisel. Bien loin de là, Méridan alloit habituellement travailler dans sa chambre, dès qu'il les voyoit commencer; autrement il tomboit dans un sommeil profond, dont il ne sortoit que pour répéter en bâillant: Quelles fadaïses! quel style privé d'harmonie! Oh les Latins! les Latins!

— J'aime pourtant assez, maître Méridan, répondit George un soir, cet écuyer qui va faire déterrers son pauvre maître pour s'assurer s'il est bien mort, et qui n'ose y regarder lui-même. A mon avis, c'est la plus belle histoire que Robert nous ait encore lue.

— Non, non, dit la dame Brigitte, la plus belle, sans contredit, est celle d'a-

vant-hier, où tous ces chevaliers se pourfendoient pour la même dame. Parlez-moi de ce temps-là! au moins étoit-ce la peine d'être femme alors, quand on savoit que tous les jours deux ou trois hommes seroient tués pour vous.

— Halte là! halte là! dame Brigitte, reprit George; si les choses s'étoient passées de la sorte, le monde auroit été dépeuplé.

— Me prenez-vous pour une sottise? dit la vieille fille avec humeur. On sent bien qu'il en restoit quelques-uns; il suffit que beaucoup périssent.

— Mais, chère dame, répliqua Julienne, ne pouvant retenir un sourire, que voyez-vous donc là d'heureux pour celles qui nous ont devancées? à leur place j'aurois été fort à plaindre.

— Vous préférez peut-être l'amour transi des jeunes gens de nos jours? reprit la vieille fille; grâce au ciel! je ne le connois que par oui-dire, mais....

— Mais vous pensez que l'on n'aime

plus sa dame ? interrompit Robert. Ne le croyez pas, Julienne, ajouta-t-il, et il fixa sur l'aimable créature un regard dont pour cette fois il lui fut impossible de modérer l'expression.

— Ah ! ah ! dit Méridan en riant, vous voulez gagner l'appui de notre jeune tard-venu.

Le trouble de Julienne étoit déjà bien grand ; ce mot, qui remuoit tant de souvenirs divers, le porta au comble : elle rougit prodigieusement, prit un air sévère, et ne répondit point.

Robert, tremblant de l'avoir offensée, avoit baissé la tête, et ne jetoit plus les yeux sur elle qu'à la dérobée : tandis que la dame Brigitte développoit longuement sa pensée ; que George se disoit tout bas, — Je crois qu'il auroit mieux fait de se taire ; et que Méridan songeoit déjà à toute autre chose.

La poitrine de la vieille fille l'ayant obligée à suspendre un discours que personne n'écoutoit et qui duroit depuis un

quart d'heure, Julienne en profita aussitôt : — Ne voulez-vous plus lire, Robert? dit-elle d'un air doux et amical au jeune écuyer.

— Je veux tout ce que vous voulez, répondit-il sans quitter sa position.

— Eh bien! levez donc la tête, et regardez-nous en face: car tel est mon désir, reprit-elle en souriant.

Dieu sait si Robert sourit aussi! s'il se remit à lire aussitôt, en bénissant mille fois son heureuse imprudence! car il venoit de parler de son amour, et cet amour n'excitoit point de colère.

— Encore deux mois, disoit-il à George le lendemain de cette scène, encore deux mois, et ces voiles noirs ne la couvriront plus, et....

— Et vous serez peut-être moins heureux qu'aujourd'hui, répondit le chasseur.

— Crois-tu donc qu'elle refuse d'être ma femme?

— Non, je ne le crois pas, mais j'ai

oujours entendu dire au frère Hilaire, qu'on appeloit le philosophe à Saint-Paul, que, lorsqu'on se trouvoit bien, tout changement étoit à craindre; que l'homme ignoroit souvent.....

— Au diable ta philosophie! dit Robert; je voudrois qu'on te laissât devant un lacon de bon vin sans que tu pusses en boire.

— Mauvaise comparaison, reprit le basseur, puisque je souffrirois le martyre, tandis que je n'ai pas vu un mari qui ne regrettât le temps où il faisoit la cour à sa femme.

— Aucun n'avoit épousé Julienne, s'écria Robert.

— Non, mais d'autres.

— Ah! d'autres! je le crois bien, répondit le jeune écuyer en prenant son manteau pour courir chez Justin Méridan.

— Il faut convenir, pensa George en le regardant aller, que l'amour est une terrible chose, quand il s'empare d'une pauvre tête. Parlez-lui maintenant de Ber-

trand, du roi de Castille, de fortune, de renommée; bast! il ne vous écouteroit seulement pas! C'étoit! ma foi, bien la peine de quitter le cloître, pour venir passer sa vie dans la rue des Écrivains, avec Justin Méridan et la dame Brigitte! Tout en réfléchissant ainsi, George ceignit son petit coutelas, sans lequel il ne marchoit jamais, et prit lui-même le chemin de cette rue.

Il est certain que Robert ne songeoit guère qu'il y eût encore dans le monde des armées, des cours, un Henri de Trans-tamare; ou, s'il y pensoit quelquefois, c'étoit avec la crainte de recevoir un message de Dugesclin, qui l'obligeroit à quitter Paris, puisqu'il avoit promis à ce grand capitaine d'aller le joindre sur sa première demande. Mais bientôt on apprit à l'hôtel Saint-Paul des nouvelles de Bertrand par plusieurs Bretons. On sut que, après avoir rassemblé tout l'or de sa rançon, il l'avoit distribué à de pauvres chevaliers, qu'il avoit rencontrés en route

allant chercher la leur, sans beaucoup d'espoir de se la procurer. Bertrand étoit donc retourné les mains vides à Bordeaux, où il attendoit, le cœur content, mais avec impatience, l'effet des promesses du roi de France. Cependant Charles jusqu'alors avoit fait de vains efforts pour prendre dans ses coffres une aussi forte somme⁽¹⁾. Robert, qui s'occupoit de cette affaire avec autant de zèle que d'activité, jugeoit bien qu'elle n'étoit point prête à se terminer. Il se trouvoit donc obligé de rester à Paris, n'en eût-il pas eu l'ardent désir.

(1) Il fut enfin obligé de la lever sur le corps des marchands de Paris.

CHAPITRE VII.

Courage donc , en l'air je vois ta nue ,
Qui ça et là s'escarte et diminue
Pour faire place au beau temps qui approche.
МАЛОТ.

LE printemps venoit de renaître. L'anniversaire de la bataille de Navarette arrivoit dans peu de jours, lorsqu'un matin Robert se rendit chez Justin beaucoup plus tôt que de coutume. Les soins du mé-

nage reténoient la dame Brigitte dans la maison, et Julienne voulant jouir des premiers rayons d'un brillant soleil, venoit de passer dans le petit jardin qui joignoit la salle basse. De la fenêtre, Robert la voyoit assise sous un berceau, que paroît une première verdure; il ne résista pas au désir d'aller la joindre.

— Elle lisoit. — Oserois-je approcher? — dit-il d'une voix timide.

— Vous le pouvez sans crainte, répondit-elle en riant, car j'avois prié Méridan de me prêter cet ouvrage; mais depuis si long-temps je n'ai point tenu de livre que je comprends à peine celui-ci.

— Voulez-vous, dit Robert s'asseyant près d'elle, voulez-vous me prendre pour maître?

— Ah! vous êtes beaucoup trop savant, vous me feriez peur.

— Hélas! reprit-il en attachant sur elle des regards brûlants d'amour, vous savez bien plutôt que c'est moi qui ai peur de vous.

Julienne le comprit sans doute ; car une légère rougeur vint colorer ses joues, et elle baissa ses yeux vers la terre. Toute situation nouvelle en amour porte un si grand trouble dans l'âme, que jamais les deux amants peut-être n'avoient eu plus de peine à se renfermer dans les bornes d'une pure et froide amitié. Tous deux gardèrent le silence jusqu'au moment où Robert crut voir Julienne attacher ses regards sur la bague qu'il portoit toujours à son doigt, et qu'il avoit reçue d'elle dans l'église de Saint-Paul.

— Vous reconnoissez cet anneau, Julienne ? reprit-il avec émotion ; jamais, jamais il ne m'a quitté.

— Oui, répondit-elle, espérant sans doute, à la faveur du passé, échapper au danger du moment présent ; et je me reportois au temps où je vous l'ai donné : pauvre Robert ! vous étiez alors bien malheureux !

— Et j'ignorois encore à quel point je

l'étois, car je ne croyois quitter que Julien.

— Parlez plus vrai, Robert, répliqua Julienne en sotrriant : ce n'étoit pas seulement Julien que vous regrettiez si vivement ; mais ce monde, dont le cloître vous séparoit ; ces combats, dans lesquels vous brûliez de vous distinguer ; ces magnificences des cours, dont on venoit de vous parler pour la première fois, et que vous aviez un si grand désir de contempler ; enfin, cette foule de jouissances qui vous étoient interdites.

— Il se peut, dit Robert ; mais de tous les désirs que je formois alors un désir unique est resté.

— Et sans doute c'est celui de la gloire, reprit-elle ; car votre sexe prise la renommée au-dessus de tout.

— Non, Julienne, ce n'est pas la gloire. J'ai vu en Espagne le dernier brigand des compagnies blanches se battre aussi va-leureusement que moi ; j'ai vu la journée de Bévesque, et j'ai cessé d'envier les lau-

— Fiers cueillis sur un champ de bataille.

— Vous n'ambitionnez donc plus que les honneurs?

— Les honneurs! moi? reprit-il en souriant. Tous ces grands que j'observois dans les cours de Sarragosse et de Tolède n'étoient-ils pas moins heureux qu'un goujat de notre armée? Non, non, Julienne, je n'ambitionne pas les honneurs. Et tout en parlant ainsi, les regards de flamme qu'il attachoit sur elle expliquoient assez sa pensée.

— Vous êtes bien jeune encore, dit Julienne avec une émotion qu'elle s'efforçoit en vain de dissimuler, pour borner ainsi votre destin, pour renoncer aux espérances...

— J'espère! s'écria Robert, j'espère le plus grand bonheur, le seul qui soit accordé à l'homme sur la terre! maintenant, Julienne, maintenant je suis heureux. Que puis-je attendre de ce monde, où tout est froid, où tout est mort, comparé à l'enivrante sensation que fait pas-

ser dans mon âme un regard, un mot que vous m'adressez ?

— Robert, dit Julienne dans un trouble qu'on ne sauroit décrire, Robert, ne me parlez pas ainsi. Mais la mort eût été présente qu'il n'auroit pu se taire un moment de plus. — Dusses-tu m'écraser de ta colère, s'écria-t-il en se précipitant à ses pieds ; une fois, une fois du moins, tu liras dans ce cœur, qui ne bat que pour toi ! Mais tu le sais... ah ! tu dois le savoir que mon bonheur, mon désespoir, ma vie, ma mort, tout, tout dépend de Julienne ? Que parles-tu de gloire ? que parles-tu d'honneurs ? Pauvre, sans abri, seul avec toi au fond d'un affreux désert, je serois encore le plus heureux des hommes. Sans toi, plus de bonheur, plus d'existence. Décide donc de mon sort ; parle : veux-tu me rejeter dans ce monde de glace, où, privé de ta présence, nul intérêt, nulle joie ne m'attend ? Ah ! plutôt, souviens-toi de Saint-Paul ! souviens-toi d'avoir prié pour le bonheur de Robert !

Dis que nous ne nous quitterons plus !
Julienne, Julienne, veux-tu devenir ma
femme ?

— Oui, Robert, dit Julienne d'une
voix qu'à peine on entendoit ; et sa tête
charmante se pencha sur l'épaule du
jeune écuyer.

O joie ! ô transports, qui paieroient
une vie de souffrances ! — Dieu puissant !
s'écria-t-il hors de lui-même, est-il vrai !
est-il vrai qu'elle se donne à moi !

— Ce Dieu sait, dit Julienne en levant
ses yeux vers le ciel, combien mon pau-
vre cœur a souffert et combien il a com-
battu ! Puisse-t-il avoir pitié de sa foible
créature, et bénir notre union !

— N'en doute pas, dit Robert en la
serrant avec transport dans ses bras ; nous
étions destinés l'un à l'autre. Souviens-
toi du premier jour où nos yeux se sont ren-
contrés, où nos cœurs se sont répondus :
n'étions-nous pas unis dès lors jusqu'à la
mort ?

— Hélas ! il est trop vrai, reprit Ju-

lienne. Dès ce moment malgré tous mes efforts, ton image me poursuivoit. Le jeune novice étoit toujours là, devant moi; et lorsque je te trouvai dans l'église de Saint-Paul, j'allois prier le ciel, pour qu'il me délivrât de cette vision.

— Le ciel vouloit que tu fusses ma femme! s'écria Robert en couvrant ses mains de baisers. N'a-t-il pas brisé les liens qui m'enchaînoient? Ah! le bonheur que j'éprouve, Julienne, un bonheur aussi grand, ne peut venir que du ciel!

Dans ce moment, la clochette de la dame Brigitte se fit entendre pour annoncer le dîner. — On nous appelle, dit Julienne. Robert, cache ta joie; que nos projets restent ignorés, au moins pendant une semaine, ajouta-t-elle en jetant les yeux avec embarras sur les noirs vêtements qui la couvroient encore.

— A Burgos, à Tolède, ma bien-aimée, combien de fois, le désespoir dans l'âme, j'ai su me contraindre à tous les yeux! Craîns-tu que j'aie moins de courage,

quand un avenir céleste est devant moi, quand ma pensée n'est plus que délices.

— Ton cœur est donc content? dit Julienne avec le sourire d'un ange.

— Où trouver des mots pour te répondre? s'écria-t-il en élevant ses regards vers le ciel. Et tous deux reprirent lentement le chemin de la maison. Comme ils approchoient, Robert s'arrêta un instant; — Te souviens-tu, dit-il du jour où je croyois quitter sans toi la Castille? Privé de ma raison, je parcourais les montagnes qui entourent Tolède. Dans mon désespoir j'appelois la mort à grands cris; la mort! la mort, Julienne! Ce Dieu de bonté a daigné repousser la prière d'un insensé. Julienne serra contre son cœur le bras sur lequel elle s'appuyoit, et la vue de Méridan, qui les attendoit sur la porte, mit fin à ce doux entretien.

Trois jours après, Julienne quitta son deuil, et la semaine ne s'étoit pas écoulée, que l'heureux Robert avoit obtenu d'elle la permission d'instruire leurs amis

de son bonheur, tant il redoutoit de se voir rappelé par Duguesclin avant que ce bonheur ne fût entièrement assuré. Cette confiance étonna peu Méridan, et surprit encore moins la dame Brigitte, comme on peut l'imaginer. Quant à George, le jeune écuyer n'avoit pas attendu ce moment pour lui faire partager sa félicité, et depuis huit jours les deux amis ne s'étoient pas dit un mot qui n'eût rapport au doux avenir de Robert.

— Je vous félicite, dit le bon Justin; je vous félicite de vous unir à cette jeune et noble dame, non parce qu'elle me fait toujours penser à cette Vénus dont parlent les poètes; car vous savez très-bien que, de tous les avantages, la beauté est le plus fragile, et vous avez dû souvent vous étonner comme moi que les Grecs en fissent un aussi grand cas (Robert sourit); mais ce dont je me réjouis, c'est que vous preniez pour compagne la seule femme peut-être qui prise le savoir; une

femme qui sait apprécier votre mérite, et dont la haute estime vous assure un bonheur durable. Je puis vous dire que, pour mon compte, si je rencontrais sa pareille, tout ennemi que je suis du lien conjugal.....

— Devenez-vous fou ? interrompit la dame Brigitte. A soixante ans, n'allez-vous pas songer à vous marier ?

— Remarquez, Brigitte, reprit Méridan, que je n'ai fait autre chose qu'une supposition, qui, je le crains bien, ne peut jamais se réaliser.

— Dites que vous devez l'espérer, reprit la vieille fille. Voyez un peu le beau présent que vous feriez à une femme ! Il s'agit bien de science en amour ! Demandez, demandez à la dame Julienne si elle épouse Robert parce qu'il sait le latin.

— Pas précisément, répondit Julienne en souriant ; mais je suis bien aise qu'il soit plus savant que moi.

— Ainsi doit parler l'épouse, répondit gravement Méridan. Quant à vous, Brigitte, vous êtes une très-bonne fille, mais extraordinairement vulgaire, je vous l'ai dit plus d'une fois, et vous n'ignorez pas combien vous me chagriez en annonçant peu d'estime pour le savoir. J'ai besoin de me rappeler à quel point je vous aime pour.....

— Voulez-vous que j'imité certaines gens ? Que je ne voie rien dans le monde au-dessus d'un bouquin ? que je m'extasie devant le brévière de notre paroisse comme devant une chose rare ?

— Si vous étiez un peu plus au fait, Brigitte, interrompit l'écrivain, vous n'auriez point dit ce que vous venez de dire ; car vous sauriez que toutes les paroisses du royaume ne possèdent pas encore un brévière ; il s'en faut bien, malheureusement !

— Que m'importe à moi ?

Méridan leva les épaules d'un air de pi-

d'obtenir le consentement paternel. Sire Urbain avoit appris des nouvelles de la campagne de Castille par plusieurs Bourguignons, témoins oculaires des hauts faits de la bataille de Navarette. Plus d'une fois son vieux cœur de chevalier avoit tressailli d'orgueil et de joie au récit des prouesses de son digne héritier ; il n'hésita donc pas à faire écrire par son chapelain un consentement formel au mariage de son fils, et l'accompagna de mille bénédictions.

— Maintenant, dit Justin quand il eut remis ce papier qu'il venoit de recevoir dans les mains de l'heureux Robert, maintenant il ne reste plus qu'à songer à la noce.

— Est-ce que nous ferons une noce ? dit Julienne, qui désiroit que cette heureuse journée se passât sans éclat.

— Quand je dis la noce, j'entends le mariage, répondit Justin, car je pense comme vous que ne vous étant pas présentée chez la reine, il ne faut pas éveiller l'attention

sur votre séjour à Paris. Je vous propose donc d'aller trouver le curé de Saint-Paul avec qui je suis très-lié,.... homme fort érudit, ajouta-t-il en s'adressant à Robert, et de le prier d'arranger toutes choses pour qu'il puisse vous donner la bénédiction conjugale le plus tôt possible.

— Ah! je vous en supplie, le plus tôt possible, s'écria Robert; songez que d'un moment à l'autre sire Bertrand peut me rappeler près de lui; et s'il me falloit repartir avant qu'elle fût ma femme, j'en perdrais la raison.

— Vous croyez donc que je pourrais changer d'avis pendant votre absence, dit Robert, dit Julienne en souriant; savez-vous bien que je vais me fâcher?

— Non, ma Julienne, non, répondit-il de l'air le plus tendre, mais il faut croire que l'attente d'un bonheur si grand, d'un bonheur qui surpasse la félicité humaine, fait naître une inquiétude que la raison ne peut vaincre.

— Quelle inquiétude pouvez-vous avoir,

ses mains avec force; que je meure avant d'en douter.

— Eh bien, allez, Robert, dit Julienne en souriant, je me sens presque rassurée.

— Je reviens aussitôt vous dire quel jour le curé fixera, reprit le jeune écuyer, qui sortit avec Méridan, après avoir couvert de baisers la main que lui tendoit Julienne.

— Du moment qu'il n'a point fait de rêve, dit Brigitte quand ils furent partis, vous n'avez aucune raison de craindre; car les pressentiments, voyez-vous, ne sont que des enfantillages, et pour mon compte, je n'y ai jamais cru.

— Ah! dame Brigitte, répondit Julienne, lorsqu'il s'agit d'un bonheur si grand, si grand qu'on n'avoit jamais osé l'espérer, on craint jusqu'au dernier moment quelque retour du sort.

— Mais pourtant, mon enfant, reprit Brigitte ravie de pouvoir bavarder à son aise, le sort ne se retourne pas comme cela tout à coup, sans quelques bonnes

raisons. Vous êtes libres tous deux, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, répondit Julienne qui s'étoit mise à travailler au voile qu'elle brodoit pour le jour de son mariage.

— Eh bien ! alors cela va tout seul. Ah ! si par exemple, dame Julienne, vous aviez dans votre famille...

— Hélas ! interrompit Julienne, je n'ai plus de famille depuis long-temps.

— Que pouvez-vous donc craindre ? D'ailleurs si les pressentiments signifioient quelque chose, ne me suis-je pas dit le premier jour que je vous ai vus ensemble : voilà des gens qui s'aiment, voilà des gens qui se marieront ? Il est vrai que j'ai un talent surprenant pour deviner du premier coup d'œil ces sortes de choses. Bien fins les amoureux qui m'échapperoient, et pourtant Dieu sait que l'amour et moi nous n'avons jamais passé par la même porte, et nous n'y passerons jamais, si la sainte vierge Marie exauce mes

— Peut-être, peut-être, répliqua George en riant.

— Essayez, vous verrez, reprit la vieille fille.

— Ah ! dame Brigitte, répondit le chasseur en s'inclinant avec un respect ironique, je ne m'oublierais point jusque là ; j'ai encore ma tête, moi.

Méridan entra à temps pour arrêter la tempête qui alloit s'élever entre ces deux interlocuteurs ; car Robert et Julienne, tout entiers à leur doux entretien, n'avoient pas entendu un mot de ce qui s'étoit dit jusqu'alors. Au reste, la paix se fit dans la journée même, comme elle se faisoit toujours par suite du besoin que dame Brigitte avoit de George, qui non-seulement mettoit le plus grand empressement à faire toutes ses commissions dans la ville, à l'aider dans les soins du ménage, mais qui surtout étoit dans la maison la seule personne qui l'écoutât habituellement, tout en la taquinant quelquefois.

CHAPITRE IX.

Ai mons donc , ai mons donc ! de l'heure fugitive

Hâtons-nous , jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons.

LA MARTINE.

LA veille du jour tant attendu, Robert arriva dès le matin chez Méridan, le front radieux de joie. Je ne quitte plus cette maison, dit-il en s'asseyant près de Julienne; partout ailleurs les heures sont

trop longues. Je croyois cette nuit que le soleil ne se lèveroit plus.

Julienne sourit ; mais la dame Brigitte répondit d'un ton revêche : Vous prenez bien votre temps , vraiment, pour vous établir ici, quand la maison va se trouver tout sens dessus dessous.

— Et pourquoi donc cela , dame Brigitte ? demanda Julienne avec étonnement.

— On sait vivre , on sait vivre , dame Julienne , répondit la vieille fille , et quoique mon frère et vous ayez eu la belle idée de ne pas faire de noce , ce qui ne s'est jamais vu depuis qu'on se marie dans le monde , témoin les noces de Cana , et tant d'autres dont parle l'écriture , il ne faut pourtant pas que votre mariage ressemble à un enterrement. On seroit aussi pauvre qu'un écolier de Montaigu (1),

(1) Les revenus du collège de Montaigu ne consistoient qu'en onze sols de rente. Un écolier n'avoit pour son repas que la trente-huitième

qu'un pareil jour ne peut se passer comme un autre jour, et j'ai dit à George de venir m'aider pour donner à cette salle un petit air de fête.

— Nous vous aiderons tous, nous vous aiderons tous, dame Brigitte, dit Robert en se levant pour offrir ses services.

— Dieu m'en préserve ! s'écria Brigitte. Est-ce que vous savez ce que vous dites et ce que vous faites depuis hier, vous ? Tout seroit brisé ici. Pour la dame Julienne, elle vient déjà de brûler ma belle colerette, qu'elle a voulu repasser malgré moi. En voilà assez de son aide.

— Eh bien ! chère dame Brigitte, reprit Robert, puisque vous n'avez confiance aujourd'hui ni en Julienne ni en

partie d'un livre de beurre ou des pommes cuites, une soupe aux légumes sans graisse et un demi-hareng. Les théologiens avoient un hareng entier. Chaque matin avant les classes, les écoliers alloient mendier, et recevoient avec les pauvres le pain que distribuoient les chanoines.

moi, nous nous tiendrons tous deux dans un petit coin, sans vous déranger en aucune manière.

— Je vous demande un peu pourquoi ce George n'arrive pas, marmottoit la dame Brigitte. Il se passera de déjeuner, car aussitôt que mon frère sera rentré....

— En effet, interrompit Robert, je ne vois pas Méridan; où donc est-il?

— Il est allé chez le roi, qui vouloit lui parler avant de partir pour le château de Beauté, où la cour passe la journée.

Comme Brigitte finissoit ces mots, l'écrivain parut, et George l'ayant suivi de près, on se mit à table. Jamais on n'avoit déjeuné plus gaiement. Dame Brigitte elle-même, entraînée par le contentement général, n'eut pas un seul mouvement d'humeur tant que dura le repas, et dès qu'il fut terminé, elle fit signe au chasseur, qui disparut avec elle.

Julienne passa un moment dans sa chambre, afin de terminer les apprêts de sa toilette pour le lendemain.

Robert, resté seul avec Méridan, parloit de son avenir, du bonheur qu'il auroit de conduire Julienne à son père, de revoir Ingelcour avec elle.

— A propos d'Ingelcour, dit Justin, devinez qui je viens de rencontrer à l'hôtel Saint-Paul.

— Qui donc?

— Le sire Jean d'Evreux, ce railleur qui les faisoit tous enrager là-bas.

— Jean d'Evreux! dit Robert d'un air soucieux; par quel hasard est-il en France?

— Il est arrivé à Paris depuis huit jours avec plusieurs autres seigneurs gascons. Selon ce qu'il m'a dit, je vois qu'il s'agit de décider Charles à la grande affaire de Guyenne.

Il auroit bien dû arriver plus tard, pensa Robert dont le front s'obscurcissoit de plus en plus.

— Nous nous sommes reconnus aussitôt, continua Justin; mais c'est lui qui est accouru vers moi, et qui m'a fait cent questions sur votre compte.

— Sur mon compte, dit Robert avec la plus grande émotion, et par quel motif? — Je l'ignore. Mais après m'avoir demandé à quelle époque vous aviez quitté Duguesclin, si vous conserviez des relations avec lui, il a paru ravi d'apprendre que vous étiez à Paris et qu'il pourroit vous voir chez moi.

— Pourquoi lui avoir dit cela, Méridan? s'écria Robert; grand Dieu! pourquoi lui avoir dit cela?

— Savois-je si vous ne mettiez pas d'intérêt à ce qu'il veut vous dire, moi? Je crois avoir compris qu'il attend de vous des renseignements sur une personne qui l'intéresse beaucoup, et je pensais...

— Lui avez-vous parlé de mon mariage? interrompit Robert, pâle comme la mort.

— Non.

— Lui avez-vous parlé de Tallien? reprit-il avec un trouble toujours croissant.

— Non, non, mille fois non. Pourquoi diable voulez-vous que j'aie lui parler

de tout cela? Est-ce que j'ai du temps à perdre en paroles inutiles comme Brigitte?

— Grâce au ciel, il ignore mon mariage! dit Robert, comme un homme qui revient à la vie.

— Je veux être pendu, par exemple, dit l'écrivain, si je devine ce qui vous renverse ainsi.

— Vous ignorez donc, Méridan, que Jean d'Évreux n'avoit pas d'ami plus cher que sire Evrard?

— Eh bien?

— C'est sur Julienne, c'est sur Julienne qu'il désire avoir des renseignements. Il aura su que sire Evrard, en mourant, l'avoit confiée à Duguesclin et il espère que je puis l'instruire.....

— Rien n'est plus naturel, interrompit Méridan; mais je ne vois pas quel mal peut résulter pour vous de tout cela?

— Quoi! vous ne voyez pas, reprit vivement Robert, que sire Jean n'approuvera point les nouveaux nœuds que

va contracter la veuve de son ami? vous ne voyez pas que sa présence seule peut produire un effet terrible sur Julienne, peut me nuire, peut me perdre?

— Bon, s'il avoit quelque pouvoir sur elle; si c'étoit son père, son frère.

— Vous ne connoissez pas Julienne, Méridan. Tous ses sentimens sont si délicats, si nobles, qu'en exaltant cette belle âme, on pourroit lui faire sacrifier son bonheur, sa vie même à un devoir chimérique. Ah! si mon malheur veut que sire Jean la voie aujourd'hui!

— D'abord, se hâta de dire Méridan, il ne viendra pas aujourd'hui; car il alloit partir avec le roi pour le château de Beauté.

— En êtes-vous sûr? s'écria Robert.

— Il me l'a dit.

— Eh bien! mon cher, mon bon Justin! reprit Robert en le serrant dans ses bras comme s'il eût voulu l'étouffer, vous pouvez me rendre le plus grand ser-

vice, me sauver, enfin. Le curé de Saint-Paul nous attend demain à neuf heures précises ; allez le trouver ; obtenez qu'il nous marie à sept. Sire Jeu ne peut venir de si grand matin. Il ne la verra du moins que lorsqu'elle sera à moi , à moi pour toujours ! Voulez-vous y aller, cher Méridan ?

— A l'instant même, répondit l'écrivain ; et, mettant sa chape, il partit.

Fasse le ciel que le curé consente à changer l'heure, répétoit Robert en marchant à pas précipités dans la chambre, pour calmer son agitation ; ce qui lui réussit au point, que peu à peu les terreurs de son imagination se dissipèrent, et firent place au raisonnement. Alors, il ne fut pas long-temps sans reconnoître qu'il s'étoit beaucoup trop alarmé d'un événement aussi simple, que l'amour de Julienne pour lui devoit rendre presque insignifiant, même en supposant que Jean d'Évreux entreprit de

rompre une union si près de se conclure, et à laquelle, après tout, le chevalier normand ne prenoit aucun intérêt direct. — Fou que je suis ! dit Robert quand il eut repris son sang-froid. Passerai-je donc ma vie à me créer des supplices ? Faut-il qu'au comble de la félicité, mon esprit ne s'exerce qu'à troubler mon bonheur par des craintes imaginaires ? Ah ! cher oncle Ambroise, vous aviez bien raison ! une tête comme la mienne fait beaucoup souffrir. Mais je deviendrai sage. Oui, oui, je deviendrai sage, quand elle sera ma femme. Ce moment n'étant point encore arrivé, sa joie alla jusqu'aux transports, lorsqu'il apprit de Méridan, que le curé consentoit à sa demande et que la cérémonie seroit avancée de deux heures.

Après dîner, se trouvant seul avec Julienne dans la grande salle, tandis que Brigitte et George s'occupent du soin d'oter le couvert, il lui demanda si ce changement ne la contraindroit point : —

Pour moi, *Julienne*, ajouta-t-il vous savez si je m'en réjouis ? Mais peut-être....

— Peut-être suis-je fâchée d'être heureuse deux heures plus tôt ? répondit-elle en sotiriant.

— Ah ! *Julienne*, reprit-il en s'asseyant près d'elle, que vous êtes adorable de parler ainsi ! Dites, dites que vous partagez mon impatience. Cette idée est si délicieuse pour moi ! J'éprouve un si grand besoin de penser qu'aucune hésitation, aucun regret ne combattent l'amour dans votre âme ! Ce matin encore, ma bien-aimée, je songeais, en vous regardant, que vous étiez une bien noble dame, que vous étiez née au sein des richesses, des honneurs. Et cependant, me disois-je, elle se donne à moi ! Et celle que je voudrais placer sur un trône, va recevoir ma foi, sans pompe, sans éclat, comme la dernière des citadines ; nos noces se feront dans cet obscur réduit ; je....

— Assez, assez, interrompit *Julienne*

en riant. Heureusement, Robert, vous avouez vous-même qu'aujourd'hui la joie vous trouble l'esprit. Quand ai-je connu le bonheur, mon ami ? Est-ce quand je marchois avec les compagnies blanches, exposée à toutes les fatigues, à tous les dangers ? Est-ce à la cour de Burgos, où j'ai vécu dans les larmes ? Et, plus jeune, dans le château de mes pères, quels chagrins, quelles craintes n'ont point empoisonné mon enfance et ma première jeunesse ? Je ne suis heureuse que depuis huit mois, Robert, depuis le jour où j'ai entendu votre voix répondre à celle de Méridan ; où cette porte s'est ouverte pour vous montrer à ma vue. Mais aussi, ajouta-t-elle en levant ses beaux yeux au ciel, quel bonheur peut égaler celui dont j'ai joui pendant ces huit mois, si ce n'est le bonheur qui m'attend !

Robert ne répondit point. Il attacha sur Julienne ses regards ravis, prit sa main, et la pressa sur son cœur.

— Quant à cette fortune qui m'étoit

destinée, Robert, continua-t-elle, je ne l'ai jamais regrettée pour mon compte; mais j'avoue qu'il me seroit doux de vous en rendre possesseur, de vous apporter une dot.

— Une dot, Julienne! toi une dot! interrompit Robert avec un sourire.

— Je sais, cher Robert, que cela vous est indifférent. Cependant j'aurois été bien aise que cette nouvelle de Méridan sur la révolte des seigneurs d'Aquitaine se fût vérifiée. Mais il paroît qu'on n'en parle plus.

— Tout au contraire, Julienne, répondit Robert, plusieurs seigneurs gascons viennent d'arriver à Paris (il se garda bien de dire que Jean d'Evreux étoit du nombre), et l'on assure même que le roi Charles n'est pas éloigné de se rendre à leurs instances.

— S'il en étoit ainsi, reprit-elle, je rentrerois dans tous mes biens. Alors, Robert, vous seriez un riche seigneur.

— Vraiment, Julienne ? dit Robert d'un ton plaisamment grave. Et la dame châtelaine m'aimerait-elle toujours ?

— Que sais-je ? répondit Julienne avec un sourire malin et en secouant sa jolie tête.

— Ah ! Julienne, reprit-il ivre d'amour, de quels trésors viens-tu donc me parler, quand je vais te posséder, quand demain... ?

— Dans douze heures ! interrompit Julienne en regardant le sablier.

— Douze heures ! encore douze heures ! et tu es ma femme, dit-il en la serrant dans ses bras. J'ai sur moi la pièce et l'anneau d'alliance, Julienne ; je les ai achetés hier.

— Ah ! voyons, dit Julienne.

Robert les tira tous deux de son au mônière. — Voici d'abord la pièce, dit-il, et voici l'anneau ; ah ! ma bien-aimée, si tu veux le porter jusqu'à demain ! donne que je le mette à ton doigt.

— Non pas aujourd'hui, dit-elle en rougissant et en cachant sa main dans sa robe.

Robert, qui ne voyoit dans cette résistance qu'un simple enfantillage, prit sa main, et pâlit en y trouvant la bague d'alliance donnée par sire Evrard, qu'elle n'avoit point encore quittée.

— Oui, demain, demain, dit-il d'une voix émue; et il resserra la pièce et l'anneau sans ajouter un mot de plus.

Tous les deux restoient en silence depuis une minute, lorsque la dame Brigitte entra dans la salle.

— Maintenant, dit-elle; maintenant il faut me laisser libre ici; j'ai mille choses à préparer pendant que George est allé faire mes emplettes dans la ville.

— Eh bien! passons dans le jardin, dit Julienne; il fait si beau!

Robert commençoit à se remettre de la pénible émotion qu'il venoit d'éprouver. La vue d'un ciel pur, le parfum des fleurs, et surtout la douce pression du bras de

Julienne, qui s'appuyoit sur lui en marchant, eurent bientôt ramené son âme à l'unique sentiment d'un bonheur ineffable.

—Quelle ravissante soirée! dit-il en serrant le bras de Julienne contre son cœur.

—Ingrat, répondit-elle, vous médisiez pourtant tout-à-l'heure de cette heureuse retraite! Où serions-nous mieux qu'ici?

Robert la regarda; elle étoit radieuse de beauté, de bonheur. — C'est toi, ma bien-aimée, dit-il, c'est toi qui choisiras le lieu que nous habiterons. Je t'ai souvent parlé de mon dégoût du monde; mais à Dieu ne plaise que, si jeune, si belle, je te prive des hommages et des plaisirs qui t'y attendent. Nous vivrons près de Henri de Transtamare, à la cour de France, à celle de Bourgogne, partout enfin où tu te trouveras heureuse.

— Heureuse, répondit-elle en attachant ses doux regards sur lui, ne le suis-je pas? Non, non, mon bien-aimé,

nous retournerons à Ingelcour, et nous reverrons l'oncle Ambroise.

Robert la serra dans ses bras avec une ivresse indicible. — O Dieu ! s'écria-t-il, et pour la vie ! et pour la vie !

Arrivés sous le berceau, ils s'assirent sur le petit banc. — Nous ne reverrons plus ce lieu, ce lieu si cher, dit Robert, qu'enchaînés pour jamais l'un à l'autre. Demain.....

— Demain je suis ta femme, répondit Julienne en souriant.

— Et nous avons à peine vingt ans, Julienne ; que d'années fortunées il nous reste à parcourir !

— Dans notre vieillesse même, Robert, il nous sera doux de vivre réunis et d'attendre la mort ensemble.

— Fasse le ciel que ce soit toi qui reçoive mon dernier soupir ! dit Robert en la serrant dans ses bras.

— Non, non ; Dieu permettra que je meure avant toi ; autrement, je serois trop malheureuse.

ce qui venoit de se passer. Es-tu blessée? répète-t-il en frémissant.

— Oui, là, répond Julienne en posant la main sur son cœur. Robert, continue-t-elle d'une voix qu'on entendoit à peine, je te défends de mourir..... Prie pour moi..... Cher Robert, Cluny..... je le veux.....

— Du secours! du secours! s'écrie Robert en prenant Julienne dans ses bras et en s'élançant vers la maison. George! Justin! du secours! Il arrive dans la salle, haletant, pose Julienne sur le premier siège. Méridan s'approche, regarde!..... L'infortuné ne rapportoit qu'un cadavre.

CHAPITRE X.

**La science est plus forte !
Que le mal des blessés qui sont près de mourir !
N. LEMERCIER.**

Aussitôt après la bataille de Navarette, le prince de Galles avoit chargé Jean d'Evreux de visiter le champ de bataille avec ses hommes d'armes, pour emporter les blessés et enterrer les morts. Sire Jean

remplissoit ce devoir sacré, lorsque, parmi les guerriers étendus sans vie, il reconnut Evrard. A cette vue quelques larmes vinrent mouiller sa paupière; il se pencha sur cette figure pâle et livide, dont tous les traits étoient gravés dans son cœur, et, prenant la main glacée du tard-venu dans les siennes : — Mon pauvre Evrard, dit-il, toi que j'aimois comme un frère, te voilà donc gisant sur cette terre maudite, où nous avons combattu l'un contre l'autre, nous qui combattions toujours ensemble! C'est un de mes compagnons qui t'a frappé! et je ne me suis pas trouvé là pour te défendre! Ah! quand je te cherchois sans cesse dans la mêlée, pourquoi ne t'ai-je pas rencontré? Pourquoi ne devais-je te revoir que pour te recouvrir de terre?... Je veux au moins qu'il lui soit rendu quelques honneurs, continua Jean d'Evreux en se relevant. Prenez ce corps, vous autres, et suivez-moi.

Quatre hommes d'armes alloient exécuter cet ordre, lorsqu'un d'eux dit à ses

camarades : — Il n'est pas tout-à-fait mort. — Se pourroit-il ? s'écria sire Jean , qui , posant sa main sur le cœur d'Evrard , sentit en effet un léger battement.

— Dépêchons , dépêchons , mes enfants , reprit-il ; gagnons cette maison que vous voyez là-bas. Vingt moutons d'or pour vous , si le cœur bat encore quand nous y arriverons.

Cette maison étoit occupée par des paysans pauvres , qui consentirent à recevoir chez eux le blessé.

Grâce à l'argent qu'il pouvoit répandre , Jean d'Evreux eut bientôt entouré son ami de tous les soins qui lui étoient nécessaires. Dès le premier pansement , le chirurgien crut pouvoir répondre des jours de sire Evrard , qui pourtant ne fut en état de marcher que plus de trois mois après , tant la quantité de sang qu'il avoit perdu l'avoit affoibli. Jean d'Evreux , qui faisoit partie des premières troupes que l'on renvoyoit en Aquitaine , prit bientôt

congé de lui en lui laissant assez d'or pour qu'il pût quitter l'Espagne dès que ses forces lui permettroient de monter à cheval.

Ce qui retardoit surtout la convalescence de sire Evrard c'étoit l'inquiétude qu'il éprouvoit du sort de Julienne. Il avoit su par Jean d'Evreux que Duguesclin étoit prisonnier des Anglais ; le brave Breton n'avoit donc pu tenir sa promesse ? L'espèce de gens que dans sa retraite il pouvoit questionner sur le sort d'une cour fugitive et dispersée, étoit peu en état de l'instruire. Il apprit cependant, d'une manière assez positive, que la reine Jeanne s'étoit retirée près du roi d'Aragon. Mais lors même que l'état de faiblesse où il se trouvoit ne se seroit pas opposé à ce qu'il entreprît un voyage, le danger qu'il couroit de tomber au pouvoir du prince de Galles ne lui permettoit plus de traverser la Castille, tant que ce prince et son armée l'occupoient. Les Anglais avoient donc repassé les monts depuis un mois à peu près, lorsque sire Evrard se

sentit assez fort pour partir et gagner Sarragosse à petites journées. Arrivé dans cette ville, il vit la reine, qui ne put lui apprendre autre chose, si ce n'est que Julienne avoit quitté Tolède avec un homme d'armes, parti du champ de bataille de Navarette pour la chercher. Sur ce seul renseignement, Evrard conçut l'espérance d'en apprendre davantage par Duguesclin ; mais Duguesclin se trouvoit alors à Bordeaux, près du prince de Galles. Evrard ne pouvoit aller le trouver lui-même. Il songea à employer Jean d'Evreux, et partit aussitôt pour l'Aquitaine, sans s'effrayer du sort qui l'y attendoit, si le malheur vouloit qu'il fût découvert. Le mystère qu'il étoit obligé d'employer nuisit à ses efforts pour retrouver sire Jean, qui lui-même venoit d'entrer dans la nouvelle conjuration des seigneurs d'Aquitaine contre le prince de Galles. Enfin, après plusieurs mois, qui parurent à sire Evrard des siècles de tortures, il parvint à rejoindre son ami. Tous deux partirent pour la cour de France,

sire Jean dans l'espoir de servir les intérêts de la province auprès du roi Charles, Evrard dans celui de rencontrer Duguesclin, qu'on assuroit devoir passer par Paris avant de retourner en Castille.

Sire Evrard étoit à Paris depuis une semaine sans qu'aucune de ses recherches aient réussi à calmer l'inquiétude et l'impatience qui le dévoroient, lorsque, le jour si fatal à celle qui occupoit toutes ses pensées, Jean d'Evreux, qui venoit de dîner, ainsi que lui, au château de Beauté, lui conta, en sortant de table, sa rencontre du matin avec Méridan, et la conversation qu'ils avoient eue ensemble. Evrard, frappé de l'idée que Robert, qu'il avoit vu près de Duguesclin, pouvoit lui donner quelques renseignements précieux, n'attend pas le départ du roi, monte à l'instant à cheval, et retourne à Paris au grand galop.

Descenda à la porte de Méridan, il frappa, et Brigitte, qui alors étoit seule dans la salle basse, vint lui ouvrir aussi-

tôt. Il demande Robert; Brigitte lui indique le jardin : il y passe. Il entend parler sous le berceau. Robert n'est pas seul, la voix d'une femme se mêle à la sienne. Sire Evrard s'arrête. Dieu ! quels accents ont frappé son oreille ! Il écoute. Est-ce un prestige infernal ? Non, non, c'est bien Julienne. Il chancelle, il n'y voit plus, la fureur fait trembler tous ses membres, un cri de rage lui échappe..... On sait le reste.

CHAPITRE XI.

Si tu pouvois pleurer ! mais aimant ta souffrance ,
Tu te plais à sentir , à creuser ton malheur.
Hélas ! veuf de ton deuil , tu perdrois l'existence
En perdant ta douleur.

DUCIS.

— JE pense qu'il est temps de faire venir un prêtre, dit Brigitte.

— Un moment , encore un moment , répondit George d'une voix dont les accents étoient méconnoissables.

— Mais dans un moment il ne sera plus temps, reprit la vieille fille. Voulez-vous qu'il meure sans les secours de la religion?

George ne répondit pas, mit sa tête dans ses mains, et s'appuya sur le matelas; car cet entretien avoit lieu près du lit sur lequel, depuis quinze jours, étoit tendu l'infortuné Robert. Une léthargie complète avoit succédé depuis la veille à ces horribles convulsions, et tout en lui annonçoit une mort très-prochaine.

— Faites ce qu'il vous plaira, dit la dame Brigitte; je n'aurai rien à me reprocher: je vous ai averti. Vous voyez bien qu'il est à l'agonie, ajouta-t-elle en jetant sur le malheureux jeune homme un dernier regard, et elle sortit de la chambre.

George se leva, ferma la porte avec le petit loquet de bois, qui ne s'ouvroit qu'en dedans, et revint prendre la place qu'il n'avoit pas quittée depuis quinze jours. — Maintenant, dit-il avec le sourire du désespoir, je suis sûr au moins de recevoir son dernier soupir. Mon bon,

mon cher maître, ajouta-t-il en serrant la main glacée de Robert, non, je ne te quitterai pas, pas une minute. Eh! qu'a-t-il besoin d'un prêtre? n'est-il pas pur, innocent comme l'enfant qui vient de naître? Quel mal as-tu jamais fait à personne, toi qui défendois toujours le foible contre le fort, toi que cette terre n'étoit pas digne de posséder? Dieu t'attend; il te recevra dans ta miséricorde, mon bon Robert, comme il recevra bientôt après, j'espère, le malheureux George. Si seulement (reprit-il, car les larmes l'avoient suffoqué pendant quelques instans), si seulement, avant de nous quitter pour toujours, tes yeux pouvoient s'ouvrir un moment pour regarder George. Si j'entendois une seule fois ta voix. Ah! dis un mot, un seul mot, un signe d'adieu à ce pauvre garçon, que tu aimois tant, qui n'a aimé que toi dans le monde.... Il me semble qu'après cela je souffrirois moins.. Mais non, mort! peut-être déjà mort! Et George se hâta de poser sa main sur les

lèvres de Robert, d'où s'exhaloit encore une foible respiration; il prit un mouchoir, et se mit à essuyer doucement la froide sueur qui couvroit le front du jeune homme. — Voilà donc le dernier service que je te rendrai, mon bon maître! dit-il en baisant le mouchoir dont il venoit de se servir. Je ne sellerai plus ton cheval, je ne polirai plus ta cuirasse, je n'attacherai plus tes éperons. Jamais, jamais, tu ne me diras avec ton air si doux, si bon: George, fais cela.....

—A boire, George, prononça une voix foible, et que George crut entendre venir du ciel. Il regarde..... O bonheur! les yeux de Robert sont ouverts; il croit les voir se fixer sur lui. Mon Dieu! dit-il tout bas en joignant ses mains avec force, et n'osant espérer qu'il ne fait point un songe, il reste immobile, dans la crainte de dissiper la vision; mais bientôt, Robert souleva un peu la tête, et poussa un léger soupir. George, tremblant de joie, saisit un vase où restoit encore la boisson

ordonnée par le médecin , le présente aux lèvres de son maître , qui boit tout avec une extrême avidité. Epuisé après cet effort , Robert laissa retomber sa tête , et sa paupière se referma ; mais là pâleur de la mort avoit disparu de son front , et le battement ranimé de son cœur soulevoit maintenant sa poitrine.

George s'étoit jeté à genoux près du lit , étouffant ses transports ; et , sans prononcer une parole , il observoit jusqu'au moindre signe d'existence qui pouvoit l'assurer de son bonheur , lorsque Brigitte et Méridan frappèrent à la porte , qu'il avoit fermée.

— Paix , paix , dit-il en leur ouvrant doucement ; point de bruit , pas un mot. Ah ! dame Brigitte , il vit ! il vient de me parler ! il vient de boire ! il vit !

— Quel bonheur , dit Méridan , que j'aie supplié maître Gervais de revenir encore une fois ! il m'a promis d'être ici dans un quart d'heure.

La dame Brigitte , tandis que son frère

parloit, s'étoit hâtée de s'approcher du lit. — Eh bien ! mon bon Robert , dit-elle , comment vous sentez-vous ? C'est la dame Brigitte, mon cher enfant ; vous me reconnoissez, n'est-il pas vrai ? Robert ouvrit les yeux, et fit un signe de tête.

— Mon frère, venez ! venez ! cria Brigitte ; il me reconnoît, il va vous reconnoître aussi. Justin et George s'approchèrent ; le premier prit la main du jeune homme , et dans son émotion il ne put que la serrer sans prononcer une parole.

— Je crois..... je crois, dit-il en essuyant une larme, qu'il a aussi serré ma main, mais je n'en suis pas bien sûr.

— Son œil est bien hagard, maître Méridan, dit George. Robert en effet jetoit autour de lui des regards vagues comme un homme qui cherche à se reconnoître ; enfin il parut tomber dans un assoupissement qui dura jusqu'à l'arrivée du médecin.

— Notre jeune homme est mieux , je

crois, bien mieux, maître Gervais, dit Méridan.

— Vraiment? répondit le docteur; j'en serois bien aise; on peut dire qu'il reviendrait de loin. Et s'approchant de Robert, que son arrivée venoit de réveiller, il lui tâta le pouls et fit une mine de satisfaction.

— Vous êtes content du pouls? demanda George, qui dévorait tous les mouvements du médecin.

— Il est certain que le mieux est sensible, dit maître Gervais après avoir examiné avec soin les yeux et la figure du malade.

— Il nous a reconnus tous, répondit Brigitte.

Le médecin secoua la tête et fit une question à Robert, qui ne répondit pas.

— Il faut le laisser fort tranquille, dit maître Gervais à George, ne point lui adresser la parole et attendre qu'il parle lui-même. Quand sa tête reviendra, si elle revient, ajouta-t-il avec un air de

douté qui fit frémir ceux qui l'écoutoient, évitez tous de dire un mot qui puisse lui rappeler son malheur; s'il en reprenoit le souvenir avant qu'il eût assez de forces pour le supporter, tout seroit fini. Au reste, ma tisane, ma position calmante toutes les deux heures. Je reviendrai demain matin.

— N'a-t-il pas dit qu'il resteroit fou ? dit tout bas la dame Brigitte à George, pendant que son frère reconduisoit le docteur.

— Vous me feriez devenir fou moi-même; où diable avez-vous entendu cela ? répondit George, qui ne l'avoit aussi que trop entendu, mais qui vouloit repousser cette affreuse idée. Ce qu'il a dit, c'est que le plus grand repos étoit nécessaire; qu'il ne falloit pas le tourmenter de paroles....

— Maître Gervais a beaucoup d'espérance, dit Méridan en rentrant; il est presque certain, du moins, qu'il vivra. Puis jetant un regard attendri sur Robert et

poussant un profond soupir: — Allons, Brigitte, allons, laissons-le tranquille maintenant. Nous monterons seulement d'heure en heure demander des nouvelles à George.

Autant par curiosité que par intérêt, la vieille fille auroit bien désiré rester; mais l'ordonnance du docteur étoit positive, elle fut obligée de suivre son frère, assez mécontente.

Aucun changement ne se montrait dans la situation de Robert: il se réveilloit de temps à autre, portoit çà et là ses regards sans les fixer sur aucun objet, et retomboit dans l'assoupissement. Il passa la journée entière dans cet état qui tient le milieu entre la vie et la mort. Le lendemain cependant il avoit déjà repris quelques forces. Il se mit plusieurs fois sur son séant; la fièvre qui ne l'avoit pas encore quitté, lui donnoit une soif ardente; il demandoit à boire d'une voix assez ferme, prenoit le vase des mains de George et le portoit lui-même à sa bou-

che. Mais il ne parloit pas, ne reconnoissoit personne et ne sembloit agir que par un mouvement machinal, ainsi que font les êtres privés de raison, ou l'enfant qui vient de naître à l'existence.

Le chasseur observoit en frémissant tous ces tristes symptômes, et les paroles du médecin lui revenoient sans cesse à la mémoire.

Le matin du troisième jour, Robert, qui le regardoit souvent, mais comme il regardoit tout autre objet, lui sourit en lui rendant sa coupe. Dieu ! quel mal ce sourire fit à George ! Les larmes remplirent ses yeux, il s'assit près du lit en tournant la tête pour ne plus contempler un spectacle qui le déchiroit.— Eh bien ! se dit-il à lui-même, il ne reprendra plus sa raison, mais il vivra ; je pourrai le voir, le soigner. N'étois-je pas résolu à m'enfermer dans le cloître pour ne plus le quitter ? Je m'enfermerai à Ingelcour avec lui, nul autre que moi ne sera témoin de sa misère. Nous vivrons tous les

deux seuls. Quoi qu'il arrive, ajouta-t-il en regardant de nouveau l'infortuné, tu ne seras jamais méchant, mon cher, mon pauvre Robert ! Tu ne feras pas de mal à celui que tu as si souvent appelé ton frère. Dans sa vive émotion, le chasseur prononça tout haut ces dernières paroles. Soit qu'elles réveillassent quelques souvenirs dans l'esprit de Robert, soit que le mouvement qu'il fit alors fût dû au hasard, il tendit la main au chasseur, et cette main étoit devenue si maigre que la bague de Julienne s'en échappa.

— Ma bague ! ma bague ! cria Robert en se soulevant tout-à-fait.

George s'empressa de la ramasser et de la lui rendre. Robert la saisit vivement, la pressa sur ses lèvres, puis la regarda en souriant comme aux jours du bonheur. Mais tout à coup son oeil devint fixe pendant quelques instants, il parut réfléchir, un tremblement affreux saisit alors tous ses membres. Il pressa sa tête dans ses deux mains pour y fixer le sou-

venir, et poussant un cri horrible, il perdit connoissance.

Ranimé par les soins que lui prodiguoit George, il étoit revenu à lui quand Méridan et Brigitte entrèrent dans la chambre, effrayés par le cri qu'ils avoient entendu. Robert, à qui, pour son malheur, la raison venoit d'être rendue, les reconnoissoit maintenant tous les trois; cependant son œil restoit sec; on auroit pu croire qu'il étoit calme, si l'empreinte d'un sinistre désespoir n'eût pas dénaturé tous ses traits.

— Robert, dit Méridan en lui prenant la main, ce sont vos amis qui viennent pleurer avec vous.

Robert lui serra la main d'un air reconnoissant, mais il secoua la tête, et ses lèvres firent un mouvement qui ressembloit au sourire.

— Et moi, moi, mon cher maître, dit George qui se tenoit penché sur le lit pour cacher ses larmes, ne voulez-vous pas me dire un mot?

— George, répondit Robert en passant doucement sa main sur la tête du chasseur, j'ai dû te causer bien du mal. Depuis combien de temps suis-je dans ce lit? continua-t-il.

— Depuis quinze jours, répondit Brigitte; nous vous y avons placé aussitôt, après.....

— Assez, assez, ma sœur, il ne faut pas fatiguer la tête de notre malade.

— Quinze jours, dit à voix basse Robert, qui, livré à ses pensées, n'avoit entendu que ce mot. Dieu de bonté! ajouta-t-il plus bas encore et en joignant les mains, donne-moi la force de lui obéir! Puis se retournant vers ses amis : — Méridan, dame Brigitte, dit-il avec douceur, permettez que je reste seul quelques heures.

— Nous vous laissons, répondit Justin.

— Si vous pouviez dormir, ajouta Brigitte, cela vous rendroit un peu de forces.

— J'ai des forces, Brigitte, répéta Robert, j'ai beaucoup de forces.

Méridan et sa sœur quittèrent la chambre; mais Robert s'apercevant que George ne les suivoit pas, lui fit signe de sortir aussi.

— Oh! pour moi, mon cher, mon bien cher maître, dit George d'une voix tremblante, permettez que je reste; non, je ne puis vous laisser seul, malheureux comme je vois bien que vous l'êtes; je serois trop tourmenté, trop inquiet..... Et en disant ces mots il portoit malgré lui ses yeux sur l'épée de son maître, qui se trouvoit placée près du lit.

— Je t'entends, dit Robert d'un air calme; mais je ne puis pas me tuer, je ne le puis pas, George; elle me l'a défendu.

— Que Dieu la bénisse! s'écria George.

— Tu le vois, Julienne, reprit Robert, je t'obéis; je t'obéis, répéta-t-il sans verser une larme; mais l'excès des souf-

francs de son âge faisoit claquer ses dents l'une contre l'autre.

Comme il n'insistoit plus pour que George sortît, le pauvre garçon se contenta de s'éloigner du lit et d'aller s'asseoir dans l'autre coin de la chambre, car il ne voyoit que trop combien il étoit inutile d'appliquer la consolation à une telle douleur. — Le temps, le temps, se disoit-il, fera bien plus que mes discours. Laissons-le seul à ses pensées. Ah! s'il pouvoit pleurer, que je serois heureux!

Mais les heures, les jours se succédèrent sans apporter aucun changement à l'état d'âme de l'infortuné Robert. Son morne désespoir sembloit plutôt s'accroître que s'adoucir. Plongé dans la plus sombre rêverie, il se livroit à mille pensées qui toutes traversoient son cœur comme autant de coups de poignard. On le voyoit pâlir et frissonner sans qu'il prononçât une seule plainte, sans qu'on l'entendit pousser un seul soupir. Il n'ouvroit plus la bouche que lorsqu'il s'y

trouvoit contraint, soit pour demander quelque chose, soit pour remercier Méridan et Brigitte des soins qu'ils lui prodiguoient; car cette bonté de cœur qui l'avoit toujours rendu si aimable n'avoit point disparu. Mais s'il étoit obligé de répondre aux discours qu'on lui adressoit, sa voix étoit oppressée, sa parole brève, et il paroissoit tellement contrarié, qu'on s'abstint bientôt de lui parler à moins que cela ne fût nécessaire.

Quoique bien foible encore, il avoit quitté le lit et passoit des heures entières assis près d'une table, la tête appuyée sur sa main, immobile, l'œil éteint, offrant en tout l'image de ces statues de la douleur que l'on place sur les tombeaux. Souvent, comme pour échapper à sa pensée, il se levoit vivement et s'efforçoit de faire quelques pas dans la chambre; alors le chasseur s'approchoit, lui offrant l'appui de son bras; ils marchaient tous deux en silence pendant quelques minutes, et quand la foiblesse obligeoit Ro-

bert à se rasseoir, s'il disoit d'une voix foible : — Merci, George, le son de ces douces paroles restoit long-temps dans l'oreille du pauvre garçon et réjouissoit son cœur.

CHAPITRE XII.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève, !
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou par qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

LAMARTINE.

CE que redoutoient le plus les amis de Robert, c'étoit qu'il ne voulût aller au jardin ; aussi évitoient-ils avec soin tout ce qui pouvoit lui faire naître l'idée de sortir de sa chambre, qui, sans qu'il l'eût

jamais soupçonné, étoit celle qu'avoit habitée Julienne. Mais cette crainte étoit vaine. Soit que Robert sentît que revoir le bosquet c'étoit mourir, c'étoit enfreindre l'ordre de Julienne, soit par suite de quelque idée bizarre, telle qu'il en naît des grandes douleurs, il n'en témoigna point le désir. Il ne prononçoit pas même un seul mot qui eût rapport à son infortune. Cependant, comme il s'étoit soumis avec la plus grande docilité à tous les ordres du médecin, il reprenoit peu à peu quelques forces. Un soir, il demanda à George où étoient restés leurs chevaux.

— Chez notre ancien hôte, qui les soigne, répondit le chasseur fort surpris.

— Nous partirons demain au point du jour, George; prie Méridan de venir un moment.

George, qui le voyoit encore et si maigre et si foible, auroit bien désiré faire quelque observation; mais il pensa que les discours de Méridan auroient plus de

poids que les siens, et se hâta d'aller le chercher.

L'écrivain, instruit du dessein de Robert, entra dans la chambre en se récriant sur le projet de partir, à peine convalescent; mais Robert le laissa parler long-temps, sans paroître recevoir aucune impression de ses discours. Seulement deux ou trois fois il lui serra la main, et répondit doucement : — Il le faut, Méridan, il le faut. Le bon Justin, voyant qu'il le tourmenteroit inutilement, n'insista plus, et se borna à lui demander en quel lieu il alloit.

— A Cluny, répondit Robert en pâlisant ; car c'étoit le dernier mot qu'avoit prononcé Julienne,

— A Cluny ! s'écria Méridan d'un air satisfait. C'est votre bon ange, mon cher enfant, qui vous a inspiré cette idée.

— Oui, Méridan, dit Robert d'un air qu'on ne sauroit peindre.

— Vous retrouverez là votre digne oncle dom Ambroise ; sa tendresse, sa raison

vousseront d'un grand secours. D'ailleurs, mon jeune ami, le temps adoucit les plus affreuses douleurs. Vous faisiez naguère toutes vos jouissances de l'étude; vous les retrouverez ces jouissances. Croyez-moi, mon bon Robert, elles suffissent au bonheur. Je n'en ai jamais connu d'autres, et cependant je suis heureux. En parlant ainsi, l'écrivain serroit les mains de l'infortuné jeune homme, et ses regards exprimoient une affection si tendre, que le cœur flétri de Robert s'ouvrit encore au sentiment de la reconnoissance. — Il m'est doux de vous savoir heureux, Méridan, dit-il en faisant un effort pour sourire. Mais son front s'obscurcit bientôt du nuage qui s'étoit dissipé un instant.

A peine le soleil étoit-il levé le lendemain que George attendoit à la porte avec les chevaux. Brigitte et son frère étoient près de Robert, qu'ils avoient voulu revoir une dernière fois. Tous deux versaient des larmes. Pour Robert, il ne pleuroit pas. Quelle séparation dans ce

monde pouvoit encore l'émouvoir ! Toutefois il ne sembloit pas étranger à cette scène, comme il l'avoit été jusqu'ici à tout ce qui se passoit autour de lui. Au moment de partir, il détacha une chaîne, garnie de pierres précieuses, qu'il tenoit de Henri de Transtamare, et qu'il savoit être d'un très-grand prix. La passant au cou de Brigitte : — Je vous prie, dame Brigitte, lui-dit-il, de garder ceci en souvenir de nous.

— Ah ! mon cher enfant, répondit la vieille fille plus touchée qu'elle ne l'avoit jamais été de ses jours, qu'ai-je besoin de ce riche présent pour ne point vous oublier ? Dieu sait combien je vous aime, et combien j'aimois celle qui est maintenant dans le ciel !

Robert leva les yeux vers ce ciel qu'il désirôit si ardemment habiter lui-même, serra la main de Brigitte, et se retournant ensuite vers Méridan : — Adieu, adieu, répéta-t-il d'une voix ferme et brève. Ils'approchoit de la porte, il alloit

monter à cheval ; tout à coup il s'arrête , regarde Méridan , retourne à lui , le presse dans ses bras , et posant la main sur son cœur : — Tant qu'il battra , Méridan , dit-il. Bientôt après , ses amis le perdirent de vue.

A part l'inquiétude que lui causoit la foiblesse de Robert , George étoit ravi de le voir quitter des lieux , pleins de souvenirs propres à entretenir sa douleur. Il espéroit d'ailleurs que les distractions de la route , la vue de nouveaux objets , auroient quelque influence sur un esprit naguère si vif et si ardent. Mais tel n'étoit plus l'esprit de Robert , que la douleur vieillissoit avant l'âge. Loin qu'il parût faire attention à rien de ce qui s'offroit à lui , George essayoit inutilement de l'arracher à sa stupeur , par une remarque ou par une exclamation. Robert ne levoit point les yeux , restoit la tête baissée , comme s'il n'eût voulu vivre qu'avec sa pensée ; en sorte que le pauvre garçon crut devoir se taire à son

tour , dans la crainte de l'importuner. Une seule fois , pendant la première journée , Robert porta ses regards sur la campagne qui l'environnoit , et parut s'apercevoir qu'il suivoit une grande route. S'adressant au chasseur : — Combien de temps y a-t-il aujourd'hui que nous sommes partis d'Ingelcour , George ?

— Il y aura précisément vingt mois dans cinq jours , répondit le chasseur.

— Vingt mois , reprit Robert ; c'est bien peu pour la vie d'un homme. Et il retomba dans un silence absolu.

Quelle différence, en effet , entre le départ de l'infortuné et son retour ! Brillant de joie , de santé , d'espérance , il alloit chercher le bonheur : il rapportoit la mort. Et George qu'il associoit alors à ses rêves de félicité , ce second lui-même , George ne chantoit plus maintenant ; sa gaieté , son seul bien , hélas ! il l'avoit perdue pour toujours. Il marchoit tristement près du compaguon de sa route ici-bas , de celui à qui il avoit voué sa vie et qui

sembloit à peine s'apercevoir de sa présence ! Il alloit... Qu'en savoit-il ? Où la douleur d'un autre devoit le conduire ; peut-être dans le cloître ; peut-être dans la tombe. Mais ce charme des affections fortes, ce charme, inconnu aux cœurs froids, suffisoit pour qu'il préférât sa place à celle du monarque le plus fortuné.

Après huit jours d'une marche rapide, dont pourtant la santé de Robert ne paroissoit pas souffrir, George, à qui il avoit annoncé l'intention de s'arrêter à Ingelcour, lui montra un matin les tourelles de ce château, qui s'élevoient devant eux. Robert tressaillit ; mais sans dire une parole, il pressa le pas de sa monture, et bientôt il entra dans les cours du manoir de ses pères. Comme il descendoit de cheval, un vieux serviteur de la maison s'approcha de lui, et le croyant instruit de la perte du sire d'Ingelcour, mort subitement depuis un mois, il le félicita d'un air triste sur son arrivée, et le salua comme son nouveau maître..

— Que dites-vous, Marcel? s'écria Robert; que dites-vous, grand Dieu? mon père est mort!

— Quoi! vous l'ignoriez, monseigneur? répondit le vieillard. Hélas! il a été frappé d'un coup de sang comme il se levoit de table. Il y aura demain quatre semaines que nous l'avons déposé près des sires d'Ingelcour avec les cérémonies d'usage.

Robert regardoit le vieillard d'un air effaré, tant ce dernier coup venoit de le frapper vivement. Enfin il demanda d'une voix tremblante si la chapelle étoit ouverte. Marcel ayant répondu qu'elle l'étoit: — Nous passerons la nuit ici, George; ne me suis pas, dit-il; et il s'achemina lentement vers la dernière demeure de sa famille. Une tombe nouvelle eut bientôt frappé ses yeux; il s'agenouilla respectueusement sur cette tombe et pria avec ardeur son père de l'absoudre. — Pardonne-moi, disoit-il d'une voix déchirante, pardonne-moi d'avoir voulu me soustraire au vœu que ta bouche avoit

prononcé , d'avoir déserté les autels , quand tes serments m'y attachoient. Dieu m'a puni , assez puni , mon père ! il reçoit en expiation na douloureuse existence. Que ton âme repose en paix.

Robert pria long-temps ; la souffrance de son cœur en fut adoucie ; cette première expression de son désespoir qu'il adressoit au ciel rendoit ce désespoir moins amer. La nuit alloit bientôt venir , il se leva et prit le chemin du château. En traversant le vestibule il tressaillit : la porte de la grande salle étoit entr'ouverte ; il s'arrête , il hésite , enfin il entre. Tout étoit dans le même état : les armes de ses pères étoient suspendues aux murailles ; les sièges sur lesquels les tard-venus s'étoient assis sembloient les attendre encore ; les torches à demi brûlées n'avoient pas été rallumées peut-être depuis le départ des compagnies blanches. A cette vue le cœur de Robert se fend : — Nous retournerons à Ingelcour , et nous reverrons l'oncle Ambroise ! s'écrie-t-il ; et tom-

bant sur la pierre, des larmes, un ruisseau de larmes coule enfin de ses yeux. Il appelle Julienne, il appelle son père aussi; mais les voûtes sont muettes; pas une voix ne répond à sa voix déchirante. — Et pourtant, dit-il en sanglottant, elle étoit là, ses yeux se portoient sur moi! Ah! Julienne, encore un regard! quoi! pas un! quoi! jamais! et tu veux que je vive? Non, non, tu ne peux le vouloir. Grâce, grâce, Julienne! Il va s'agenouiller sur la place qu'elle occupoit quand pour la première fois elle s'est offerte à sa vue, la couvre de ses baisers et de ses pleurs. C'est là, c'est là qu'il voudroit mourir! Mais dans l'égarément de sa douleur la voix si chère semble encore se faire entendre; il se lève tremblant, résigné : — A Cluny, à Cluny, répond-il, et sortant précipitamment, il quitte la grande salle pour n'y jamais rentrer.

George qui se tenoit à la porte et qui sans se montrer avpit suivi tous ses mouvements, le conduisit à l'appartement

qu'on lui avoit préparé. La figure de Robert n'avoit plus rien de sinistre. Une douleur plus douce y étoit empreinte ; mais il lui tarδοit de voir se refermer sur sur lui les portes du cloître où les vœux d'un père et l'ordre de Julienne l'envoyοient attendre la mort. L'infortuné jouissoit en pensant qu'une vie privée de bonheur et d'espérance ne sauroit être longue.

George s'attendoit à se voir congédier ainsi qu'il l'étoit tous les soirs ; mais Robert pour la première fois depuis son malheur, loin de paroître importuné par sa présence , lui dit de coucher dans sa chambre. — Passons cette dernière nuit ensemble, mon bon George, ajouta-t-il en serrant la main du chasseur ; demain avant mon départ pour Cluny tu feras venir le tabellion ; je veux qu'il dresse un acte qui te mette en possession de tous mes biens.

— Et pourquoi faire ? répondit le

chasseur avec autant de surprise que d'inquiétude.

— Je ne laisse que toi dans le monde, George; ne veux-tu pas hériter de ton ami?

— Ainsi vous me laissez! vous me défendez de vous suivre à Cluny! s'écria George pâle et tremblant. Quand nous étions enfants tous les deux, ne nous étions-nous pas promis de ne pas nous quitter? N'étoit-il pas convenu que je me ferois frère lai à Saint-Paul? Vous le désiriez alors; alors Robert aimoit le pauvre George, continua-t-il en sanglottant. Le fils du chevalier serroit la main du fils de l'affranchi en l'appelant son frère. Aujourd'hui il le chasse, il lui dit: Va mourir loin de moi.....

— Non, non! s'écria Robert en le pressant dans ses bras, la voix d'un ami arrive encore à ce cœur brisé. Viens, George, viens me fermer les yeux, et qu'un jour notre cendre soit réunie.

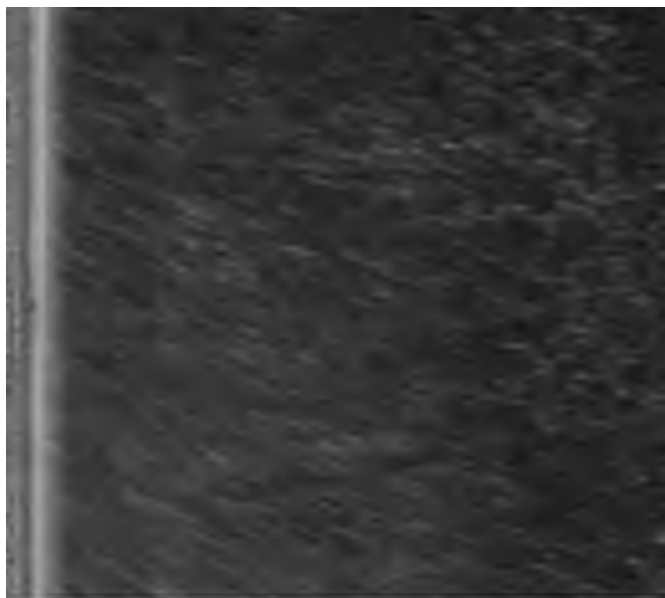
Le lendemain, au coucher du soleil, le portier de l'abbaye de Cluny conduisit

deux étrangers dans la cellule de dom Ambroise. — Mon oncle, s'écria Robert en se jetant dans les bras du vieux religieux, je viens prononcer mes vœux et mourir près de vous.

..... Plus de cent ans après, on parloit encore à Cluny du savoir, des vertus d'un frère Robert, mort dans un âge fort avancé. Plusieurs vieux religieux l'avoient connu. On parloit aussi du frère George, qui ne lui avoit survécu que de trois jours, et que, sur sa prière, on avoit enterré près de lui.

FIN.





Stanford University Libraries



3 6105 019 205 728

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493

grncirc@sulmail.stanford.edu

All books are subject to recall.

DATE DUE

--	--

